RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

SECTION CARTOGRAPHIQUE

REPRODUCTIONS

DE

CARTES & DE GLOBES

RELATIFS A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DU XVIe AU XVIIIe SIÈCLE

AVEC TEXTE EXPLICATIF

PAR

GABRIEL MARCEL



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
M.D.CCC.LXXXXIV

Incl. [illegible]
6990r

~~306~~
334

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

SECTION CARTOGRAPHIQUE

I

REPRODUCTIONS

DE CARTES & DE GLOBES

RELATIFS A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DU XVI[e] AU XVIII[e] SIÈCLE

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER

REPRODUCTIONS

DE

CARTES & DE GLOBES

RELATIFS A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DU XVIe AU XVIIIe SIÈCLE

AVEC TEXTE EXPLICATIF

PAR

Gabriel MARCEL



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
M.D.CCC.LXXXXIV

PRÉFACE

Comment la France pouvait-elle célébrer le quatrième anniversaire de la découverte de l'Amérique ?

L'Italie qui a donné naissance à Christophe Colomb, l'Espagne qui lui a fourni les moyens de mener à bien son entreprise, avaient commencé de luxueuses publications. L'Allemagne même, bien qu'elle n'ait été qu'exceptionnellement mêlée au mouvement qui entraîna tant de hardis compagnons au delà de l'Océan, allait publier, sous les auspices de la Société de géographie de Berlin et avec une subvention de Guillaume II, un atlas dont on disait merveille et qui allait laisser bien loin en arrière, grâce aux procédés scientifiques dont nous disposons aujourd'hui, les *Monuments de la géographie* de Jomard et l'*Atlas* de Santarem.

La France pouvait-elle, devait-elle s'abstenir ?

Elle qui, de tout temps, eut, sur les progrès et la marche de la civilisation une influence si considérable, ne trouverait-elle pas le moyen de s'associer à ce grand mouve-

ment qui tendait à la glorification de Colomb et de la découverte du Nouveau-Monde?

Nos archives ne renfermant aucun document original qui puisse jeter un jour nouveau sur la vie et les voyages des explorateurs de la première heure, il semblait que, pour nous, il n'y eût rien à faire.

C'est alors que j'eus l'idée d'organiser avec les cartes que possède la Section géographique de la Bibliothèque nationale, avec celles qui dormaient d'un sommeil peu ou point troublé dans les archives des ministères des Affaires étrangères, de la Marine ou de la Guerre une exposition exclusivement américaine.

Comme les documents voisins de la découverte auraient été trop peu nombreux, j'imaginai de poursuivre, au moyen de cartes postérieures, l'histoire de l'exploration et des tentatives de colonisation en Amérique jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Je résolus de compléter mon entreprise en m'adressant aux Archives nationales et à certains particuliers que je savais posséder des pièces d'un haut intérêt.

Le ministre de l'Instruction publique, M. Bourgeois, accueillit avec faveur le projet que je lui soumis et c'est grâce à son aide toute-puissante que j'ai pu organiser, dans les locaux de la Section de géographie à la Bibliothèque nationale, l'exposition américaine dont la presse des deux mondes a fait le plus bienveillant éloge et qui a vu défiler un si grand nombre de savants et de curieux.

Mais cette exposition, pour suggestive qu'elle fût, devait prendre fin à un moment donné et les cartes que j'avais

montrées aux érudits allaient être, encore une fois, enfouies dans la paix et l'oubli du sépulcre ! Ce n'était cependant pas assez d'un catalogue, forcément un peu concis, pour conserver le souvenir de la réunion de tant de curieux documents dont quelques-uns constituent pour l'Amérique les titres les plus précieux de ses archives historiques.

A tout prix, il en fallait extraire le suc et la moelle. Il fallait choisir les pièces les plus importantes aux points de vue historique et géographique pour les reproduire. Une entreprise de cette nature demandait un éditeur entreprenant. Nul ne me parut plus désigné par ses publications antérieures que M. Leroux, l'éditeur de cette belle Collection de voyages qui fut, il y a deux ans, à si juste titre, récompensée par la Société de géographie. Telle est la genèse du recueil que nous présentons au public sous les auspices de MM. Ch. Schefer, membre de l'Institut, et H. Cordier, professeur à l'École des langues orientales comme une Annexe à la Collection de voyages qu'ils publient.

Si, comme nous y comptons, notre travail rencontre auprès du public un bienveillant accueil, nous avons l'intention de faire pour les autres parties du monde ce que nous faisons aujourd'hui pour l'Amérique. Ce ne seront plus alors des cartes du xvi[e] siècle que nous reproduirons, mais des documents du moyen âge, par bonheur encore si nombreux dans les archives et les bibliothèques. Il ne faut pas se le dissimuler, les atlas de Jomard et de Santarem, excellents pour l'époque à laquelle ils ont été publiés et avec les moyens dont on disposait alors, ne sont plus à la hauteur de la

science. Les mauvaises lectures, les fausses interprétations, les oublis[1] y abondent. Il nous faut aujourd'hui de véritables fac-similés qui nous rendent le document tel qu'il est, sans que la main ou la pensée du dessinateur essaie d'en corriger les imperfections. C'est dire que le procédé de reproduction que nous avons choisi est l'héliogravure.

Comme on s'en rendra facilement compte, nous avons essayé de varier autant que nous l'avons pu les régions et les écoles cartographiques, car nous tenions à donner des cartes des différentes contrées de l'Amérique. Mais la région pour laquelle nos reproductions sont le plus nombreuses, c'est la Nouvelle-France, territoire qui embrassait presque tout entière l'Amérique du Nord, et sur lequel se sont concentrés les efforts de nos explorateurs et de nos colons pendant les XVIIe et XVIIIe siècles.

On ne devra pas s'étonner de ne voir figurer dans notre collection aucune des cartes marines françaises du XVIe siècle. Ce ne sont pas, à proprement parler, des travaux originaux, leurs auteurs s'étant presque toujours inspirés de documents portugais. Mais elles sont si intéressantes par le goût et le fini du travail aussi bien que par la science inattendue qui a présidé à leur exécution, qu'elles mériteraient de faire l'objet d'une publication spéciale.

Nous avons dû forcément réduire un certain nombre de nos reproductions, mais j'aurai toujours soin d'indiquer, dans

1. Comme preuve, nous nous contenterons de dire que pour la carte de Desceliers, dite de Henri II, l'inscription qui donne la date et le nom de l'auteur a échappé au reproducteur.

le texte qui accompagnera chacune d'elles, les dimensions de l'original. Quant aux notices, elles seront aussi courtes que possible, mais elles renseigneront cependant le lecteur sur l'auteur de la carte et sur l'intérêt particulier qu'elle présente à la fois sous les rapports historique et géographique. Notre intention n'a jamais été d'écrire un ouvrage d'ensemble comme celui de Fischer qui accompagne les cartes publiées à Venise par Ongania en 1878 ou celui que vient de faire paraître M. Conrad Kretschmer; nous considérons que l'état de la science ne permet pas encore d'arriver à des conclusions incontestables; nous ne voulons ici que faire connaître certaines des pièces les plus importantes qui serviront à l'écrire. Ce sera notre contribution à la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Gabriel Marcel.

GLOBE VERT

C'est en 1890, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, que j'ai publié la première notice complète qui ait été faite sur le globe vert sous le titre suivant : *Un globe manuscrit de l'école de Schöner*. C'est incontestablement un des plus précieux monuments que l'on possède de la cartographie des vingt premières années du XVIe siècle.

Achetée par feu M. le comte Riant, membre de l'Académie des inscriptions, il y a une vingtaine d'années, à Venise, à un libraire du nom de Bartholommeo Calore, avec un lot de différents objets qui provenaient d'une famille patricienne, les Quirini, la sphère qui nous occupe est entrée à la Section géographique de la Bibliothèque nationale, à qui elle fut cédée par M. Riant, au mois d'avril 1879 et porte le numéro C. 21029.

Le globe vert est en bois, mais il est revêtu d'un très mince enduit de plâtre fin. Son diamètre est de $0^m,24$; c'est dire qu'il diffère fort peu, comme grosseur, des deux sphères de Schöner conservées à Weimar et à Francfort-sur-le-Main et qui, toutes deux, ont $0^m,27$ de diamètre.

Assez sombre d'aspect, harmonieux cependant, ce monument n'est plus en très bon état. L'enduit est fendillé par places et la couleur, qui est à l'eau, a disparu dans certains endroits où l'on a essayé de la nettoyer. L'océan est peint en vert sombre, tandis que les terres, d'un blanc laiteux à l'origine, sont aujourd'hui salies et foncées par la patine du temps : les montagnes et les rivages sont tracés par des lignes de bistre qui ont poussé au noir.

GLOBE VERT. De nombreux pavillons de couleur, ses îles peintes ou dorées, l'équateur, les tropiques et les cercles polaires dorés, ses inscriptions d'une bonne et lisible écriture cursive, donnent à ce globe un cachet artistique et soigné qui permet de croire qu'il fut exécuté pour quelque riche amateur.

Les degrés de latitude et de longitude sont tracés en rouge et le méridien initial passe par les îles du Cap-Vert qui sont, à tort, désignées comme n'ayant été découvertes qu'en 1472. Plusieurs des inscriptions, la forme de certaines terres, notamment la presqu'île de Malacca, la position des îles de la Sonde se retrouvent presque identiquement sur le globe de Martin Behaim et sur plusieurs autres documents contemporains dérivés d'un même prototype. Mais l'Afrique présente une disposition particulière, une forme originale qui nous a vivement frappé et qui nous a déterminé à croire que si le globe vert n'est pas de Schöner lui-même, il appartient incontestablement à son école.

Voici les considérations qui avaient motivé notre attribution :

La sphère bien connue de Schöner, qui a été reproduite dans l'*Atlas* de Jomard, nous montre autour de l'Afrique une ligne sinueuse, qui, partant du Sénégal pour aboutir à Quiloa, pourrait être prise pour un itinéraire, mais qui reproduit en réalité les contours du continent. « Or, disions-nous dans le *Bulletin de géographie historique*, cette suite de côtes, à la place qu'elle occupe sur la reproduction de Jomard, est l'image fidèle de la délinéation de l'Afrique de notre globe. Il semble que Schöner, ayant d'abord dessiné sur son globe de Francfort le continent noir tel qu'il se voit tracé sur le nôtre (il présente, du détroit de Gibraltar au golfe de Guinée, un développement de côtes beaucoup trop étendu), se soit aperçu de son erreur grossière, qu'il ait eu un repentir et qu'il ait corrigé son œuvre d'après des documents plus exacts[1]. »

Enfin je tirais, en faveur de ma thèse, un dernier argument de la disposition des terres polaires australes qui sont absolument identiques dans le globe de Paris et dans celui de Francfort. « N[illegible]ment, disais-je, les contours des terres avec leurs golfes caractéristiques, mais les montagnes, sortes de chenilles facilement reconnaissables, mais jusqu'aux inscriptions: *lacus inter*

1. M. L. Gallois, dans : *Les géographes allemands de la Renaissance*, pp. 49-50, explique parfaitement les causes de cette erreur.

montanas, palus, etc., tout est semblable, tout indique une parenté évidente. »

Si, enfin, nous comparons le nouveau continent dans les deux globes, nous verrons qu'il présente la même forme originale, la même coupure à Panama. Il y a cependant des différences qu'il est bon de noter avec M. Harrisse [1], — nous citons toujours nos auteurs — la section septentrionale du continent s'étend sur le globe vert entre 20 et 60 degrés de latitude, tandis qu'elle ne couvre, sur le globe de Francfort, que l'espace compris entre 11 et 51 de latitude nord.

Remarque curieuse à faire : le Groenland, le Labrador, la terre de Cortereal, toutes les découvertes des Portugais dans les régions septentrionales de l'Amérique ne figurent pas plus sur notre globe que sur celui de Schöner qui a été reproduit par Jomard, à moins que l'on veuille voir dans un certain *littus incognitum* le Groenland des cartes de Cantino et de Canerio. Si nous ajoutons que le Brésil ne porte pas une nomenclature exclusivement portugaise, nous pourrons conclure que le géographe qui a dressé ce globe s'est surtout servi de documents espagnols, ainsi que semble l'indiquer cette inscription sur les Antilles : « *Iste insule per Columbum genuensem almirantem ex mandato regis Castelle invente sunt* » Notons en passant le mot *regis*, mis ici au lieu de *reginæ*! Il semble ainsi dans la pensée de notre géographe, Colomb n'ait fait que découvrir les Indes occidentales et que la découverte du continent doive être attribué à un autre navigateur.

Une partie des États-Unis actuels, délimités à l'ouest par une ligne sombre indiquant qu'on ne sait jusqu'où s'étend le continent, le golfe de Mexique et le Yucatan, tous deux bien reconnaissables, l'isthme de Panama coupé par un détroit, l'Amérique méridionale se terminant au sud par 52 dégrés environ : voilà ce que le cartographe connaît du quatrième continent ! Le mot *America* se trouve quatre fois inscrit sur le Nouveau-Monde, il est même une fois accompagné de cette mention spéciale : *ab inventore nuncupata,* ce qui concorde avec la remarque que nous faisions plus haut, au sujet du véritable inventeur de l'Amérique qui est ici nettement désigné comme Améric Vespuce. C'est la première fois qu'on constate le mot *America* sur la partie septentrionale du nouveau continent.

1. *The Discovery of North America.* — London, 1892, in-4°.

GLOBE VERT. La nomenclature de ce globe nous paraît être assez intéressante pour mériter d'être reproduite tout au long; c'est d'ailleurs un des éléments les plus sûrs pour reconnaître les documents que l'auteur a utilisés :

Terra ulterius incognita. C. de licontir. Caninor. C. de Bonaventura. Costa alta. C. Santo. Capo doffin d'abril. C. Alcar. Lago del ledro[1]. *Isabella insula. Babiceta. Sermento. Magna. Cary. Matisbiza. Jamaiqua. Spagnolla. Iste insule per Columbum genuensem almirantem ex mandato regis Castelle invente sunt. Riqua. America. America. Paria. G. d'Inferno. Costa d'Fonts. Mont... alba altissima. Caput deseado. Totum istud mare est dulce. Regio gnde. Golffo frenoso. Canbales. Hic reperiuntur rubei psitaci. America ab inventore nuncupata. S.... S. Maria Gracia. S. Crucis. Regio sancti Hieronymi. Rio de S. Lucia. Abbatia omnium sanctorum. Terra S. Thome. Regio de S. Anthonio. Regio de Cananorino.*

Sur la côte orientale, au sud de *S. Francisci*, on lit : *Ex mandato regis Portuga... pars hec insule hu... australice invenit.* Sur la côte occidentale courent ces deux légendes : *Hec pars hq insule inventæ ex mandato regis Castelle*, et plus bas : *Terra ultm incognita*. Sur la même ligne on lit encore : *Ista provincia inventa est per mandatum regis Castelle*, et dans la mer : *Terra ultra incognita*.

Appelons enfin l'attention sur l'inscription fautive : *Abbatia omnium sanctorum* qu'on retrouve sur la carte de Ruysch, de l'édition de *Ptolémée* de Rome, 1508, sur la carte de Waldseemüller du *Ptolémée* de 1513, dans la traduction latine des quatre lettres de Vespuce publiées dans la *Cosmographiæ introductio*, et jusque dans l'original italien qui porte *badia di tutti i santi*.

Il a été donné de ce globe un dessin pour la partie américaine dans la thèse de M. L. Gallois : *Les géographes allemands de la Renaissance*, Paris, Leroux, 1890, in-8°.

1. Pour *lodo*, boue.

CARTE DE CANERIO

La mappemonde dont nous reproduisons ici la partie américaine appartient au Service géographique des Archives de la Marine. Depuis longtemps roulée et reléguée dans une armoire, elle est en assez médiocre état : le parchemin en est brisé et déchiré. Elle mériterait cependant, par son antiquité et par son intérêt, d'être redressée, tendue et conservée sous verre.

Elle fut jadis mise à profit par Buache[1] et plus récemment, par M. Jules Codine[2], dans son *Mémoire géographique sur la mer des Indes;* enfin, M. L. Gallois, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Lyon, l'a, dans une étude spéciale[3], décrite avec le plus grand détail.

Fort habilement dessinée sur vélin, cette carte mesure 2m,25 de largeur sur 1m,15 de hauteur. Elle est dressée comme les cartes marines de la même époque, mais, innovation importante, elle porte à gauche les degrés de latitude. Elle n'est pas datée, mais elle ne renferme aucune donnée qui soit postérieure à 1503. Elle présente avec la carte de Cantino les plus frappants rapports. Cette dernière est plus luxueuse parce qu'elle était destinée au duc Hercule d'Este; les enluminures y sont plus nombreuses et plus fines, mais l'intérêt historique que présente notre pièce est au moins aussi grand.

Dans le coin inférieur gauche se lit cette inscription : *Opus Nicolay de Canerio januensis.* C'est la seule œuvre que l'on connaisse jusqu'ici de ce cartographe

1. Le 22 ventôse an IX, Buache lut devant l'Institut des « Considérations sur les îles Dina et Marseveen » dans lesquelles il s'appuyait sur la carte de Canerio, dont il a même reproduit grossièrement la partie qui comprend le Cap, la côte orientale d'Afrique et les îles dont il s'occupait.

2. Paris, Challamel, 1868, in-16, pp. 155, 164. M. Codine ne paraît pas avoir vu la carte de Canerio et ne la cite que d'après le mémoire de Buache.

3. *Une nouvelle carte marine du XVIe siècle. Le portulan de Nicolas de Canerio*, Lyon, 1890, in-8°. Pièce.

CARTE DE CANERIO. italien sur lequel on n'a découvert aucun renseignement biographique dans les archives de Gênes.

M. Gallois pense que ce portulan a dû être dessiné en Italie, et vraisemblablement à Gênes, car, dit-il, si la momenclature est portugaise, les nombreuses incorrections qui s'y sont glissées prouvent que l'auteur ignorait le portugais.

Ceci ne nous parait pas une preuve. Un Italien, même résidant à Lisbonne, n'est pas forcément assez familier avec la langue du pays pour l'écrire correctement. Puis, ce n'est pas à Gênes qu'on pouvait être tenu, jour par jour, au courant du progrès des découvertes. C'est au lieu même où sont armées les expéditions, c'est dans les ports où elles rentrent que peuvent et que doivent se reporter sur les cartes les résultats obtenus. Il y a donc des raisons vraisemblables pour que la carte de Canerio ait été dressée à Séville, ou plutôt à Lisbonne, comme celle de Cantino.

Autrement, il faudrait supposer que Canêrio a pu voir cette dernière à Gênes, au moment même où Cantino la confia à Francesco Cataneo pour l'expédier à Ferrare, ou qu'il ait eu connaissance de quelque autre document portugais dressé à la même époque, en même temps que d'une carte espagnole à laquelle il aurait emprunté les informations qui lui ont permis de la compléter car, évidemment, Canerio a connu des documents qui sont restés ignorés de Cantino.

A partir de 55 degrés de latitude nord, Canerio nous donne une partie de la côte des États-Unis; il nous trace assez exactement la Floride, la Louisiane, le golfe du Mexique peuplé d'un nombre d'îles considérable; il fait de la presqu'île de Yucatan une île et continue la côte de l'Amérique centrale jusque par 20 degrés de latitude nord. Toute cette étendue de côtes est comprise entre deux drapeaux aux armes d'Espagne, bien plutôt pour marquer que ce sont des découvertes que des possessions espagnoles. La nomenclature sur la côte des États-Unis n'indique pas, il s'en faut, que ce sont là des explorations anglaises, comme le fait la carte de Juan de La Cosa; il s'agit bien ici de découvertes espagnoles ou réalisées sous le pavillon espagnol.

Les Antilles sont relativement bien tracées, elles sont qualifiées: *Las Antilhas del rey de Castilla* et sont dites avoir été découvertes par le Génois Colomb, amiral.

Quant au continent de l'Amérique du Sud, la partie la plus septentrionale

est comprise entre deux pavillons espagnols, c'est celle des découvertes de Christophe Colomb accomplies pendant son troisième voyage en 1498, et de Hojeda en 1499, voyage sur lequel nous n'avons que des renseignements assez vagues. CARTE DE CANERIO.

Cette partie des côtes de l'Amérique est réunie par une ligne fantaisiste comme dessin, — nous mettrions des points aujourd'hui, — à une suite des côtes du Brésil partant du cap San-Rocho au nord jusqu'au rio de Cananor, par 30 degrés de latitude sud. Les pavillons portugais sont placés sur le cap Saint-Augustin et sur cette dernière localité de manière à bien indiquer que toute cette suite de côtes a été relevée par les navires du Roi Très-Fidèle.

Dans sa *Discovery of North America*[1], M. Harrisse s'est demandé d'où pouvait provenir, sur la carte dite de Cantino, toute cette nomenclature de la côte de l'Amérique méridionale qui offre les plus grands rapports avec celle de Canerio, bien que cette dernière, à partir du rio Doce, devienne beaucoup plus nombreuse, ce qui indiquerait des sources d'informations différentes. M. Harrisse, disons-nous, a eu l'idée, voyant que les noms des saints abondaient sur cette côte, de chercher leur date sur le calendrier. A peu d'exceptions près, ils se suivent depuis le cap Saint-Roch jusqu'à la pointe Saint-Vincent et embrassent un espace de temps qui court du 16 août au 22 janvier. Il a donc examiné quelle expédition avait pu se trouver sur ces côtes entre ces dates extrêmes. Après d'assez longues recherches qui lui donnent lieu de discuter par le menu les voyages qui ont eu lieu, ou qui ont pu avoir lieu à cette époque, il conclut en disant que de toutes les entreprises transatlantiques connues, la seule qui corresponde aux données du problème, est le troisième voyage de Vespuce sous pavillon portugais[2]. Parti de Lisbonne le 10 ou le 14 mai 1501, il serait arrivé le 7 août à la côte du Brésil qu'il aurait suivie dans le sud jusqu'au 15 février 1502 pour rentrer à Lisbonne le 7 septembre de la même année.

Mais il est une question bien plus importante encore qui a été soulevée, c'est celle relative au sud de l'Amérique du Nord et à l'Amérique centrale qu'on voit sur la carte de Canerio comme sur celle de Cantino. Nombreux sont

1. Pp. 332 et suiv.

2. C'est à la même conclusion et par le même procédé qu'était arrivé le premier M. Gallois dans son travail de 1890 sur la carte de Canerio.

CARTE DE CANERIO. les documents qui renferment une partie continentale, mais ils sont tous incontestablement postérieurs à ceux qui nous occupent. On ne peut pas admettre que Cantino et Canerio aient tracé une côte de fantaisie; elle est trop approchée de la vérité, tout au moins dans ses traits généraux, pour que ce dessin ne réponde pas à quelque chose de vu, sinon dans tous ses détails, du moins en gros. La nomenclature n'est pas non plus mise sur la Louisiane, la Floride et la Caroline pour garnir la carte. Il semble que la partie inférieure du golfe du Mexique n'ait été explorée que très à la hâte, qu'on n'y ait fait aucune descente, soit que le temps fut défavorable, soit que les dispositions hostiles des habitants aient empêché les navigateurs de tenter un débarquement. Il n'en aurait pas été de même pour la Floride et la Caroline où les stations, d'après la nomenclature, auraient été assez fréquentes. Notons que le Yucatan, comme sur un grand nombre de cartes postérieures, est représenté comme une île.

Quel est donc ce splendide voyage antérieur à 1502, pendant lequel la plus grande partie des côtes de l'Amérique centrale, du Mexique, de la Floride et des États-Unis auraient été reconnues. Il faut avouer qu'on n'en connaît pas et que, pour expliquer la présence de cet ensemble de découvertes, il faut avoir recours aux voyages clandestins [1], c'est-à-dire à ceux qui se sont accomplis sans licence officielle et pour ne pas payer les droits et taxes auxquels étaient astreints tous ceux qui voulaient fréquenter les localités garanties par les conventions à l'amiral des Indes.

Il est évident qu'on ne s'arrête à cette solution détestable que faute d'en trouver une autre.

Or, on ne sait pas que le Yucatan ait été visité par des Européens avant Francisco Hernandez de Cordova, en 1515.

Puis, si Colomb avait d'abord pris Cuba pour une île, il ne la nomme pas autrement dans son *journal*, il changea si bien d'opinion que le 12 juin 1494 il força tous ceux de son équipage à déclarer formellement et à jurer que Cuba était bien une partie intégrante du continent asiatique. Ajoutons que parmi ceux qui prêtèrent ce serment se trouvait Juan de la Cosa qui, sur la carte ma-

1. Kohl, *Documentary history of Maine*, p. 162, dit : « It is probable that they were work of some Spanish navigator, perhaps a private adventurer whose name has not reached us. »

rine qu'il date en 1500 du port de Santa-Maria, représente Cuba comme une île, alors que Las Casas *croyait* que la circumnavigation de Cuba n'avait été accomplie qu'en 1508, par Nicolas de Ocampo. CARTE DE CANERIO.

Enfin, on avait estimé jusqu'à ces derniers temps que la Floride n'avait été découverte qu'en 1513 par Ponce de Léon.

Toute l'histoire primitive des découvertes du Nouveau-Monde serait donc à refaire! Tant qu'on n'a eu sous les yeux qu'un seul document comme la carte de Cantino, on pouvait encore hésiter, bien qu'il y eût là un fait pour le moins inattendu, mais en voici un second, la carte de Canerio, qui, aux éléments de Cantino, vient en ajouter d'autres que le premier n'a pas connus. Le tracé n'est pas non plus le même, la carte de Canerio donnant bien plus du golfe du Mexique que celle de Cantino.

Si des écrivains, qui se sont fait une spécialité de ces études, comme M. Harrisse, estiment qu'il faut attribuer ces connaissances à des voyages clandestins, il est d'autres auteurs qui sont d'un avis diamétralement opposé. Fiske, à qui l'on doit une excellente histoire de la découverte de l'Amérique [1], livre lisible, où la glose ne passe pas le texte, a repris une vieille thèse, jadis soutenue par M. de Varnhagen et combattue par M. d'Avezac, celle de l'authenticité du premier voyage de Vespuce. A cette époque, les seules cartes que l'on connût sur lesquelles apparaissait la partie continentale étaient celles du *Ptolémée* de Ruysch construite à Rome en 1508, et celle du *Ptolémée* de 1513. D'Avezac se rendit facilement compte que cette terre ne pouvait être une des Antilles, il voulut donc y voir le Yucatan. La situation est aujourd'hui bien différente; nous avons deux cartes antérieures au voyage de Pinzon et de Solis, qui nous représentent tout le golfe du Mexique, et l'une nous donne même une île qu'on peut facilement identifier avec le Yucatan.

Déjà, dans son *Cortereal*, M. Harrisse était convenu que le premier voyage de Vespuce pouvait seul cadrer avec les données de la carte de Cantino, mais il ne s'expliquait pas pourquoi la carte de Juan de La Cosa ne donnait pas les mêmes configurations et la même nomenclature. Puisque Vespuce et La Cosa avaient passé toute l'année ensemble, comment se faisait-il qu'il n'en fût pas ainsi? La

1. John Fiske, *The discovery of America...*, London, Macmillan, 1892, 2 vol. in-8, t. II, pp. 76-93.

CARTE DE CANERIO. difficulté lui semblait si grande qu'il se voyait dans la nécessité d'*imaginer* un voyage [1].

Pour M. Fiske, la chose est bien plus simple. La carte de La Cosa renferme les connaissances que celui-ci peut avoir puisées dans ses conversations avec Vespuce, « sans avoir vu la carte de la Floride, et il ne comprend pas d'ailleurs que Vespuce aurait emporté cette carte dans un voyage à la côte des Perles ».

Quant aux questions de temps, à l'impossibilité où Vespuce se trouvait d'être en mer au moment où l'on avait la preuve qu'il était à Séville, il faut suivre dans Fiske toute son argumentation, cela nous semble d'excellente critique et nous ne pouvons, pour notre part, qu'adopter ses conclusions.

Ajoutons que deux autres terres, dans le nord, portent le pavillon portugais, l'une qui regarde l'est, qui est plantée d'arbres et sur laquelle ne figure aucun nom. Elle n'en est pas moins reconnaissable par sa ressemblance avec celle qui est portée sur la carte de Cantino : c'est Terre-Neuve. La forme triangulaire de la seconde, dont la pointe est dirigée vers le sud, nous la désigne clairement comme le Groenland. Ce sont là découvertes portugaises, et l'on n'aurait pas compris leur absence sur une carte dont le prototype appartient à cette nationalité.

Que si l'on s'étonne de les voir, surtout la première, si voisines de l'Europe, que l'on pense à la fameuse ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI. Les Portugais n'ont autant rejeté ces terres vers l'orient que pour mieux les placer dans la zône qui leur était réservée !

La carte de Canerio a été reproduite en partie et en réduction dans : Harrisse : *Discovery of North America.*

1. To M. Harrisse this difficulty seems so formidable that he is actually disposed to *invent* a voyage between 1500 and 1502 in order to account for the Cantino map ! To my mind the difficulty does not exist. La Cosa's map seems to me, to show just the knowledge which he must have gained from conversation with Vespucius without seing a chart of the Florida coast ; and I see no reason why Vespucius must necessarily have carried such a chart with him on a voyage to the Pearl coast, or why he should have been anxious to impart all the details of his professional experience to a brother pilote » Fiske, *op. cit.*, p. 82, note.

CARTE DE VIEGAS

Cette carte manuscrite sur parchemin de 1 mètre de haut sur 0^{m}, 50 de large, avant d'entrer à la Section des cartes et collections géographiques où elle porte le n° 18777, appartenait aux Archives nationales, sans que nous puissons dire depuis quelle époque elle figurait dans ce dépôt.

Dans le bas de la carte se lit cette inscription : *Gaspar Viegas Out°* 1534. Quel est ce Gaspar Viegas qui signait cette pièce intéressante en octobre 1534? Toutes les recherches qui ont été faites jusqu'ici dans les ouvrages spéciaux et dans les archives du Portugal pour découvrir quelque renseignement biographique sur ce cartographe n'ont donné aucun résultat.

La feuille que nous reproduisons ici en deux planches faisait partie d'une série de six cartes qui sont entrées en même temps à la Bibliothèque, mais qui ne devaient pas, comme le pense M. H. Harrisse [1], appartenir au même atlas, car elles ne sont ni de la même main ni de la même dimension, et c'est en vain que nous avons cherché la signature de *Viegas*, que dit avoir vue M. Harrisse, sur l'une des cinq autres cartes.

Feu Ferdinand Denis [2] fut le premier à attirer l'attention sur la carte de Viegas. Il s'émerveillait de l'exactitude du tracé de la côte brésilienne et de la richesse de la nomenclature, il s'appuyait même de l'autorité du capitaine, plus tard

1. *Discovery of North America*, London, 1892, in-4°, p. 599.

2. *Le voyage du P. Yves d'Évreux au Maranham*, 1613, Paris, A. Frank, in-8°, p. 455 et non 445 comme le dit M. Harrisse.

CARTE DE VIEGAS. amiral, Mouchez, qui avait été chargé par le gouvernement français de travaux hydrographiques sur la côte du Brésil. Bien que ce dernier, d'après F. Denis, dût donner une analyse de la carte de Viegas, c'est en vain que nous l'avons cherchée dans les différentes éditions du *Pilote* du Brésil.

Après Denis, d'Avezac, cet historien si avisé et si consciencieux, étudia la carte de Viegas et c'est lui qui en transmit le calque et la transcription à J-G. Kohl[1] qui l'examina avec le plus grand soin et dont tous les écrivains qui l'ont suivi n'ont fait que reproduire l'argumentation.

Nous ne pouvons prendre de meilleur guide, aussi allons-nous résumer les observations de cet historien critique du Maine.

La carte de Viegas représente le cap Breton, une partie de la Nouvelle-Écosse, le golfe Saint-Laurent et Terre-Neuve. Le détroit de Belle-Isle n'y figure pas et Terre-Neuve est une presqu'île faisant partie du continent. Kohl en conclut que Cartier fut le premier à démontrer l'insularité de Terre-Neuve et cependant, il dit, à la page suivante : « I can give no explanation of the names written on the coast surrounding the gulf : Rio fremoso, Rio da traveça, Rio pria, Costacha and several others. They go to prove that Portuguese and French fishermen had circumnavigated the gulf long before Cartier. » Il semble qu'il y ait là une légère contradiction et on ne voit guère des marins faisant le tour du golfe sans s'apercevoir que Terre-Neuve est une île.

La pointe sud-est de Terre-Neuve porte son vieux nom de *C. Rasso*, sa côte sud est bien marquée suivant sa vraie direction ouest-nord-ouest à est-sud-est et la grande baie de la Fortune est soigneusement indiquée comme celles de Plaisance et de Sainte-Marie, bien qu'elles n'aient pas leurs vraies dimensions. La côte sud finit avec le *C. da Volta*, le cap du Retour, qui est probablement le nom ancien du cap Ray, projection méridionale de l'île sur la grande entrée du golfe Saint-Laurent.

Le cap opposé de ce canal ne porte pas de nom, bien que l'île du cap Breton et le détroit de Canso soient très suffisamment indiqués.

Sur la côte ouest du détroit de Canso qui est la côte est de la Nouvelle-Écosse

1. *History of the discovery of Maine*, pp. 348-350. Cet ouvrage a paru dans la seconde série des *Collections of the Maine historical Society*.

se trouvent ces inscriptions : *C. da Bretan. S. P°.* (Saint-Pierre), *S. Paulo, R. da gente.* Ces noms devraient se trouver sur l'île à l'est du détroit de Canso, ils ont été écrits en ce lieu parce que la place manquait à l'endroit où ils auraient dû se trouver. CARTE DE VIEGAS.

En somme, sur aucune carte antérieure, le golfe Saint-Laurent n'a été si clairement et si nettement indiqué. On peut considérer cette pièce comme le résumé des connaissances qu'avaient les Portugais de cette partie de l'Amérique. Elle est d'autant plus précieuse au point de vue historique qu'elle montre tous les progrès qu'allait accomplir, avec les expéditions de Jacques Cartier, la géographie de cette région.

Cela se comprend du reste, si les Portugais ont été des premiers à visiter ces côtes qu'on déclarait de peu de profit, ils n'y ont pas créé d'établissement stable, de colonie proprement dite. Ils y venaient, comme les Anglais, les Bretons, les Rochelais [1], pour y pêcher la morue.

On ne possède pas aujourd'hui de carte qui émane directement des Cortereal [2] et qui présente le détail de leurs découvertes. Cependant la carte de la Bibliothèque de Munich de 1505 que Kunstmann [3] a publiée sous le n° 1 donne pour cette région une nombreuse nomenclature qui doit provenir de ces voyageurs. Il en est de même de celle dite de Salvat de Pilestrina également reproduite par Kunstmann. Ces deux cartes, la première est de Pero Reinel [4], sont incontestablement portugaises ou inspirées de documents portugais. La carte du Dr Hamy, qui est assurément portugaise mais d'une date antérieure, ne renferme que le mot *cabo Rasso*, enfin celle dite de Cantino omet tous les noms que nous trouvons dans Salvat de Pilestrina et nous savons cependant qu'elle a été dessinée à Lisbonne au retour des deux caravelles de Gaspar Cortereal.

Ajoutons que la carte de Viegas laisse systématiquement de côté toutes les

1. Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, Paris, 1882, gr. in-8°, pp. 270, 271, etc.

2. Kunstmann, *Entdeckungsgeschichte Amerikas*, 1859, gr. in-fol.

3. Le meilleur ouvrage sur les Cortereal est celui, malheureusement fort rare et presque inconnu, de : Ernesto do Canto, *Os Corte-reaes...*, Ponta-Delgada, 1883, pet. in-8°, imprimé aux Açores et tiré à cent exemplaires. Voir également dans le : *Boletin de la Real Academia de la Historia*, marzo 1893, un excellent article de M. Fernandez Duro.

4. Cf. Hamy, *L'œuvre géographique des Reinel..*, Paris, Leroux, 1891, in-8°.

CARTE DE VIEGAS.

informations dues à ces explorateurs. Elle ne comprend pas dans son cadre le *Groenland* qui est si merveilleusement tracé dans les cartes de Canerio et de Cantino, elle omet la terre du *Labrador*; on n'y voit même pas ces inscriptions qu'on remarque sur un si grand nombre de cartes : *Terra dos corte-reaes*, ou *Ilha dos bacalhaos.* Et cependant à part le *C. do bretam,* vieux souvenir de nos pêcheurs armoricains, toutes les découvertes qui sont tracées sur cette carte sont exclusivement portugaises; c'est ainsi que les *XI virgens* (les onze mille vierges) et *S.-P*° (Saint-Pierre) sont des dénominations empruntées à la relation de Joam Alvares Fagundes de Vianna. On n'y relève aucun nom qui provienne des découvertes dues à des Espagnols ou même à Verrazzano dont la présence dans ces régions remontait à moins de dix ans.

Quant à la côte de l'Amérique du sud, elle est tracée depuis la Guyane jusqu'au sud de l'embouchure de la Plata, ici tellement large qu'elle forme un véritable bras de mer. Toute la nomenclature de cette côte a été soigneusement relevée et transcrite par M. Harrisse dans son dernier ouvrage, nous n'avons donc pas à nous y arrêter. Remarquons seulement qu'ici règne le même parti pris que nous avons constaté pour l'Amérique septentrionale. Viegas semble ignorer que la côte se continue plus loin et que Magellan a découvert il y a quatorze ans le détroit qui a reçu son nom. Ce sont des découvertes faites sous le pavillon espagnol!

La partie de l'Amérique du Nord a été reproduite sous la forme d'un dessin assez sommaire dans l'ouvrage de Kohl [1] que nous avons cité.

1. On peut également consulter le travail de W. F. Ganong *The cartography of the gulf of S. Lawrence from Cartier to Champlain*, dans *Trans. Roy. Soc. Canada*, section II 1889.

PLAN DE NEW-YORK

Le plus ancien plan de New-York que l'on connaisse ne remonte pas au delà de 1640[1]. Il appartient à M. H. Harrisse qui l'a obligeamment prêté à l'exposition américaine, organisée en 1892 à la Bibliothèque nationale, au catalogue de laquelle il figure sous le numéro 277. Ce plan manuscrit qui a été acheté par l'auteur de la *Bibliotheca americana vetustissima* au libraire Müller, d'Amsterdam, a été dessiné par Joan Vingboons pour la Compagnie hollandaise des Indes occidentales. C'est, incontestablement, l'une des pièces les plus précieuses que l'on possède pour l'histoire des États-Unis et elle était, jusqu'ici, complètement inconnue.

Elle a pour titre : *Manatus gelegen op de noot rivier*, et mesure 0^{m},68 sur 0^{m},45. Elle donne l'entrée de l'Hudson qui est appelée *noort rivier*, l'île des États, l'île de Manhattan, à l'extrémité méridionale de laquelle s'élève le fort *Amsterdam* avec deux moulins à vent, une petite île avec un troisième moulin, celle qui porte aujourd'hui le fort Colombus, une seconde île, celle sur laquelle a été érigée la statue de Bartholdi. Sur le bras de l'Hudson, appelé aujourd'hui *East river*, non loin de l'emplacement du pont suspendu, on lit cette inscription : *Helle gadt*. Quant à *Long Island*, on y voit éparses, comme dans Manatus, des fermes et des plantations à côté desquelles se lisent des numéros qui nous donnent, dans une légende placée dans le coin droit de la carte, les noms de quarante-cinq colons hollandais vers 1640.

1. La première vue de New-York : *t' Fort Nieuw Amsterdam op de Manhattans* se trouve dans : *Beschrijvinghe van Virginia, Nieuw-Nederlandt, Nieuw-Engelandt... t'Amsterdam*, bij Joost Hartgers, 1651, in-4.

PLAN DE NEW-YORK. C'est en vain que nous avons demandé à M. Harrisse l'autorisation de reproduire ce plan dont une petite gravure publiée, d'après une photographie, dans l'*Illustration* du 2 juillet 1892, ne peut donner qu'une idée fort imparfaite.

Si ancien que soit ce plan, il ne nous donne pas encore la New-York de la première heure. A peine sont-ils sortis victorieux de la longue et sanglante lutte qu'ils ont soutenue contre les Espagnols, que les Hollandais sont pris de la fièvre des découvertes et des établissements coloniaux. Henry Hudson est expédié d'Amsterdam pour chercher un passage aux Indes par le nord-ouest, pour le compte de la Compagnie hollandaise des Indes orientales. Après un essai infructueux par le nord de la Norvège, il se rabat sur la côte d'Amérique qu'il suit depuis Terre-Neuve. Arrivé à la baie Delaware, il remonte, jusqu'à la hauteur de la future Albany, la rivière qui va porter son nom. Puis, il rentre en Hollande avec la nouvelle qu'on y peut instituer un fructueux commerce de fourrures avec les Indiens. En 1614, un premier fort, le fort Nassau, est bâti par Hendrick Christiaensen qui établit aussi quelques colons à Manhattan. Mais, les véritables premiers essais de colonisation dans cette île, ne commencent qu'en 1623, après deux novations de la Compagnie, qui prend enfin le titre de Compagnie hollandaise des Indes occidentales. C'est un riche teinturier, Jesse de Forest, natif d'Avesnes, mais établi à Leyde depuis 1615, qui conduisit le premier convoi sérieux d'émigrants. Il les avait recrutés au nombre de plus de trois cents, sans compter les femmes et les enfants, parmi les agriculteurs et les artisans. C'est avec eux qu'il vint s'installer dans l'île de Manhattan, alors couverte de chênes et de châtaigniers.

« Ce n'est qu'à partir de cette époque, c'est-à-dire onze à douze ans après les Flamands, que les Hollandais émigrèrent dans l'île, bientôt en assez grand nombre, pour s'y constituer en ville. Alors s'éleva une grande discussion entre les Hollandais et les Flamands. Ceux-ci prétendaient qu'arrivés les premiers au port, ils avaient le droit de lui imposer le nom de *New-Avesnes*, en souvenir de leur ancien et honoré directeur, mais le nombre l'emporta sur le droit, et la nouvelle ville reçut le nom de *Nieuve-Amsterdam*[1]. »

1. *Fondation de la ville de New-York en 1623 par une colonie de Flamands avesnois et wallons.* Communication de M. Virlet d'Aoust (à la Société de géographie), Paris, 1891, in-8°. Pièce.

PLAN DE NEW-YORK.

Notre intention n'est pas d'écrire ici l'histoire de New-York; mais, nous rappellerons seulement qu'en 1626, l'île entière de Manhattan fut achetée par Peter Minuit, aux Indiens, pour 24 dollars, et que, trois ans plus tard, fut également acquis tout le territoire compris entre le cap Hinlopen et l'embouchure de la Delaware. Après être tombée, en 1664, sans grande résistance de la part de ses habitants entre les mains des Anglais, qui lui imposèrent le nom de New-York et la soumirent à un joug de fer, cette ville retomba, en 1673, au pouvoir des Hollandais, pour être rendue, l'année suivante, à la Grande-Bretagne. Les luttes intestines, auxquelles donna lieu la révolution de 1688, arrêtèrent un instant l'essor de New-York, mais, lorsqu'en 1692, elle se retrouva sous un gouvernement stable, la civilisation reprit sa marche en avant; le nombre des villages fondés dans l'île de Manhattan s'accrut, New-York s'agrandit et sa prospérité se développa rapidement.

C'est en 1693 que fut dessiné le plan que nous reproduisons. Il ne forme, à vrai dire, que le cartouche d'une *Carte de la côte de la Nouvelle-Angleterre depuis le cap Anne jusqu'à la pointe de Nebresing..., par I. B. L. Franquelin, hydrographe du roi*, de $0^{m},81$ sur $0^{m},60$. A cette époque, New-York a pris véritablement la figure d'une ville; les moulins, dont les Indiens faisaient tourner les ailes, ont disparu, mais, en revanche, se sont élevés quantité de monuments et d'établissements publics qui accusent une vie municipale et commerciale très active : une maison de ville, des docks, un port commode, un fort sérieux, le temple, la place d'armes, la maison du gouverneur, des douanes, des magasins, des fontaines nous en disent déjà long sur la prospérité d'une cité qui devait bientôt englober, tout entière, l'île de Manhattan.

Jean-Baptiste-Louis Franquelin, l'auteur de ce plan de $0^{m},50$ sur $0^{m},35$, qui appartient aux archives du Dépôt de la marine, est bien connu. On lui doit, outre de curieux mémoires[1] que nous avons reproduits, quantité de cartes très finement dessinées[2] et souvent avec un goût très artistique. Nommé hydrographe à Québec, en 1686, aux appointements de 400 livres, il vint en France

1. G. Marcel, *Cartographie de la Nouvelle-France*, Paris, Maisonneuve, 1885, gr. in-8, pp. 10 à 14.

2. [Harrisse], *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France..., 1545-1700*, Paris, Tross, 1872, in-16, *passim*

PLAN DE NEW-YORK. deux ans plus tard et remit, entre les mains de Seignelay, des documents cartographiques précieux, sur le Canada. Il eut pour successeur, dans l'emploi d'hydrographe, l'illustre découvreur Louis Jolliet.

Nous avons lieu de croire que ce plan de New-York n'avait jamais été reproduit.

CARTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Depuis le jour où Jacques Cartier reconnut et nomma les côtes de la Nouvelle-France, depuis le jour où il remonta le Saint-Laurent jusqu'au site actuel de Montréal, plusieurs essais de colonisation y furent tentés par la France, sans amener, d'ailleurs, une occupation effective et continue. Nous ne rappellerons que les expéditions de Roberval[1], de Guillaume le Beau[2] et du marquis de la Roche[3]. Avec Champlain, les choses changent d'aspect. Il a de la ténacité et

1. *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, Société historique de Compiègne*, 1892, in-8°. Cette brochure contient une notice sur : *Jean-François de la Rocque, seigneur de Roberval, vice-roi du Canada*, par l'abbé E. Morel, qui a renouvelé l'histoire de cet épisode de notre colonisation.

2. Gosselin, *Documents authentiques pour servir à l'histoire de la marine normande*, Rouen, 1876, in-16.

3. Troilus du Mescouet, *marquis de la Roche*, comte de Kermoallec et de la Joyeuse-Garde, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, conseiller en son conseil privé, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur de Morlaix, vice-roi, gouverneur et lieutenant-général pour S. M. en Terre-Neuve, dignité dont il fut pourvu le 3 janvier 1578, avait été d'abord enseigne de la compagnie des gendarmes du prince de Condé, et obtint depuis, au mois d'août 1560, une gratification de 100 livres, en récompense des services qu'il avait rendus au roi Henri II dans ses guerres. Il était pourvu, dès l'an 1563, de la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et il est compris en cette qualité dans les états de la maison de S. M. depuis 1570 jusqu'en 1575 (ou 1576, le chiffre est douteux). Le roi le députa en 1569 vers le duc d'Anjou son frère, alors à l'armée de Guyenne, et en 1572 il se rendit de Morlaix vers S. M. pour affaires importantes à son service. Il jouissait en 1573 d'une pension de la cour de 1000 livres et fut honoré de la confiance intime de la reine Catherine de Médicis. Henri III, ayant succédé à la couronne, le combla aussi d'honneurs et de bienfaits. Il l'envoya en Bretagne pour une commission de confiance en 1575, lui accorda une gratification de 6000 livres le 19 octobre 1575, le députa à Vendôme vers le roi de Navarre en 1576 et de là à Nantes, vers le seigneur de Bouillé, gouverneur de Bretagne, érigea la même année en marquisat sa terre de Coetromoal, connue plus communément sous le nom de la Roche et le commit au mois de mars 1577 pour « *équiper tel nombre de navires qu'il voudrait pour aller aux terres neuves et autres adjacentes et investir toutes les terres dont il pourrait se rendre maître sur la délibération qu'il lui avait fait entendre avoir prise tant pour le zèle et la fervente dévotion qu'il avait au service de*

il présente si bien les résultats de son premier voyage que nous voyons, presque coup sur coup, de Monts, du Pont-Gravé, Chauvin, Poutrincourt prendre la route de la Nouvelle-France.

Champlain se livre à d'habiles reconnaissances de la côte et, le 3 juillet 1608, il jette les fondations de Québec et de la puissance française en Amérique.

Notre intention n'est pas de faire, en quelques lignes, l'histoire de notre colonie du Canada, nous ne voulons rappeler qu'à grands traits avec quelle rapidité elle s'étendit, par suite de quel concours de circonstances s'effectuent les belles découvertes des grands lacs et du Mississipi.

A Champlain appartient l'honneur de la découverte des lacs Huron, Ontario et de celui qui porte si justement son nom. Bientôt, les trappeurs et les traitants qui sont obligés de s'enfoncer chaque jour plus loin pour récolter les fourrures qu'ils vendent avantageusement aux colons, vont insensiblement étendre le domaine de nos connaissances. C'est à ces intrépides pionniers que seront dues les plus belles découvertes.

Etienne Brulé suit jusqu'à la baie Chesapeake une grande rivière qui n'est autre que la Susquehanna, c'est lui encore qui, avec Grenolle, voit, le premier, le lac Supérieur, qui se décharge dans le lac Huron par le saut Sainte-Marie. Puis ce sont les Anglais : Fleet, qui arrive aux grandes chutes du Potomac, et Young qui explore, en 1633, la vallée de la Delaware. Mais les exploits de ces vaillants pâlissent devant ceux de Jean Nicolet qui, après avoir passé l'an suivant le détroit de Mackinaw, découvre le Michigan et entre en rapports avec une nation venue des bords de la mer, les Ouenipigous, plus connus sous le nom de Puants. S'il avait navigué trois jours de plus, disait-il à son retour au Canada, sur une rivière qu'on a cru reconnaître pour le Wisconsin, il serait arrivé à la mer. A la mer, pas encore, mais au Mississipi, le père des eaux. C'est

Dieu que pour la singulière affection qu'il avait à la réputation du nom français, ampliation, sûreté et commodité du commerce ».

Il avait comparu en 1575, comme député de la noblesse de l'évêché de Léon, à la réformation des coutumes de Bretagne, et reçut encore en 1580 et 1585 une somme de 950 écus pour les frais de plusieurs voyages qu'il avait faits de Bretagne à Paris pour le service du roi. *Bibl. nat., ms. Cabinet des titres*, 1041, p. 989. Tous ces détails biographiques que nous empruntons à la liste des chevaliers de Saint-Michel, — le marquis de la Roche avait été nommé chevalier de cet ordre en 1569, — étaient absolument inédits et l'on n'avait que très peu de renseignements sur la personnalité du marquis de La Roche.

la première donnée certaine qu'on ait de l'existence d'un grand cours d'eau qui *doit mener à la Chine et au Japon.*

Après un temps d'arrêt causé par la guerre avec les Iroquois, guerre qui désole le pays et empêche les explorations aussi bien que le commerce, les expéditions reprennent de plus belle. Ce sont Des Groiseilliers et Radisson qui atteignent, en 1659, l'extrémité du lac Supérieur et, accompagnés d'Outaouacs et de Hurons qui fuient les Iroquois, ils leur entendent parler du Mississipi qu'ils comparent comme grandeur au Saint-Laurent. A peine de retour à Montréal, ils repartent avec un vieux missionnaire jésuite, le R. P. Ménard, qui, désolé de l'indifférence religieuse des Outaouacs chez lesquels il avait hiverné, part à la recherche des établissements des Hurons et meurt après avoir, peut-être, contemplé les eaux du Mississipi douze ans avant Jolliet. En 1662, Des Groiseilliers quitte Québec pour se rendre à la baie d'Hudson, mais, à son retour, ayant vu traitées de chimériques les propositions qu'il fait à la Compagnie du Canada, il passe en Angleterre où il se vante au prince Rupert d'avoir découvert le passage du nord-ouest et contribue à la fondation d'une société qui devait faire bien du mal à nos colons : la Compagnie de la baie d'Hudson[1].

En 1669, un fonctionnaire entreprenant, éclairé, Jean Talon, charge un homme, qui a voyagé autant que quiconque dans l'ouest, d'aller à la recherche de la mine de cuivre du lac Supérieur et de trouver une route plus directe des grands lacs à Montréal : c'était Louis Jolliet. Arrivé sur les bords du lac Ontario, au village de Tenaoutoua, Jolliet y fut rejoint le lendemain par Robert Cavelier de La Salle, accompagné des deux Sulpiciens Dollier de Casson et Bréhan de Galinée, et de plusieurs Senecas. Ce Cavelier, né à Rouen, en 1643, avait quitté le séminaire pour passer, avec sa petite fortune, au Canada que son frère, l'abbé Jean Cavelier, habitait.

Amoureux des découvertes, il avait vendu sa petite concession de La Chine et, fort des encouragements du gouverneur, M. de Courcelles, et de l'intendant Talon, il était parti avec les prêtres que nous venons de nommer à la recherche de l'Ohio, la belle rivière.

1. Pour ce rapide résumé, voir : *Narrative and critical history of America.* Edited by Justin Winsor, New-York, 10 vol., in-8°, tome IV, 1re partie.

Ces derniers, enthousiastes des pays dont Jolliet leur fit la description, abandonnèrent leurs projets et se rendirent sur les bords du lac Érié, dont ils prirent possession pour la France l'été suivant. Quant à Cavelier, il avait prétexté son état de santé pour ne pas accompagner les Sulpiciens et continuer son exploration. En effet, dès leur départ, il levait le camp et, avec ses quatorze engagés, il gagnait une petite rivière qui n'était autre qu'un affluent de l'Ohio.

Est-ce à cette époque que Cavelier de La Salle descendit l'Ohio jusqu'à son confluent avec le Mississipi? S'il en est ainsi, à lui reviendrait l'honneur de cette magnifique découverte! Mais les historiens les mieux informés, au sens critique le plus aiguisé, ne sont pas d'accord et attribuent le mérite de cette découverte les uns à Jolliet et au P. Marquette, en 1673, les autres à Cavelier de La Salle. En somme, on n'est pas fixé d'une manière indiscutable sur ce que fit Cavelier de La Salle pendant les deux années qui suivirent. M. P. Margry, qui est, en ces matières, un des juges les plus autorisés, estime que Cavelier aurait gagné l'Onondaga, l'Ohio et la grande rivière. Laquelle? Le Mississipi, dit M. Margry. Il est plus vraisemblable qu'il n'alla que jusqu'aux rapides de Louisville, et qu'il revint seul, ses hommes l'ayant abandonné pour gagner les établissements hollandais et anglais.

Ceci résulte d'un passage que Parkman donne en note dans sa *Discovery of the Great West.*

Un mémoire attribué par M. P. Margry à un ami de Gallinée raconte qu'au cours d'une seconde expédition, de La Salle, partant de la baie des Puants, aurait bientôt trouvé une rivière coulant de l'est à l'ouest (est-ce l'Illinois ?), l'aurait descendue jusqu'à son confluent avec un très grand fleuve qui coulait du nord-ouest et qu'il aurait suivi ce fleuve jusque par 39° de latitude. Mais tout ceci est aussi vague que la première relation. Quelle est la date de ce second voyage? Pourquoi, fait, à juste titre, remarquer M. Harrisse, pourquoi Cavelier n'a-t-il pas pris la route qu'il a déjà reconnue? Pourquoi, puisqu'il sait indubitablement que l'Ohio le conduira au Mississipi, remonte-t-il dans le nord-ouest, afin de prendre une route qu'il ignore, qui lui présentera peut-être des difficultés insurmontables et qui peut, en tout cas, ne pas le mettre en présence du fleuve qu'il cherche.

Enfin, dans un mémoire qu'il adresse, en 1677, à Frontenac, Cavelier par-

lant de ses découvertes, les résume ainsi : ..... Il la suivit (l'Ohio) jusqu'à un endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais, à la hauteur de 37°, après avoir été grossie par une autre rivière fort large qui vient du nord; et toutes ces eaux se déchargent, selon toutes les apparences, dans le golfe du Mexique et lui *font espérer de trouver une nouvelle communication avec la mer.* »

Ainsi donc, non seulement La Salle n'est pas allé jusqu'au Mississipi, il l'avoue formellement, mais encore il ne fait qu'*espérer*, en 1677, de trouver une nouvelle communication avec la mer. Il semble qu'après ce passage vraiment topique, la cause soit entendue et que, sur ses propres déclarations, La Salle doive être condamné.

Mais ce n'est pas tout. La Salle n'a jamais revendiqué la découverte du Mississipi [1] et les auteurs contemporains ou postérieurs, pendant un siècle, en ont attribué le mérite à Jolliet et au P. Marquette. Se trouvant en concurrence avec Jolliet pour la concession du lac Érié, Cavelier n'aurait-il pas fait sonner bien haut, au premier rang de ses titres, la découverte du Mississipi, s'il en était vraiment l'auteur?

Que si nous connaissons maintenant Cavelier de La Salle, il nous faut étudier ses compétiteurs à la gloire de la découverte du Mississipi : Jolliet [2] et le P. Marquette.

Fils d'un charron de la Compagnie des Cent associés originaire de Sézanne-en-Brie, Louis Jolliet fut baptisé à Québec, en 1645. Élevé chez les Jésuites, il reçut la tonsure et les ordres mineurs; il s'applique, à dater de 1668, à l'étude des langues sauvages, de la navigation et des mathématiques. Dès cette époque, on le voit, avec Péré, sur les bords du lac Supérieur, puis en 1671, au saut Sainte-Marie avec de Saint-Lusson, enfin il s'adonne, avec son frère Zacharie, au commerce des pelleteries. M. P. Margry, qui voit partout la main des Jésuites, rapporte que ceux-ci, jaloux des progrès des Sulpiciens qui venaient d'accomplir, avec Cavelier de La Salle, la découverte de l'Ohio et du Mississipi, s'adressèrent à Jolliet qui avait été leur élève et possédait des connaissances scientifiques qui

1. *Histoire critique de la découverte du Mississipi* (1668-1773)... Extrait de la *Revue maritime et coloniale* de mars 1872, Paris, P. Dupont, 1872, in-8°, p. 9.

2. On étudiera avec fruit, malgré leur partialité, pour la biographie de Jolliet, les articles de M. P. Margry publiés dans le *Journal de l'Instruction publique* de 1866.

CARTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

faisaient défaut à la plupart des trappeurs. Il devait être leur découvreur attitré.

Quant au P. Marquette, né à Laon en 1637, il était, depuis 1666, missionnaire jésuite au Canada. Successivement envoyé aux Trois-Rivières avec le P. Dreuillette, puis au lac Supérieur où il s'établit au saut Sainte-Marie avec le P. Dablon, il était en 1670 à la pointe du Saint-Esprit. Là, des trappeurs il reçut des renseignements qui concordaient avec ceux de Jolliet et tous deux plus d'une fois s'entretinrent de la possibilité des découvertes qui devaient immortaliser leurs noms. Jolliet arriva, en novembre 1672, Michillimackinac où il avait donné rendez-vous au P. Marquette. Tous deux passèrent l'hiver à la mission et le 17 mai 1673, ils s'embarquèrent avec cinq Français sur cinq canots d'écorce. De la baie des Puants, ils gagnèrent la Fox-river qui s'y décharge au milieu de marais où pousse la folle avoine. La navigation fut bientôt rendue difficile par des rapides. Cependant les explorateurs parvinrent chez les Maskoutens, nation du feu, qui leur fournirent des guides Miamis. Des séries de lacs, des portages, des marais où les herbes leur masquaient la vue, rendirent cette partie du voyage excessivement pénible. Cependant ils finirent par atteindre le Ouisconsin où leurs guides les laissèrent. Le 17 juin, ils débouchaient dans le Mississipi qu'ils se mirent à descendre. Ils passèrent successivement devant l'embouchure de la rivière Pekitanoui (Missouri) et de l'Ouaboukigon (Ohio) et ne s'arrêtèrent qu'à un village nommé Arkansas. Là, apprenant qu'ils n'étaient qu'à dix journées de la mer, que les Indiens possédaient des haches, des couteaux et des fusils qu'ils se procuraient chez les Espagnols, Jolliet et Marquette craignant de tomber entre les mains de ces derniers et de voir ainsi perdu le fruit de leur exploration, résolurent de revenir sur leurs pas. Le voyage de retour fut difficile car il s'agissait de vaincre un courant qui les avait emportés avec une extrême rapidité, mais ayant rencontré par 37° de latitude une rivière, la Divine, qui leur parut se diriger vers les localités qu'ils voulaient atteindre, ils la remontèrent jusque chez les Illinois et atteignirent, à la fin de septembre 1673, la baie des Puants d'où ils étaient partis. Jolliet reprit alors la route de Montréal, afin d'y rendre compte des résultats de sa mission. Le 15 août 1674, au saut Saint-Louis, près Montréal, son canot chavira; ce fut avec la plus extrême difficulté qu'il parvint, après quatre heures d'une lutte terrible, à se

sauver de ce naufrage dans lequel périrent deux de ses compagnons et où il perdit tous ses papiers.

Revenons à Cavelier de La Salle, nous avons vu qu'il avait exploré, en 1669, l'Ohio jusqu'au saut Saint-Louis, le plus vraisemblablement ; jusqu'au confluent du Mississipi, suivant certains auteurs. En 1670, il parcourt le pays au sud des grands lacs et reconnaît le cours supérieur de la rivière des Illinois qu'on voit porter le nom de la Divine ou rivière Seignelay. M. Gravier veut qu'au cours de cette seconde expédition il se soit confié au Mississipi jusqu'à l'endroit où il coupe le 36e parallèle[1]. Tel n'est point l'avis de M. Parkman[2]. On voit combien les opinions sont partagées! D'ailleurs, il y a bien du roman dans toute cette histoire où les passions religieuses, l'amour ou la haine des Jésuites jouent un rôle prépondérant. A lire certains passages des ouvrages de MM. Margry et Gravier, on se croirait transporté dans le monde singulier qu'a peint Eugène Sue dans son *Juif errant*.

En somme, la question n'est pas encore décidée et, à moins qu'on ne découvre des documents plus probants que ceux que l'on possède, elle ne le sera jamais. Il semble cependant, pour tout historien désintéressé, que la priorité de la découverte du Mississipi appartienne à Louis Jolliet et au P. Marquette.

Si l'on ne connaissait les particularités que nous venons d'énumérer un peu rapidement, la place nous manquant pour entrer dans le détail, on ne comprendrait pas l'intérêt que présente la carte dont nous donnons ici les quatre sections.

Cette pièce est certainement la plus belle que l'on possède, au point de vue de l'exécution, sur l'Amérique du Nord; elle est l'œuvre d'un habile cartographe et d'un dessinateur fort expert. La miniature qui encadre le titre dénote un artiste consommé qui n'a malheureusement pas signé cette œuvre magistrale. Appartenant au Dépôt des cartes de la marine, elle a été, pour en assurer la conservation, pliée et reliée dans un atlas grand in-folio. Il en est résulté des cassures et des déchirures dans le papier qui nous ont forcé, quand nous avons voulu la tendre, à y coller des pièces afin de rapprocher les morceaux.

1. Gravier, *Nouvelle étude sur Cavelier de la Salle*, Rouen, 1885, in-8°, p. 11.
2. Parkman, *Discovery of the Great West*.

CARTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Elle ne mesure pas moins de $1^m,52$ sur $1^m,48$.

L'Amérique est représentée depuis 60° de latitude nord et descend jusqu'à 4° de latitude sud. Le cadre s'arrête, à l'ouest, à l'entrée de la mer Vermeille et à la pointe de la Californie.

On y voit très bien tracés les lacs *Frontrenac* (Ontario), *Erié* dit de *Conty* qui communique par le lac de la *Chaudière* ou *Sainte-Claire* avec le lac *Huron, Haregnondi, mer douce des Hurons ou d'Orléans*. Celui-ci communique d'une part avec le lac *Supérieur* ou de *Tracy, dit de Condé* et de l'autre avec le *Mitchiganong ou grand lac des Illinois dit Dauphin*.

A l'extrémité méridionale de ce dernier, après un court portage, on rencontre la *rivière Divine* qui, dans son cours inférieur, prend le nom de *Seignelay* et tombe dans le Mississipi. c'est l'*Illinois* actuel. L'*Ohio* prend sa source près du bord oriental du lac Erié et son cours est tracé en entier, sans être barré par le saut Saint-Louis, jusqu'au Mississipi. Les forts des *Miamis* et *Crèvecœur* sont marqués[1].

Dans la partie occidentale de la carte est déjà indiquée, mais d'une façon rudimentaire, une grande nappe d'eau, le *lac des Assinipoualaks*.

Quant au *Mississipi ou rivière Colbert*, il commence, *comme un fleuve déjà important*, près de *Tintonba*, chez les *Nadouessans*, il reçoit à gauche la *rivière des Sioux* qui sort du lac Buade et passe près d'un endroit où « les armes du roi ont été gravées sur un arbre en 1679[2] ». Au-dessous du saut *Saint-Antoine de Padoue* il reçoit encore à gauche un affluent innommé qui sort du *lac de la Providence*, puis une rivière qui traverse le *lac des Pluies*, enfin avant la rivière Seignelay, le *Ouisconsenk* séparé par un portage d'une demi-lieue d'une rivière innommée qui se jette au fond de la *baie des Puants* dans le *pays des Maskoutens*.

Quant au cours du Mississipi, quoique l'expédition de Jolliet et de Marquette en ait fait connaître le cours jusqu'à l'Arkansas, il s'arrête brusquement à son confluent avec l'Ohio. Bien que cette carte ne soit pas datée, cela seul nous indique qu'elle n'est pas postérieure à 1682.

1. On sait que ce dernier a été fondé en 1679.

2. Par Daniel Greysolon Du Lhut. Voir : Harrisse, *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie... de la Nouvelle-France...*, p. 178.

CARTE PORTUGAISE DE 1502

Cette carte a été acquise par M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut, de M. Alph. Pinart, le linguiste bien connu, qui l'avait lui-même achetée à Londres, avec un lot de pièces provenant du Dr King, voyageur anglais dans les régions arctiques.

Par l'intérêt historique qu'elle offre, cette pièce n'est nullement inférieure à la plupart de celles qui ont été publiées dans les grandes collections de Jomard, de Santarem, de Kohl ou de Kunstmann.

Large de 0m, 94 et haut de 0m, 59, ce portulan, tracé sur parchemin, nous donne la représentation du monde connu au commencement du XVIe siècle. Les contours des terres sont lavés de bistre et les inscriptions en rouge et en noir sont d'une bonne calligraphie et toutes parfaitement lisibles. Comme sur la plupart des documents de la même période, les îles sont rehaussées de bleu, de rouge, d'or et d'argent. Une échelle de latitudes est placée sur la ligne de démarcation qui rejette notablement dans l'est, à la mode portugaise, les découvertes opérées par les navigateurs de cette nation.

Particularité curieuse, cette carte présente deux équateurs situés à peu près à quatre degrés l'un au-dessous de l'autre. Le premier est placé suivant les données ptoléméennes, le second, approximativement exact, suivant les observations des navigateurs. Ces deux lignes mettent en présence de ceux fournis par la légende et la théorie, et nous allions dire la routine, les résultats acquis par la pratique et l'expérience. Il semble que le cartographe se soit borné à inscrire ainsi les données du problème, sans en chercher lui-même la solution.

Cette carte est tracée à la façon des cartes marines improprement appelées

CARTE POTRUGAISE DE 1502.

portulans, c'est-à-dire suivant les rumbs de la boussole; elle ne contient aucun renseignement sur l'intérieur des terres et toute la nomenclature est réservée pour la ligne côtière.

Comme l'a fort bien remarqué M. le Dr Hamy [1], les mots caractéristiques de cette dernière appartiennent à l'idiome portugais; et, comme pour le nouveau continent les côtes qu'elle représente sont surtout dues aux découvertes lusitaniennes, on peut dire que nous avons ici l'un des plus anciens et des plus curieux spécimens que l'on possède de l'école hydrographique portugaise qui nous réserve encore, il faut l'espérer, plus d'une surprise.

Le Nouveau-Monde est représenté par une série d'îles et de terres qui n'ont pas l'air de faire partie d'un seul et même continent. C'est ainsi que la terre la plus septentrionale est une île qui court de l'ouest à l'est et qui porte le nom de : *Terra laboratoris.* Nous devrons y reconnaître bien plutôt le Groenland que le véritable Labrador. Sans doute à cause de la neige et de la glace dont elle est perpétuellement couverte, cette île fut, sur la carte que nous décrivons, recouverte d'argent, mais ce métal a complétement poussé au noir avec le temps.

De 48° à 63° de latitude s'étend, sous la forme hypothétiquement voulue d'un croissant, une grande terre largement découpée sur sa face orientale et accotée de quelques petites îles ; on y lit l'inscription : *Terra Cortereal,* terre que le nom placé à son extrémité méridionale : *capo raso,* suffit pour identifier avec Terre-Neuve. *C'est la première fois que ce vocable se rencontre sur une carte*; il n'y a pas à s'en étonner autrement, car c'est en 1500 que Gaspar Cortereal découvrit les régions auxquelles il a donné les noms de *Terra verde,* à cause des grands arbres qu'il y remarqua, et de *Terra laboratoris,* sans doute parce qu'il en ramena quelques Indiens qu'il vendit comme esclaves à son retour à Lisbonne. Il repartit l'année suivante avec son frère et trois caravelles, mais seules deux de ces dernières rallièrent Lisbonne, la capitane disparut avec le chef de l'expédition. C'est incontestablement au cours de ce dernier voyage que Terre-Neuve fut découverte et que le cap Rase, connu sous ce nom jusqu'à nos jours, fut appelé.

Ce n'est pas d'après la réduction donnée par M. le Dr Hamy qu'on pourrait

1. *Bulletin de géographie historique et descriptive,* 1887, n° 4.

se rendre compte si la Floride ou une partie quelconque du continent américain figure sur ce portulan. Sur l'original, ne sont tracées que les grandes Antilles avec ces seules inscriptions : *Terra de Cuba, Isabella.*

Enfin au-dessous, s'aligne une suite de côtes qui correspond aux Guyanes et au Vénézuéla, de l'Oyapock au cap de la Vela, ce qui correspond aux découvertes opérées par Alonso de Hojeda et Juan de la Cosa, au cours du voyage qu'ils exécutèrent dans ces parages de mai 1499 à juin 1500. Ce qu'il faut remarquer, c'est que, bien que cette carte soit incontestablement postérieure, celui qui l'a tracée ne connaît aucune des expéditions espagnoles qui suivirent, pas même celle de Pinzon qui est portée sur la carte de Juan de la Cosa, de 1500.

Séparée par dix degrés de latitude et commençant un peu au-dessous de l'équateur pour courir d'abord dans l'est, puis s'infléchir aussitôt dans le sud un quart sud-ouest jusque par 34° de latitude, une longue ligne de côtes figure le Brésil qui porte sur notre carte le nom de *Terra sanctæ Crucis.*

C'est d'ailleurs la seule inscription, et elle est bien portugaise, qu'on y relève. Toute cette côte, fortuitement reconnue par Cabral, a été relevée en 1501 par Gonçalo Coelho qui lui a imposé toute une nomenclature qui brille ici par son absence.

Comme notre carte ne renferme aucun nom ou légende qui soit postérieure à cette date, nous devons conclure qu'elle est antérieure à 1502. Enfin elle offre la plus grande ressemblance avec deux portulans qui ont été reproduits dans l'*Atlas* de Kunstmann, sous les n°s 2 à 3, mais il est à peu près impossible de dire quel est celui de ces documents qui fût dressé le premier; la seule conclusion à laquelle on puisse s'arrêter est que ces trois pièces procédent incontestablement d'un même original portugais.

PLAN DE QUÉBEC

Situé dans un endroit où le Saint-Laurent se rétrécit jusqu'à n'avoir plus que 1,200 mètres de large, Québec avait été fondé en 1608 par Champlain entre la rivière Saint-Charles et la pointe aux Diamants. Humbles avaient été ses débuts, peu rapides furent ses progrès. Ses accroissements successifs furent assez lents, comme on peut s'en rendre compte en comparant les nombreux plans que M. H. Harrisse[1] a décrits et ceux qui figurent dans le supplément que j'ai publié à son important travail[2]. Dans ces deux ouvrages, nous avons mis au jour un certain nombre de pièces qui ne sont point sans intérêt pour l'histoire de Québec et qui fournissent la date de plusieurs des modifications successivement apportées à la forme et à l'assiette de la ville.

On sait que depuis le jour où Champlain résolut d'en faire le centre et la capitale de la nouvelle colonie, la marée qui venait battre le pied du roc sur lequel s'élevait la nouvelle cité a progressivement laissé à découvert un large espace de terrain sur lequel la basse ville s'est élevée et qui n'a pas tardé d'être mis à l'abri d'une reprise par les eaux. Je ne ferai que rappeler ici le très curieux mémoire que j'ai reproduit, mémoire que l'intendant de Meulles faisait adresser par Jean-Baptiste Franquelin à Seignelay, en 1683, pour augmenter la basse ville d'un espace de 300 toises de long sur 80 de large qui découvrait à basse marée.

1. *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et pays adjacents*, 1545-1700, Paris, Tross, 1872, in-16.

2. *Cartographie de la Nouvelle-France*, supplément à l'ouvrage de M. Harrisse..., Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1885, in-8°.

PLAN DE QUÉBEC.

La haute ville s'était juchée sur le plateau dont les rampes d'un accès fort difficile constituaient déjà une défense sérieuse, mais qui fut progressivement complétée par plusieurs enceintes successives et par le fort de la Pointe aux Diamants.

Quand on débarquait à Québec, il y a cent soixante-dix ans, on se trouvait sur une assez grande place de forme irrégulière, avec des rangées de maisons convenablement bâties en pierre, quelques-unes encore en bois, et dont certaines s'appuyaient au rocher aux dépens duquel elles avaient été construites. Non loin de là s'élevait une petite église qui fut bâtie par suite d'un vœu fait pendant le siège de 1690 et qui fut consacrée sous le vocable de *Notre-Dame de la Victoire*. On débouchait ensuite, par une assez jolie rue, sur deux rampes qui menaient à la ville haute, l'une était assez facile, mais l'autre, aux marches taillées dans le roc, n'était accessible qu'aux piétons.

Le premier bâtiment qu'on rencontrait sur la droite en montant était le *palais épiscopal*. Il ne fallait pas s'attendre à admirer des constructions monumentales et d'une architecture artistique; cependant on commençait à se servir habilement de la pierre et de l'ardoise qu'on avait sous la main.

Deux ans avant la date de ce plan, en 1720, on avait compté sept mille habitants, chiffre qui allait plus que se doubler en trente ans, car le recensement de 1753 devait accuser quinze mille habitants, sans compter une garnison de cinq cents hommes.

L'évêché était alors loin d'être terminé; son jardin s'étendait jusqu'au bord de la falaise et l'on embrassait de là un magnifique panorama. A vos pieds la rade avec ses navires européens, ses barques de colons et les canots des Indiens; en face, l'île d'Orléans, à gauche, la rivière Saint-Charles et à droite le Saint-Laurent. C'était un immense tableau excessivement pittoresque, manquant peut-être un peu d'animation, mais dont les forêts, les collines, les vallées, les îles, les promontoires et le fleuve formaient les éléments.

La *cathédrale* était bien plutôt une misérable église de village que la métropole d'une importante colonie; seule la haute tour solidement bâtie faisait assez bonne figure.

Quant au *séminaire*, grand bâtiment rectangulaire qu'on voit tracé sur notre plan, deux fois, en 1703 et en 1705, il avait été brûlé jusqu'au sol; on le re-

6

PLAN DE QUÉBEC. construisait alors pour la troisième fois. Puis, c'était le *fort Saint-Louis* [1], tant de fois depuis ses premières palissades en bois non équarri, remanié et agrandi, ainsi qu'en témoignent les plans dont nous avons publié l'interminable liste. D'une large et belle esplanade, on descendait jusqu'au *cap aux Diamants*, ainsi nommé parce qu'on y trouvait jadis en assez grande quantité des diamants plus beaux que ceux d'Alençon, dit Jefferys, et dont quelques-uns étaient aussi bien taillés que par le plus habile ouvrier.

L'*église des Récollets* dont les premiers, les PP. Jamet, Dolbeau, Le Caron et Duplessis étaient arrivés au Canada dès 1615, était achevée depuis le 25 mai 1621. Bien que très pauvres et à peine tolérés par les principaux colons qui étaient alors presque tous calvinistes, les Récollets avaient cependant trouvé le moyen d'élever en six ans cette église qui fut le premier bâtiment construit en pierre au Canada. En 1760, Jefferys, parlant de cette église des Récollets, dit « qu'elle est grande et belle, capable de leur faire honneur, même à Versailles » ; elle était ornée de beaux lambris de bois, d'une large galerie un peu lourde et de peintures qui, pour être dues à un certain frère Luc, n'en étaient pas moins fort prisées des connaisseurs. « Le couvent, ajoute Jefferys [2], répond à l'église, il est vaste, solide, commode, et son jardin est bien entretenu. »

Le *couvent des Ursulines* fondé par Mme de La Pelterie et dont la première supérieure fut la R. M. Marie de l'Incarnation, dont le vrai nom était Marie Guyard, avait également souffert du feu, et les pauvres filles jouissaient de si médiocres revenus, recevaient de si pauvres aumônes, qu'elles furent sur le point de quitter la ville et de rentrer en France. On était généralement d'accord pour vanter leurs qualités : frugalité, tempérance, industrie, ainsi que leur habileté à tous les ouvrages essentiellement féminins. C'est grâce à cette excellente réputation, qu'elles parvinrent chaque fois à relever les ruines de leur couvent. Quant au *séminaire*, il avait été fondé en 1663 par l'évêque de Québec, Mgr de Laval.

Non loin de là se trouvait le *collège des Jésuites*, orné d'un beau jardin et d'un petit bois, reste de l'antique forêt qui garnissait toute la colline. Quant à l'*Hôtel-Dieu*, il était desservi par des sœurs hospitalières de Saint-Augustin et de la

1. Les premières fortifications de Québec sont dues à Champlain et datent de 1620.

2. *Natural and civil history of the French dominions in North and South America*, London, 1761, in-fol.

congrégation de la Merci de Jésus. Leur pauvreté était telle, qu'en 1665 la R. M. Supérieure des religieuses hospitalières de Québec venait faire appel aux âmes charitables de Paris, sollicitant leurs aumônes et même des drogues qu'elle priait de faire déposer chez l'imprimeur Cramoisy [1]. PLAN DE QUÉBEC.

L'*hôpital général* était assez mal placé, dans une plaine marécageuse, au bord de la rivière Saint-Charles. Sa fondation était due à Mgr de Saint-Vallier qui succéda en 1688 à Mgr de Laval comme évêque de Québec. C'est lui qui acheta aux Récollets le terrain sur lequel il le fit bâtir à grands frais. Telles sont les remarques que nous a inspirées ce plan de Québec. Malgré leur inexactitude, nous devons signaler toute une série de vues de cette ville qui se trouvent en cartouches sur de nombreuses cartes du Canada; mais celles qui méritent le plus de confiance sont : celle qu'on voit sur une carte de l'Amérique septentrionale dressée en 1685 et 1686 par J.-B.-Louis Franquelin; celle qui orne la carte de la France septentrionale de 1699 par le même auteur; enfin celles prises de l'est et du nord-ouest qu'on remarque sur une carte de M. de Fonville à la même date. Ce sont là des documents infiniment précieux, qui nous permettent de nous faire de Québec, à la fin du XVIIe siècle, une idée voisine de la vérité.

1. *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France ès années* 1664 et 1665..., Paris, Cramoisy, 1666, in 8°.

CARTE DE LA GUYANE

PAR DE PRÉFONTAINE

« Je me trouve tout étonné d'avoir fait un livre », dit au début de la préface de sa *Maison rustique de Cayenne*[1], Bruletout de Préfontaine, et c'est cet excellent ouvrage qui a sauvé de l'oubli le nom de ce nouveau bourgeois gentilhomme.

Depuis 1743, Préfontaine était établi à la Guyane où il possédait une « habitation », dont il a pris soin de nous donner une vue cavalière dans son ouvrage. Lorsqu'il vint en France en 1762 avec ses manuscrits, son long séjour dans la contrée, les nombreuses courses qu'il avait faites de divers côtés à la chasse des nègres marrons, ses connaissances pratiques des produits et des cultures du pays, des colons et des esclaves lui donnaient une compétence spéciale qui fut vite appréciée du duc de Choiseul, ministre de la Marine, et du chef du bureau des Colonies, M. Accaron, dont l'influence était accrue de toute celle de son gendre, le comte de Grasse. Comme nous le disions plus haut, on était alors en 1762 et l'on préparait au Ministère cette expédition du Kourou qui devait avoir des suites si déplorables et jeter sur la Guyane un discrédit dont cette colonie n'a pas encore pu se relever.

Préfontaine, qui était venu avec des vues spéciales et des idées personnelles, fut chargé de choisir l'emplacement de la colonie qu'on avait en vue et de tout préparer sur place pour l'installation des émigrants. Mais le gouverneur de Béhague et l'ordonnateur Morisse, qu'on semblait laisser de côté, ne firent rien pour faciliter l'établissement des nouveaux colons alsaciens, lorrains et même

1. Cet ouvrage est suivi d'un dictionnaire français-galibi et galibi-français. Paris, Bauche, 1763, in-8°.

CARTE DE LA GUYANE
PAR
DE PRÉFONTAINE.

canadiens qui, en 1764, furent jetés en peu de mois au nombre de douze mille sur les rives du Kourou.

La chaleur, l'humidité, un travail excessif, des privations de toute sorte firent bientôt périr ces malheureux qui n'eurent même pas le temps de s'acclimater. Chaque jour il en mourait une centaine; ce fut un désastre. Le chevalier Turgot n'arriva que pour constater la ruine de l'entreprise; il fit arrêter le commissaire de la marine Chanvalon sur lequel il fit retomber toute la responsabilité de la catastrophe et rentra en France. « Le nom de Turgot, dit Malouet, était justement révéré, sa famille en crédit; on ne songea même pas à reprocher au gouverneur sa désertion au moment du danger. »

Lorsqu'il vint à Cayenne, chargé, par le Ministère, d'une mission de confiance dont il s'acquitta d'ailleurs avec autant de talent et de fermeté que de dévouement, Malouet, alors commissaire de la marine, voulut voir M. de Préfontaine.

« Cet homme que M. de Fiedmont, un ancien gouverneur, m'avait peint comme un fou, dit Malouet[1], et qu'on regardait en France comme l'auteur de la catastrophe du Kourou, n'était ni l'un ni l'autre. »

Après lui avoir fait visiter sa plantation, Préfontaine, voyant Malouet enchanté du spectacle qu'il avait sous les yeux, lui dit : « Êtes-vous étonné que j'aie désiré d'établir ici soixante familles de pasteurs élevant des bestiaux et cultivant seulement des vivres et du fourrage? Eh bien! c'est le seul plan dont je sois l'auteur. Je préparai modestement quelques baraques pour les premières familles et je vis arriver M. de Chanvalon avec deux mille hommes, puis trois mille, enfin tous les malheurs que vous connaissez. »

Tel fut le rôle que joua Préfontaine dans cette désastreuse affaire du Kourou. On se servit de son plan, on l'agrandit outre mesure, on n'avertit pas ce colon dévoué ou l'on le fit trop tard et l'on rejeta sur lui une partie des fautes qui avaient été commises à Paris!

Par ce que nous venons de raconter brièvement, on voit l'intérêt que présentait pour les contemporains la carte de Buache dont nous donnons ici la reproduction.

L'original, qui est de la main même de Préfontaine, est plus grossièrement

1. *Mémoires* de Malouet, t. I[er], p. 131, Paris, Didier, 1862, 2 vol. in-8°.

CARTE DE LA GUYANE PAR DE PRÉFONTAINE.

tracé. Il a pour titre : *Carte de l'île de Cayenne où l'on voit les positions de chaque habitant, la nature de sa fabrique et le nombre de ses esclaves avec la marche du s^r de Préfontaine dans sa découverte des nègres marrons, en 1747, à la tête de 50 hommes, dont il ramena 23 et suivi par les autres officiers envoyés à la poursuite du reste des nègres dispersés.* Cette pièce mesure 0^m,97 sur 0^m,55 et figure à l'Exposition cartographique américaine sous le nom n° 153.

A quelques égards, le manuscrit original est le plus complet; il renferme un certain nombre de renseignements relatifs à la nature des cultures qui ont disparu sur la carte dont Buache a surveillé l'exécution, mais il porte plusieurs ajoutés dus à deux mains différentes. Il est probable que certaines de ces mentions supplémentaires sont empruntées à une géographie[1] que le gouvernement fit publier, à la même époque, pour aider au mouvement d'émigration, ou aux mémoires que Préfontaine remit au Ministère et dont l'un a pour titre : *Parallèle entre la partie nord et la partie sud de la Guyane.*

Bruletout de Préfontaine[2] mourut en 1786 à la Guyane, sur la plantation qu'il avait créée.

Comme on le voit par son titre, la carte que nous reproduisons fut dressée sur le manuscrit de Préfontaine sous la direction de l'habile, ingénieux, mais trop systématique géographe Philippe Buache, qui, gendre de Guillaume Delisle et membre de l'Académie des sciences, fut enterré le 27 janvier 1773. Assistaient à son convoi : Jean-Nicolas Buache, de la Neuville, son neveu, aussi géographe du roi, et L.-C. Buache dont la parenté avec le défunt n'est pas plus indiquée que la profession. Jal[3], qui fait cette réflexion, ne connaissait sans doute pas la notice que Walckenaer a consacrée à Ph. Buache et dans laquelle il dit[4] : « N'ayant point eu d'enfants de ses deux mariages, il prit avec lui deux jeunes gens de ses parents qui l'ont aidé pendant quinze ans dans ses travaux. » L'un de ces neveux de Philippe est bien connu, c'est Jean-Nicolas Buache de la Neuville qui fut aussi membre de l'Académie des sciences; quant au second, on ignorait jusqu'à son nom, c'est Louis-Charles Buache. Nous n'avons jamais

1. N. Bellin, *Description géographique de la Guyane...*, 1763, in-4°, 20 cartes et 10 planches.
2. *Mémoires* de Malouet. Préfontaine était né vers 1712.
3. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, 2e édition, Paris, Plon, 1872, gr. in-8°, article *Buache*.
4. *Biographie Michaud.*

CARTE DE LA GUYANE PAR DE PRÉFONTAINE.

rencontré de carte gravée de cet auteur et c'est la première fois qu'un de ses manuscrits passe sous nos yeux. On voit par là que ce document ne peut laisser indifférent aucun de ceux qui s'occupent de l'histoire des cartographes.

Quant à la carte de Préfontaine que Louis-Charles Buache s'est chargé de mettre au net, elle est particulièrement intéressante pour la partie de la Guyane qui s'étend entre l'Oyapoc et l'Amazone, territoire qui, depuis le traité d'Utrecht, fut l'objet de contestations interminables entre le Portugal et la France, puis entre le Brésil et notre pays.

Dans un coin de la carte, Préfontaine nous fournit le nombre d'Indiens habitant les rivières de l'Oyapoc et de Counani en 1749; la somme monte à 582. Or, ayant eu la curiosité d'additionner les chiffres qu'il donne par le menu pour cette région, nous sommes arrivé au total bien supérieur de 1,338; nous constatons cette différence sans l'expliquer.

Bien que la carte dessinée par L.-C Buache renferme moins d'observations sur la nature des cultures que l'original, on y voit néanmoins qu'en 1762, à la Guyane, on ne comptait pas moins de cent quatre-vingt-une plantations de canne à sucre, d'indigo, de café, de coton, de cacao et de roucou sur lesquelles étaient employés 3,675 esclaves nègres. On y trouve également certains renseignements non moins curieux : ainsi l'on apprend que le fort d'Oyapoc, à l'embouchure de cette rivière, a été rétabli en 1749 par M. de Préfontaine; on peut y suivre la route que ce dernier parcourut en 1747, ainsi que celle de MM. Mouchard et de Culan, Duchassis et Froissard, à la poursuite des nègres marrons. Enfin, les noms de propriétaires, parmi lesquels on rencontre plusieurs fois la mention : *Aux jésuites*, sont suivis du nombre des esclaves employés sur chaque plantation. L'historien et l'économiste peuvent trouver un égal profit à consulter cet important document[1].

1. On lira avec intérêt, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1893, 2, une étude de M. Froidevaux, *Sur un projet de voyage du botaniste Adanson en Guyane, en 1763*.

LE POVRTRAICT DE GENEVRE

Quel est ce Jacques de Vaulx de Claye dont nous trouvons la signature sur cette carte ? Bien peu nombreux sont les documents qui le concernent et l'on ne sait même ni le lieu ni l'époque de sa naissance et de sa mort.

Il y a des raisons vraisemblables pour supposer qu'il était normand et huguenot, encore ne pourrait-on l'affirmer.

Le plus ancien document que l'on connaisse, dont il soit l'auteur, est une carte sur laquelle la côte du Brésil est representée depuis l'embouchure du Maranon jusqu'au rio San-Francisco au-dessus de Bahia. Si quelques légendes paraissent traduites du portugais, la plupart des appellations sont bien françaises, nous n'en donnerons comme preuve que le nom de Pot-au-Beurre donné à une colline.

Des figures, assez grossièrement dessinées, viennent compléter les inscriptions précieuses par les renseignements qu'elles nous fournissent sur les mœurs des sauvages du Brésil. Tantôt ce sont des Amazones armées de l'arc ou de la massue et du bouclier; tantôt, près d'un bois épais, ce sont des cerfs et des singes chassés par des naturels; plus loin, au milieu de grandes huttes disposées en carré, on voit des indigènes assis en rond et tenant conseil.

Depuis le cap à l'Anglais, au-dessous de Pernambouc, jusqu'à la rivière de la Croix, l'auteur a tracé un demi-cercle, et sur cette ligne se lit la légende suivante : *En cet enclos de ce demi-rond de compas vous fournirez de dix mille saulvages pour fere la guerre aux Portugois et sont plus hardis que ceux de l'aval.* Dans l'intérieur de ce cercle sont peintes quantité de scènes curieuses. Des sauvages sortent d'une forêt chargés de bois de brésil qu'ils vont vendre aux Français à la baie de Saint-Domingue; sur un gril énorme cuisent des débris humains : jambes, torse, mains et tête. Au-dessus de cette dernière, on lit : *C'est une manière de grédil qu'ils font de bois planté de quatre fourches et font rostir leurs prisonniers et*

semblables et les mangent et l'appellent boucan. Au-dessous de cette naïve peinture, trempent dans un baquet des boyaux humains que lave une femme; à côté d'elle sont suspendus d'autres débris destinés à l'alimentation des anthropophages. Enfin, sont dessinés sur la côte un certain nombre de navires au pavillon d'azur à la croix d'argent.

LE POVRTRAICT DE GENEVRE.

Cette pièce, qui mesure 0m,59 sur 0m,47, provient de la collection Gaignières et fut transmise, en 1857, par les Estampes à la Section de géographie où elle porte la cote C 15931; elle est ainsi souscrite : *Jacques de Vau de Claye m'a faict en Dieppe l'an 1579.* Enfin une main porte une bannière sur laquelle est peint, entouré du collier de Saint-Michel, un écu d'azur à une fasce d'or chargée de trois croissants d'argent. C'est en vain que nous avons cherché au Cabinet des titres le nom et le singulier blason de ce chevalier de Saint-Michel pour lequel, sans doute, cette carte avait été faite par Vau de Claye[1].

Quant à la pièce que nous reproduisons, elle n'est pas datée, mais elle a pour titre : *Le vrai pourtraict de Geneure et du cap de Fric. Iqs de Vau de Claye.* Elle mesure 0m,51 sur 0m,66 et a la même origine que la précédente. Il est extrêmement regrettable que M. Gaffarel, qui a publié un ouvrage intitulé : *Le Brésil français*, n'ait pas eu connaissance de ces documents. Ils seraient venus très heureusement illustrer son travail qui porte presque entièrement sur l'expédition de Villegaignon.

Sur cette carte, Genevre ou Rio-de-Janeiro est une ville construite sur le continent; on y voit une église et des forts, mais non l'île fortifiée par Villegaignon; un peu plus loin est le village d'Araroue qui fut pris par les Français lors du voyage de la *Salamandre*[2].

Cette seconde carte est moins riche comme peinture de mœurs que la précédente, mais elle n'en offre pas moins un intérêt considérable pour les Français. Quelques années auparavant, nous avions fondé dans cette localité une colonie, qui, sans nos dissentiments religieux, aurait pu devenir infiniment prospère.

Elle offre la plus grande ressemblance comme facture avec celle que

1. Cabinet des titres, Chevaliers de Saint-Michel, fonds français, 1041 à 1042.

2. Nous connaissons deux voyages de la *Salamandre* au Pérou, l'un en 1575 avec le capitaine Jean Haquet, l'autre, quatre ans plus tard, sous les ordres du capitaine Lelièvre. Cf. Cosselin, *Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande.* Rouen, imp. de Boissel, in-8°, p. 158; et Bréard, *Documents relatifs à la marine normande.* Rouen, 1889, in-8°, *passim.*

LE POVRTRAICT DE GENEVRE.

nous avons décrite ci-dessus, de sorte qu'on peut lui donner la même date.

Il n'en est pas de même d'un ouvrage manuscrit sur parchemin dessiné au Havre de Grâce, en 1583, et qui a pour titre : *Les premières œuvres de Jacques Devaulx, pilote en la marine.* L'habileté de main, la connaissance du dessin, la science mathématique et astronomique nous feraient penser que nous avons affaire à un homonyme et non au même auteur, si les mêmes banderoles, sur lesquelles est inscrite une légende, que nous avons remarquées sur les cartes précéd enteset que nous retrouvons ici, ne venaient nous fixer à cet égard.

Ce travail se trouve au Département des manuscrits à la Bibliothèque nationale en double exemplaire, sous les nos du fonds français 150 et 9175. Le premier est relié en maroquin rouge et porte les armes de Colbert. On y lit cette épigraphe : *Ceulx qui s'en vont sur la mer dedans navires, Iceulx voyent les œuvres du Seigneur. Pseaume 107.* C'est sur cette inscription que nous nous fondons pour penser que Jacques Devaulx pouvait être calviniste, les huguenots ayant assez l'habitude de mettre en tête de leurs écrits quelque citation de Psaumes ou de l'Écriture.

La devise de l'auteur est celle-ci : *Par l'ouvraige l'on puit cognoistre quel est l'ouvrier.*

De la dédicace au duc de Joyeuse, pair et amiral de France, lieutenant général et gouverneur de la Normandie, nous devrons retenir que ce grand seigneur avait déjà encouragé Jacques de Vaulx qui lui avait antérieurement présenté « quelque petit trait de sa plume ».

Cet ouvrage est signé au *Havre de Grâce, le 1er mai 1583.* Bien que cette date soit parfaitement lisible, M. le vicomte de Santarem, dans ses *Recherches sur les découvertes des Portugais à la côte occidentale d'Afrique,* inscrit ce volume sous l'année 1533. Cette erreur en entraîne pour lui plusieurs autres, nous nous contenterons de relever la suivante : C'est « la plus ancienne carte française inédite d'Afrique que nous ayons pu découvrir[1]. »

Le second exemplaire dont la reliure est très modeste a été acheté, nous ne savons à qui, le 25 floréal an VII et envoyé par Buache et Rochon, membres de l'Institut, au Département des manuscrits de la Bibliothèque. Il porte la date de

1. Paris, 1841, in-8, p. 141.

1584 et est dédié à haut et puissant seigneur de Riberpré[1], chevalier de l'ordre du Roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, conseiller de Sa Majesté, lieutenant de cent hommes d'armes, grand maître, enquêteur général, réformateur des eaux et forêts de France en Normandie.

Ce manuscrit n'offre pas de différences bien tranchées avec le précédent, mais il est moins habilement exécuté. C'est, en somme, une sorte de cosmographie dans laquelle sont indiqués les moyens de faire des observations astronomiques, où sont décrits les instruments nécessaires au lever des cartes dont l'auteur nous donne quelques spécimens et notamment « d'une moitié du globe terrestre ayant le pôle arctique élevé de 48 degrés au-dessus de l'horizon. » Sur l'Amérique méridionale, la partie située au-dessus de l'Amazone est qualifiée le Pérou et dans le Brésil, à la hauteur du cap de Frie, est indiquée la « France antarctique ».

Sur le dernier feuillet du manuscrit dédié au duc de Joyeuse est représenté le plan du Havre avec les armes de ce seigneur; elles sont remplacées sur le manuscrit de 1584 par le blason à demi effacé d'un chevalier de Saint-Michel où nous croyons reconnaître celui de M. de Riberpré qui était de la même maison que le maréchal de la Meilleraye, vice-amiral de France, sous les ordres duquel il servit.

Ce sont ces plans du Havre, ces mentions « fait au Havre ou à Dieppe », ces personnages de Normandie qui nous ont induit à penser que Jacques de Vaulx pouvait être originaire de cette province. Cette supposition se trouve renforcée par une pièce trouvée par Gosselin[2], datée du 20 novembre 1584 et provenant du tabellionage de Rouen. En voici l'analyse :

« Jacques de Vaulx cosmographe et pilote entretenu par le Roi en sa marine, reçoit de Mathurin Le Beau, trésorier-général de la marine, 50 écus d'or soleil à lui accordés par Mgr de Joyeuse pour le voyage qu'il va faire, suivant le vouloir de Sa Majesté, aux Amazones, dans le navire du capitaine Pontpierre[3], et ce en intention que ledit de Vaux puisse rapporter par écrit dudit pays tant par carte que autrement des moyens et commerce d'icelui pays. »

1. Nicolas de Moy, seigneur de Veraines et de Riberpré, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur de Gisors, etc. Cf. Père Anselme.

2. Gosselin, *op. cit.*, p. 167.

3. Il s'agit ici de Guillaume Le Héricy, seigneur de Pontpierre, qui fit de très nombreux voyages au Brésil.

LE POVRTRAICT DE GENEVRE.

Jacques de Vaulx accomplit-il ce voyage? On ne sait, car nous n'avons pas trouvé de piéce qui le concerne postérieure à 1584.

Entre le retour de Villegaignon, la prise de Genevre par Men de Sa en 1560, la fondation de Rio, six ans plus tard, et l'expédition de Razilly et de La Ravardière en 1612, nous n'avons pas abandonné le Brésil. Nous avons bien continué, ainsi qu'il est prouvé par MM. Bréard dans leurs *Documents relatifs à l'histoire de la marine normande,* d'y faire des expéditions nombreuses ainsi qu'un fructueux commerce, et La Ravardière avait accompli lui-même deux voyages dans le nord du Brésil, avant de s'occuper d'y planter une colonie. Ce ne sont donc pas là deux tentatives isolées et sans lien, comme on l'a cru longtemps.

La plus ancienne de nos explorations au Brésil, dont on ait gardé le souvenir, est celle de Gonneville sur le navire l'*Espoir*, de Honfleur, en 1503. Deux ans plus tard, deux navires français étaient brûlés par les Portugais dans la rivière de Paraguaçu, un troisième navire était pris et son équipage massacré.

En 1516, un ambassadeur était envoyé par le roi du Portugal à la cour de François Ier pour se plaindre du commerce que faisaient nos compatriotes dans les pays qui lui appartenaient suivant la décision du pape Alexandre VI et le traité de Tordesillas. On connaît la réponse que fit François Ier à ces réclamations[1].

En même temps, Christophe Jacques chassait les Français du pays d'Itamaraca, poursuivait, prenait ou brûlait nos navires. Nos marins normands revenaient quand même, mais avec du canon, et ces mers étaient le continuel théâtre d'épisodes sanglants, où Français et Portugais étaient tour à tour vainqueurs ou vaincus. Il en fut ainsi pendant tout le temps de l'occupation de Rio par Villegaignon. Il fallut l'échec de Razilly et de La Ravardière pour nous décider à abandonner définitivement un pays qui serait aujourd'hui français, si le gouvernement, au lieu de persévérer dans ses guerres italiennes, avait, un tant soit peu, aidé l'initiative si entreprenante et si persévérante de nos marins et de nos commerçants.

1. Montaigne eut à son service un homme qui avait résidé au Brésil, et lui-même causa avec les sauvages venus à Rouen sous François Ier. Il cite deux de leurs chants, l'un de guerre, l'autre d'amour. Voici le second qui est bien gracieux : « Couleuvre, arreste-toy, arreste-toy, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon de l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie; ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition préférée à tous les autres serpents. » Après avoir longtemps disserté sur les mœurs et les habitudes de ces sauvages qui ne lui paraissent pas trop barbares, il termine en disant : « Tout cela ne va pas trop mal, mais, quoi, ils ne portent pas de hauts-de-chausses! »

PLAN DE MONTRÉAL

Un gouverneur du Canada, Jean de Lauzon, s'était adjugé lui-même, par le moyen de personnes interposées, un grand nombre de terres appartenant à la Compagnie de la Nouvelle-France, dont il était le mandataire, et notamment l'île entière de Montréal qu'il fit attribuer à un M. de La Chaussée qui lui servait de prête-nom. Au mois d'avril 1638, ce dernier la rétrocéda à Lauzon. Deux ans plus tard, l'ancien gouverneur fut sollicité par un certain M. de la Dauversière, trésorier à la Flèche, de lui céder cette concession avec tous les droits et obligations — notamment d'y établir une colonie — que comportait la charte originelle. Ce M. Jérôme Le Royer de la Dauversière n'était que le représentant de la Société de Notre-Dame de Montréal[1].

Il est bon de rappeler dans quelles conditions s'était organisée cette association. M. Ollier, le fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, avait eu l'idée de créer dans l'île de Montréal un établissement qui devait remplir un triple but :

1. De Belmont, *Histoire du Canada*, Bibl. nat., ms. fr. 13516. Ce volume n'est en réalité qu'un recueil de mémoires. M. H. Harrisse, qui le cite, ne l'a certainement pas ouvert, car il aurait enrichi sa *Bibliographie de la Nouvelle-France* des articles suivants qui sont dus à divers auteurs : *Mémoire de la guerre des Iroquois, 1680 à 1690 Histoire de l'eau-de-vie en Canada; Oraison funèbre de très-haut et très-puissant seigneur Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau..., prononcé dans l'église des Pères Récollets de Québec, lieu de sa sépulture, le 19e de décembre 1698*, par le R. P. Olivier Goyer, lecteur en théologie...; *Récit de ce qui s'est passé au voyage que M. de Courcelles a fait au lac Ontario ou des Iroquois.*

On a donné à ce recueil le titre général d'*Histoire du Canada*, parce que tous ces mémoires y ont trait, mais, ce n'est pas là une histoire suivie, et même la notice de M. de Belmont n'est composée que de notes informes relatives à l'histoire de Ville-Marie et non du pays en général.

PLAN DE MONTRÉAL. servir de centre aux missions, s'opposer au moyen de forts aux incursions des sauvages, en faire une sorte de magasin général où ceux-ci viendraient troquer leurs produits contre des marchandises européennes. Consacrée à la sainte Vierge, cette colonie devait porter le nom de Ville-Marie.

Par une rencontre singulière et que certains ont qualifiée de providentielle, à la même époque, M. de la Dauversière avait conçu un projet analogue. Ces deux hommes, qui ne se connaissaient pas, se rencontrèrent par hasard; ils échangèrent leurs confidences, s'entendirent et fondèrent la Société de Notre-Dame de Montréal.

Ils furent grandement encouragés dans leur œuvre par les principaux seigneurs de la cour qui se cotisèrent pour faire les frais de cette sainte entreprise. Un seul particulier, M. de Bretonvilliers, ne donna pas moins de 400,000 livres et Mme de Bullion fit, à plusieurs reprises, des dons généreux qui sauvèrent plus d'une fois l'œuvre commune de la ruine complète.

Sous la conduite d'un gentilhomme champenois, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, qui fut nommé gouverneur de Montréal par la Compagnie des Cent Associés, le premier convoi partit de La Rochelle en 1641.

L'une des premières, une demoiselle originaire de Langres, Mlle Manse, s'était offerte; c'est à elle qu'échut le soin de fonder l'hôpital. Sans le dévouement constant et inaltérable de cette sainte fille qui ne craignit pas de venir plusieurs fois en France pour aplanir des difficultés ou chercher de nouveaux subsides, Ville-Marie n'aurait certainement pas vécu.

Même avant sa naissance, cette ville eut à essuyer des traverses. Le gouverneur du Canada, M. de Montmagny, surpris des privilèges accordés à Chomedey, essaya de le détourner de son projet sur Montréal et alla même jusqu'à lui offrir l'île d'Orléans, mais celui-ci s'y refusa très nettement. La première messe fut dite à Ville-Marie le 18 mai 1641 et cette première année fut tout entière consacrée à la construction de quelques maisons et d'une redoute qui fut en état de recevoir du canon l'année suivante.

Dès 1643, la nouvelle colonie fut en butte aux attaques des Iroquois; les incursions de ces sauvages, qui devaient se renouveler longtemps encore, étaient toujours marquées par le massacre de quelques colons et l'incendie des habitations. Ce ne furent pas les seules misères de l'enfance de Montréal : la banque-

route de M. de la Dauversière, chez lequel se trouvaient toutes les sommes versées par M[me] de Bullion, la transformation de la Société et bien d'autres affaires désagréables la mirent à deux doigts de sa perte. Mais, si les circonstances curieuses qui ont présidé à sa fondation nous ont semblé dignes d'être rappelées, nous ne pouvons suivre plus longtemps l'histoire de Ville-Marie, et nous devons nous occuper du plan que nous reproduisons et qui appartient aux Archives nationales[1]. Il est difficile de lui attribuer une date précise ; une des légendes qu'il porte nous apprend qu'il est postérieur à la mort de M. de Callière ; nous savons que celle-ci est arrivée à Québec en 1703 ; nous serions cependant tentés de reculer l'exécution de ce plan jusque vers 1720.

Si on l'examine d'un peu près, on constate immédiatement le caractère sacré imprimé à cette ville. C'est ainsi que toutes les rues portent des noms religieux : Notre-Dame, Saint-Paul, Saint-Philippe, Saint-Pierre, etc. Parmi les principaux édifices, nous rencontrons la paroisse, le séminaire, les religieuses de l'hôtel-Dieu, les Récollets, les Jésuites, les filles séculaires de la Congrégation, etc.

Comme il est facile de s'en rendre compte par le plan, la ville était bien percée, les rues étaient convenablement bâties, la vue pittoresque et la situation fort adroitement choisie au point de vue commercial.

On a vu, par ce que nous avons dit plus haut, que la ville n'avait, tout d'abord, pour fortification, qu'une misérable redoute et une simple palissade qui ne suffisait pas à la mettre à l'abri des insultes des sauvages. C'est à M. de Callière qu'elle dut les semblants de fortifications qu'on constate sur notre plan.

La différence de niveau entre la haute et la basse ville était peu considérable et rachetée par des pentes très douces. C'est dans la basse ville que s'étaient établis les marchands, à proximité des quais ; la place d'armes, les magasins et l'Hôtel-Dieu y étaient également, tandis que tous les établissements religieux avaient eu soin de s'installer dans la ville haute à côté du gouverneur et des principaux officiers.

Les Jésuites ne possédaient qu'un petit couvent mais une belle et vaste

1. Il a 1m,50 de long sur 0m,50 de haut. Nous avons signalé dans notre *Supplément à la Cartographie de la Nouvelle-France*, sous le n° 22, un plan de Ville-Marie daté de 1685 qui se trouve aux archives du Dépôt des fortifications des colonies.

église; celui des Récollets était plus grand et d'ailleurs la communauté était aussi plus nombreuse. Situé au centre de la ville, le séminaire était plus vaste et plus commode qu'artistique, seule la paroisse par ses larges dimensions, sa noblesse et sa simplicité était digne d'être qualifiée de monument. Si la maison des sœurs de la Congrégation passait pour l'une des belles de la ville, elle n'en était pas moins trop petite pour le nombre de ces filles charitables et dévouées qui ne faisaient pas montre de leur misère et avaient dû économiser sur leurs besoins pour meubler et orner leur église. Elles consacraient leur existence au soin des malades et à l'éducation de l'enfance. Quant à l'hôpital général, il fut fondé par le sieur Charron qui, avec quelques personnes charitables, voulut doter la nouvelle ville de maîtres d'école et d'instituteurs qui seraient pour les garçons ce qu'étaient aux filles les sœurs de la Congrégation.

Montréal, grâce au commerce des fourrures et malgré les guerres incessantes avec les Iroquois, jouit, à la fin du xvii[e] siècle, d'une grande prospérité, depuis le moment où la ville des Trois-Rivières eut cessé d'être le centre de ce trafic. Mais c'est surtout dans la seconde moitié du siècle suivant que la ville s'accrut; elle eut bientôt le même nombre d'habitants que Québec; elle est aujourd'hui plus de trois fois plus peuplée que cette dernière.

Ainsi se sont accomplies ces paroles que prononçait le P. Vimont à l'issue de la première messe célébrée à Ville-Marie : « Vous êtes un grain de sénevé mais vous grandirez jusqu'à ce que vos branches couvrent toute la terre; vous êtes en petit nombre, mais votre œuvre est celle de Dieu. Son regard est sur vous et vos enfants rempliront le monde. »

CARTES

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

ET DE L'EMBOUCHURE DU MISSISSIPI

Les deux petites pièces que nous reproduisons proviennent d'un atlas factice dont le titre manuscrit porte : *Cartes diverses : Asie, Afrique, Amérique, etc. Monasterii B. M. Albo Mantellorum ordinis S. Bened. S. Mauri. Ex dono d. Petr. Joan. Gentil presbyteri 1713*. Une note manuscrite sur le feuillet de garde ajoute : *Les pièces manuscrites sont de la main de M. Gentil notre bienfaiteur.* Nous avons, le premier, signalé l'existence de ces curieuses cartes dans notre *Supplément à la Cartographie de la Nouvelle-France* de M. H. Harrisse, sous les nos 42 et 55. La première de ces pièces mesure $0^m,29 \times 0^m,20$ et la carte de l'Amérique septentrionale $0^m,41 \times 0^m,25$.

L'abbé Gentil était incontestablement un érudit. Plusieurs des cartes gravées de l'atlas qu'il donna aux Blancs-Manteaux[1] portent des annotations de sa main prouvant combien il était au courant des voyages et des découvertes de son temps. Les cartes parues dans des ouvrages qu'il ne possédait pas, il les

1. On sait qu'en 1618 les Guillemites furent réformés et réunis aux Bénédictins suivant la réforme de Saint-Vannes de Verdun. C'est dans la maison des Blancs-Manteaux qu'ont été composés l'*Art de vérifier les dates*, la *Nouvelle Diplomatique*, la *Collection des historiens de France* et plusieurs autres ouvrages qui ont rendu fameux la science et le labeur infatigable des Bénédictins.

copiait : enfin, il en est un certain nombre qu'il a dû vraisemblablement dresser lui-même d'après des relations manuscrites et des informations particulières qu'il contrôlait les unes par les autres; nous ne serions pas le moins du monde étonné qu'il en fût ainsi pour celles qui nous occupent.

Ces dernières ont trait aux voyages et aux découvertes de Cavelier de La Salle; nous allons donc résumer rapidement les aventures de cet intrépide explorateur depuis 1673.

On sait que le gouverneur Frontenac avait, sur les bords du lac Ontario, fait commencer la construction du fort qui portait son nom, afin d'intercepter le commerce des fourrures que les Hollandais et les Anglais faisaient avec nos Indiens. En 1674, La Salle vint en France solliciter, comme récompense de ses services, la concession du fort Frontenac, à condition de payer le prix de la construction, de le compléter et d'y tenir garnison à ses frais; en même temps, il sollicitait des lettres de noblesse. Après avoir obtenu gain de cause pour ses demandes et des privilèges pour ses découvertes ultérieures, La Salle rentrait au Canada en 1676, ramenant avec lui un brave capitaine, Henri Tonti, qui avait perdu un bras au siège de Messine et qui, depuis qu'il l'avait fait remplacer par un membre artificiel, portait le nom de Bras-de-fer.

Ce que voulait La Salle, c'était s'assurer que le Mississipi tombait bien dans le golfe du Mexique, comme tout le faisait présumer. Dans ce but, il fait d'abord construire, près du Niagara, un petit bâtiment qu'il appelle le *Griffon* par allusion aux supports de l'écu de Frontenac, et consacre une année entière à courir les lacs, à visiter les Indiens, à réunir près d'eux des renseignements et à faire avec eux un actif commerce de pelleteries, tandis que Tonti procède de même en d'autres endroits. C'est ainsi qu'il explore le lac Érié, passe à Mackinac et pénètre dans la baie Verte d'où il renvoie le *Dauphin*, tandis qu'il continue son voyage en canot.

Au mois de février 1680, il bâtit le fort Crèvecœur chez les Illinois et charge Accault, Augelle et le P. Hennepin de remonter le Mississipi. Parvenus auprès du saut Saint-Antoine-de-Padoue, les trois Français sont faits prisonniers par les Sioux, mais heureusement délivrés fort peu de temps après par Du L'hut.

Le 2 mars 1680, La Salle quittait le fort Crèvecœur pour rentrer à Frontenac. Il y apprit la perte du *Griffon* et le naufrage d'un bâtiment qui lui apportait de France 22,000 francs. Il dut partir aussitôt chercher des secours, puis il regagna

le fort Crèvecœur qu'il avait laissé à la garde de Tonti, mais que la révolte de ses hommes avait forcé celui-ci d'abandonner.

CARTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET DE L'EMBOUCHURE DU MISSISSIPI.

Après un nouveau séjour au fort Frontenac, où La Salle organise définitivement l'expédition avec laquelle il compte atteindre le Mississipi, il part définitivement du fort des Miamis, le 21 décembre 1681. Il gagne l'Illinois glacé, longe son cours et, le 6 février 1682, il peut enfin mettre à flot son embarcation sur le Mississipi. Il descend ce fleuve, reconnaît le confluent du Missouri, celui de l'Ohio et s'arrête chez les Akansas à Cappaha, dont il prend possession au nom de la France le 14 mars. Il traverse ensuite le pays des Natchez avec lesquels il conclut un traité d'alliance, explore trois des bras du Mississipi à son embouchure et pénètre enfin le 9 avril 1682, après une navigation de 350 lieues, sur une simple barque, dans le golfe du Mexique. La Salle prit solennellement possession de la contrée qu'il nomma Louisiane et baptisa Saint-Louis, le fleuve dont il venait de découvrir le cours inférieur[1].

Il ne lui fallut pas moins d'un an et demi pour rentrer au Canada!

Calomnié par le gouverneur Lefebvre de la Barre qui avait succédé à Frontenac, La Salle rentra en France pour se disculper et tâcher en même temps de tirer profit de sa découverte. Bien accueilli par le ministre, il en profita pour lui exposer son projet de reconnaître, par mer, l'embouchure du Mississipi et d'y fonder un établissement qui ne pouvait manquer de devenir très prospère; le fleuve drainerait tout le commerce de l'intérieur de l'Amérique du Nord et permettrait de pénétrer jusqu'à ces fameuses mines de Sainte-Barbe qui faisaient alors tourner toutes les têtes.

Depuis le fort Saint-Louis des Illinois jusqu'à la mer, le gouvernement du pays fut remis à La Salle; en même temps une escadrille de quatre bâtiments, dont une frégate commandée par M. de Beaujeu, était mise sous ses ordres; elle emportait deux cent quatre-vingts personnes qui devaient former le noyau de la nouvelle colonie. Mais la mésintelligence entre La Salle et M. de Beaujeu ne tarda pas à éclater; elle était au comble lorsqu'on arriva à Saint-Domingue.

Persuadé que, dans le golfe, tous les courants portaient à l'est, La Salle passa, sans s'en douter, devant l'embouchure du Mississipi, s'en aperçut, voulut revenir

1. Sur les explorations de La Salle, cf. P. Margry, Pakman, Harrisse, G. Gravier, *op. cit.*

CARTE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET DE L'EMBOUCHURE DU MISSISSIPI.

en arrière mais se heurta au refus de Beaujeu et fut forcé de descendre avec son monde à la baie de Saint-Bernard, près de la rivière de Laune. Beaujeu partit subitement sans avoir débarqué tout le matériel et les vivres de l'expédition. Ce fut le commencement du désastre. Harcelés par les Indiens, accablés par la chaleur, ignorants ou malveillants, ses gens ne tardèrent pas à se rebuter et abandonnèrent les constructions commencées. La Salle, frappé de la ressemblance du langage et des habitudes des sauvages avec ceux du Mississipi, à plusieurs reprises, essaya de gagner le fleuve. Parti le 12 janvier 1687 avec son frère, ses deux neveux, deux missionnaires et douze colons, il fut assassiné le 19 mars chez les Cenis par trois de ses compagnons, à la tête desquels se trouvait Duhaut. C'est en 1699, seulement, que d'Iberville devait, avec la *Badine*, reconnaître définitivement l'embouchure du Mississipi.

La plus petite des cartes que nous reproduisons a trait, comme son titre l'indique, non seulement à cette dernière découverte de Cavelier de La Salle, mais aussi à la reconnaissance qui en fut faite par Le Moyne d'Iberville en 1698 et 1699. L'auteur a bien soin d'indiquer par une ligne pointillée la distance à laquelle les gros bâtiments doivent se tenir de la terre. Il note exactement l'endroit du débarquement de La Salle, le chemin qu'il a suivi pour parvenir chez les Cenis; enfin son tracé du bras principal du Mississipi, tout incomplet, tout inexact qu'il est, n'en démontre pas moins avec évidence que ce n'est pas là une œuvre d'imagination.

La carte qui donne l'ensemble du cours de la rivière Colbert renferme un certain nombre d'informations précieuses : le Mississipi s'appelle R. Colbert; les lacs Supérieur, Illinois, Huron, Érié et Ontario : Condé, Dauphin, Orléans, Conty et Frontenac. On y voit la R. Illinois ou Seignelay; l'Ouabache reçoit la R. des Miamis et son cours supérieur se nomme Ooyo.

Au-dessous du confluent de l'Ouabache et du Mississipi est marqué le fort Prudhomme. Enfin dans le nord de la carte se trouve le lac des Assinipoils. La baie Saint-Louis n'est pas confondue avec le Mississipi; mais tout le système de ce fleuve est beaucoup trop rejeté dans l'ouest. Malgré cette grave incorrection, qu'on retrouve d'ailleurs sur quantité de documents, cette pièce nous paraît d'un intérêt considérable pour l'histoire de la découverte du Mississipi.

CARTE DE L'AMAZONE

On sait que l'embouchure de ce fleuve immense fut découverte par Vincent Yanez Pinzon au mois de juin 1500 et que ce navigateur faillit voir son bâtiment brisé par le pororoca.

Lors de la conquête du Pérou par François Pizarre, les Espagnols apprirent par les récits des Indiens que des territoires extrêmement fertiles se trouvaient situés sur le versant oriental des Andes et que là se rencontraient en abondance la cannelle et les épices.

En 1539, F. Pizarre chargea son frère Gonzalo de soumettre ces riches contrées à l'Espagne. A la tête de trois cent quarante Espagnols dont la moitié étaient montés et de quatre mille auxiliaires indiens, G. Pizarre franchit les Andes glacées au prix de telles fatigues que la plupart de ses alliés périrent de froid. Mais, au lieu des pays riches et peuplés qu'il comptait rencontrer, Pizarre fut assailli, au milieu de vastes savanes coupées de marais et de forêts vierges, par des pluies torrentielles qui ne cessèrent pas pendant deux mois. La population était rare, peu industrieuse, pauvre, si bien que la faim, la fatigue, la misère firent de nombreuses victimes. Arrivés sur les bords de la rivière Coca, les Espagnols la traversèrent, au-dessus d'une cascade de 200 pieds de haut, sur un pont de bois qu'ils construisirent avec des troncs d'arbres. De ce côté, ils ne furent pas plus heureux que sur l'autre bord et durent se nourrir d'herbes et de racines.

Enfin Gonzalo, ayant fait construire un brigantin, en donna le commandement à son lieutenant Francisco d'Orellana avec ordre de descendre jusqu'au confluent d'une rivière importante dont on lui parlait, d'y prendre des vivres qu'on assurait y être abondants et de revenir le chercher avec ses compagnons.

CARTE DE L'AMAZONE. Mais lorsqu'il eut atteint le Napo, ce qu'il fit en trois jours, Orellana, ne trouvant pas de vivres et jugeant que le courant, trop fort, ne lui permettrait pas de rejoindre de longtemps son chef, continua sa route malgré les protestations de certains de ses soldats qui blâmaient énergiquement cette désertion. Du Napo, le traître passa dans le Marañon et en descendit le cours jusqu'à la mer après avoir éprouvé diverses fortunes. A la Trinité, Orellana fréta un bâtiment et passa en Espagne où sa félonie lui fut pardonnée en raison de l'importance de sa découverte.

Il faut lire, dans Garcilasso de la Vega, le récit de la fin de l'expédition de Gonzalo Pizarre et des souffrances qu'il endura avec ses compagnons pour bien comprendre toute l'horreur de la conduite d'Orellana. M. Clements Markham, dans un volume intitulé: *Expeditions into the valley of the Amazons*[1], a donné une traduction de ce chapitre de Garcilasso. Il y a joint la relation d'Acuña et a enrichi le tout de notes précieuses et d'une introduction fort érudite.

Après la découverte d'Orellana, plusieurs tentatives furent faites à nouveau pour descendre le cours de l'Amazone. Nous rappellerons seulement celle de Maldonado qui fut si malheureuse et celle de Pedro en Ursua, en 1560, à la recherche du pays des Omaguas. Au cours de cette expédition, Ursua fut assassiné par Aguirre, un des officiers qui commit toutes sortes de crimes et de scélératesses abominables, aussi bien à l'égard de ses compatriotes que des pauvres Indiens. Aguirre fut tué en essayant de s'emparer du Venezuela pour s'y tailler un gouvernement.

De différents côtés, des missionnaires franciscains ou jésuites avaient pénétré dans l'immense bassin du Marañon, qu'Orellana, dans sa relation à Charles-Quint, avait baptisé fleuve des Amazones, parce qu'en certains endroits les femmes s'étaient jointes à leurs maris pour repousser les envahisseurs.

Plusieurs de ces missionnaires ne se contentèrent pas de catéchiser les sauvages, ils recueillirent, sur leurs mœurs, leur religion, le pays qu'ils habitaient, des informations fort précieuses. L'un des plus connus est le Père Christophe d'Acuña. En 1637, Pedro de Texeira fut envoyé par le gouverneur de la province de Para pour remonter le fleuve et en reconnaître les

1. London, for the Hakluyt Society, 1859, in-8°

affluents. C'est de cette manière qu'il gagna Quito. Dans son voyage de retour, en 1639, Texeira fut accompagné du P. C. d'Acuña qui devait rendre compte à la cour des incidents du voyage. La relation de ce dernier fut imprimée à Madrid en 1641[1] à l'imprimerie royale. Mais lorsque le Portugal reprit son indépendance, le gouvernement espagnol fit supprimer cet ouvrage, qui devint très rare, dans la crainte que le Portugal y trouvât des renseignements que ne pourraient manquer d'être utiles à sa colonie du Brésil. Une traduction de cet ouvrage fut faite par Gomberville, avec une dissertation sur la rivière des Amazones pour servir de préface.

CARTE DE L'AMAZONE.

Guillaume Sanson est l'auteur d'une carte qui donne « le cours de la rivière des Amazones, dressé sur la relation du R. P. Christophe d'Acugna » et qui porte la date de 1680. Ce tracé est fort médiocre, mais c'est la première fois qu'on essaie de nous représenter le Maranon, de sa source à son embouchure. Si les noms des tribus sont nombreux, ils sont en revanche assez mal placés : quant aux affluents, ils sont incomplets comme nombre et leur direction est souvent tout à fait fautive. Ainsi le rio Caqueta est marqué comme un affluent du rio Curignacuru *als* Uruma et rio Negro. Il y a ici confusion évidente ; mais ce qu'il faut remarquer, c'est la communication de l'Orénoque avec le rio Negro, si largement tracée, que les deux cours d'eau semblent n'en faire qu'un, se jetant, d'une part dans lO'céan, de l'autre dans l'Amazone, ce qui est absolument d'accord avec ce que rapporte d'Acuña.

La relation de ce missionnaire est remplie de détails intéressants qui ont aujourd'hui le plus grand prix pour ceux qui s'occupent d'ethnographie brésilienne. Elle jette, en même temps, un jour tout nouveau sur la direction et les affluents d'un fleuve que nous voyons représenté sur les cartes du XVI[e] siècle comme un serpent et courant du sud au nord.

Un siècle tout entier devait se passer avant qu'un second Européen instruit

1. *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas.* Gomberville annonce qu'il s'est servi, pour sa traduction, d'un exemplaire de la Bibliothèque du Vatican. « On aurait de la peine d'en trouver un autre, ajoute-t-il, ni dans le vieux ni dans le nouveau monde, que celui sur lequel cette traduction a été faite. » Tout en déclarant l'original fort rare, M. Markham avoue qu'il en connaît trois exemplaires en Angleterre. Ajoutons-y celui de la Bibliothèque nationale, reliée en maroquin rouge et qui possède encore, sur le titre, le cachet de la bibliothèque de La Condamine.

CARTE DE L'AMAZONE. descendît ce grand fleuve et donnât au public le résultat de ses observations. Cependant bien des voyages furent accomplis dans cet intervalle et l'on en trouvera le résumé dans l'intéressante introduction de M. Cl. Markham.

Nous ne nous occuperons ici que du P. Samuel Fritz, l'auteur de la carte que nous reproduisons.

Né en Bohême, il arrive sur le Marañon dès 1687. Tout le cours du fleuve et quelques-uns de ses tributaires sont reconnus par Fritz qu'on a surnommé l'apôtre des Omaguas ; il l'a descendu jusqu'à Para et remonté jusqu'à Quito. Contre le courant, il suivit le Huallaga jusqu'à Huanuco ou Guanuco, comme il est dit sur sa carte, pour gagner Lima, puis par Jaen il rejoignit les missions du Marañon. Il est facile de comprendre combien ces voyages répétés, faits par un homme instruit, habitué à enregistrer et à comparer les renseignements qu'il recevait des Indiens, ont pu lui donner une connaissance étendue du pays, des mœurs et des coutumes des habitants, des productions minérales et agricoles ou forestières de la contrée.

Aussi la carte que publia, en 1707, à Lima, le P. Samuel Fritz est-elle infiniment meilleure que celle de Sanson. Pour lui, le Napo n'est pas le cours supérieur du Marañon, et il fait sortir ce dernier du lac Lauricocha, près de Huanuco ; il assure que, jusqu'à la mer, son cours ne mesure pas moins de 800 lieues de long et fournit sur le Pongo de Manseriche des détails précis, affirmant qu'un quart d'heure suffit pour descendre ce long couloir, tant le courant y est vertigineux. Seule, la partie inférieure du cours du fleuve est assez mal tracée, parce que le P. Fritz était trop malade, lorsqu'il le descendit pour observer exactement.

Depuis Jean de Bracamoros, où le Marañon devient navigable, les deux rives sont couvertes de hautes forêts dont les essences sont de toute couleur où l'on rencontre le cacao, des bois de construction, de teinture, des gommes, etc. ; innombrable y est la quantité des serpents, tortues, lézards, iguanes ou crocodiles. Les forêts recèlent des tigres et beaucoup d'espèces d'animaux comestibles. Quant aux habitants, ils sont peu nombreux, mais partagés en un grand nombre de tribus ou nations.

La Société de Jésus avait fondé depuis 1638, dans cette immense région, des missions dont quelques-unes étaient très florissantes et notamment la ville de

San-Francisco de Borja dans la provinçe de Maynas. Sur le territoire de cette mission coulent les rios Pastaza, Huallaga et Ucayali, jusqu'au territoire des Omaguas. Suit la longue, pitoyable mais glorieuse liste des missionnaires martyrisés et mis à mort par les sauvages; elle clôture dignement la description du pays arrosé par l'Amazone. CARTE DE L'AMAZONE.

La valeur de la carte du Père Fritz fut reconnue dès son apparition; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle ait été reproduite dans les *Lettres édifiantes* de 1717 et qu'elle ait servi de modèle à tous les cartographes de la première moitié du XVIIIe siècle. Néanmoins l'édition originale de Lima, 1707, est devenue extrêmement rare[1], et M. Marcos Jimenez de la Espada qui l'a récemment reproduite[2] n'en connaissait pas en Espagne d'autre exemplaire que celui qui est conservé au Dépôt hydrographique de Madrid. Nous avons été heureux de lui faire savoir que la Section géographique de la Bibliothèque nationale de Paris possède deux exemplaires de cette édition. Cette carte gravée présente quantité de différences avec celle que nous reproduisons ici et qui est un original du P. Fritz mesurant $1^{m},19 \times 0^{m},54$, que la Condamine s'est procuré à Quito et qu'il a déposé ensuite à la Bibliothèque du Roi le 27 décembre 1752, ainsi qu'en fait foi l'inscription qui figure au bas de notre reproduction.

Étant beaucoup plus grande d'échelle que la carte gravée, la carte manuscrite donne un nombre bien plus considérable de noms; notamment à la source du Marañon, beaucoup d'affluents de ce fleuve sont ici dénommés, alors qu'ils sont anonymes sur la carte gravée.

« Quant à la carte gravée[3], elle indique par une croix ☩ les missions, no-

1. Le *British Museum* ne la possède pas et, pour ma part, je ne l'ai jamais vue figurer sur aucun des nombreux catalogues que j'ai reçus depuis dix ans.

2. *Noticias autenticas del famoso rio Marañon escritas por los años de 1738 y publicadas con notas y apendices*, por Marcos Jimenes de la Espada, Madrid, imp. de Fortanet, 1892, in-8°.

Cet ouvrage était conservé en manuscrit dans les archives de l'Académie de l'histoire; c'est le résultat des travaux, des observations et des découvertes d'un missionnaire anonyme mais qui n'est autre, d'après les rapprochements ingénieux de M. de la Espada, que le Père Maroni. Cet ouvrage, qui présente un certain nombre de négligences de composition et d'italianismes, méritait par la richesse des informations, la nouveauté des aperçus, la précision des renseignements, d'être publié depuis longtemps. Il vaut mieux qu'il ne l'ait pas été cependant, car il n'aurait sûrement pas rencontré un éditeur aussi compétent, aussi consciencieux que M. de la Espada.

3. Ce sont les termes dont je me servais dans une lettre que j'écrivais à mon érudit ami M. Jimenes de la Espada,

CARTE DE L'AMAZONE.

tamment à Andoas près du Pastaça et dans le voisinage, détails qui ne figurent pas sur l'original manuscrit. Chacune de ces cartes a donc son intérêt propre. Il est évident que la carte originale a surtout pour but l'établissement du cours du fleuve et de ses affluents ; ce n'est que postérieurement qu'on a complété cette carte en y faisant figurer les missions. Mais, en réalité, il n'y a pas là deux travaux différents, la carte gravée n'est que la reproduction de la carte manuscrite avec certaines omissions dues au peu d'espace dont disposait le graveur et à quelques ajoutés relatifs aux missions. »

Mais la perfection n'étant pas de ce monde, la carte du Père Fritz, si supérieure qu'elle fût à celle de Sanson, allait être dépassée quarante ans plus tard par celle de La Condamine[1]. On sait que ce savant avait été envoyé en 1735 avec Godin, Bouguer et de Jussieu dans l'Amérique du Sud pour mesurer un arc du méridien et déterminer, par cela même, la figure de la terre. Lorsque furent achevés ces travaux astronomiques, La Condamine partit de Jaen et descendit en canot tout le cours du Marañon jusqu'à Para. Dans la relation qu'il a publiée à son retour, le savant voyageur s'exprime ainsi : « Il me fallait être dans une attention continuelle pour observer, la boussole et la montre à la main, les changements de direction du cours du fleuve et le temps que nous employions d'un détour à l'autre, pour examiner les différentes largeurs de son lit, et celles des embouchures des rivières qu'il reçoit, l'angle que celles-ci forment en y entrant, la rencontre des îles et leur longueur et surtout pour mesurer la vitesse du courant et celle du canot, tantôt à terre, tantôt sur le canot même par diverses pratiques... Souvent j'ai sondé et mesuré géométriquement la largeur du fleuve et celle des rivières qui viennent s'y joindre ; j'ai pris la hauteur méridienne du soleil presque tous les jours et j'ai observé son amplitude à son lever et à son coucher dans tous les lieux où j'ai séjourné. »

Telles sont les observations auxquelles s'est livré La Condamine. Il n'est donc pas étonnant que sa carte soit supérieure à celle du P. Fritz. Il a d'ailleurs

alors qu'il me consultait sur l'opportunité de reproduire la carte de Lima, 1707, à la fin des *Noticias auténticas* du P. Maroni.

1. Carte du cours du Marañon ou de la grande rivière des Amazones... levée en 1743 et 1744 et assujettie aux observations astronomiques par M. de La Condamine..., augmentée du cours de la rivière Noire et d'autres détails tirés de divers mémoires et routiers manuscrits des voyageurs modernes. Une bande de 0m,39 sur 0m,18.

soin de montrer en pointillé le tracé du P. Fritz, ce qui nous permet de bien nous rendre compte des modifications qu'il y a apportées et notamment dans la partie inférieure. C'est ainsi qu'il a sensiblement réduit le cours du fleuve et complètement changé le tracé de l'embouchure à la hauteur de Para. CARTE DE L'AMAZONE.

Mais nous ne devons pas oublier que le P. Fritz n'était pas un savant; c'était un missionnaire et nous devons lui savoir grand gré d'avoir su tracer une carte aussi approchée de la vérité, avec les faibles moyens dont il disposait.

AMÉRIQUE DU SUD

Cette carte manuscrite appartient aux Archives de la marine et mesure $0^m,63 \times 0^m43$. Nous voyons par son titre qu'elle est l'œuvre de Juan Ramon, à la fois chapelain de la chapelle royale de Lima, professeur de mathématiques à l'Université et cosmographe en chef du Pérou. Voilà bien de titres; mais ils concourent à la bonne exécution de la carte. Combien de géographes en effet qui ne sont pas mathématiciens! Cosmographe royal[1]! N'est-ce pas là une situation officielle garantissant que J. Ramon eut entre les mains tous les documents élaborés sur la matière? Chapelain de la chapelle royale de Lima! Poste important entre tous qui permet à notre cosmographe de bien connaître les relations des missionnaires jésuites ou franciscains qui firent tant aux XVIe et XVIIe siècles pour la connaissance des immenses territoires de l'Amérique du Sud!

Nous avouons volontiers qu'il ne nous avait pas été donné jusqu'ici de rencontrer aucune production de ce cosmographe dont nous ignorions totalement le nom et sur lequel nous avons vainement demandé quelques renseignements biographiques à notre ami D. Marcos Jimenez de la Espada dont l'érudition sur les choses américaines ne fait doute pour personne.

Dire que cette carte est du commencement du XVIIIe siècle ne nous suffisait pas. Nous l'avons donc étudiée de près afin d'y trouver quelque élément d'appréciation plus exacte. La plus grande partie des villes qui y sont marquées ont été fondées soit au lendemain de la conquête, soit lorsque les missionnaires, ayant converti les naturels, ont pu créer de véritables établissements :

1. Il faut lire dans les *Relaciones geograficas del Peru*, publiées par le *Ministerio del Fomento*, pages 61 et suivantes de l'excellente introduction due à M. Jimenez de la Espada, les multiples et graves devoirs imposés au cosmographe en chef du Pérou.

Asuncion en 1537[1], La Plata en 1538, Tarija en 1591, Santa-Cruz de la Sierra en 1597, etc. Le dessin, le style, l'écriture ne pouvaient guère nous fixer et nous allions nous contenter d'une approximation, lorsque nous nous sommes aperçu que Montevideo ne figure pas sur notre carte; or, cette ville ayant été fondée en 1726, nous pouvons dire que notre document est antérieur à cette date, car il est inadmissible que son auteur, occupant la position de cosmographe en chef du Perou, n'ait pas eu connaissance de cet important événement.

Au point de vue géographique, l'œuvre de Ramon n'est ni meilleure ni pire que les documents contemporains publiés en Europe. Elle est cependant infiniment moins complète au point de vue des noms de localités que celle de Bellin insérée dans l'ouvrage de Charlevoix[2] qui, en sa qualité de Jésuite, nous fournit, sur les missions, des renseignements d'une importance exceptionnelle. C'est ainsi qu'entre le cours de l'Uruguay et du Parana, Ramon[3] se contente de placer cette inscription : *Reducciones de la Compania de Jesus*, alors que Bellin, qui est d'ailleurs postérieur d'au moins une trentaine d'années, a soin d'indiquer par leurs noms la plupart des missions des Jésuites au Paraguay. En même temps qu'Ayala, Cabeza de Vaca et Chaves, ces découvreurs et ces conquérants, s'enfonçaient dans l'intérieur de l'Amérique du Sud, les missionnaires et particulièrement les Jésuites s'adonnaient à une œuvre parallèle; dès les premiers temps on les trouve au travail, ils vont même jusqu'à dresser les cartes des régions qu'ils ont explorées ; ils les envoient à Rome ou à Madrid et ceux d'entre eux qui sont plus instruits, comme le P. Quiroga, se livrent aux observations astronomiques. C'est par l'étude de la langue et du sol qu'ils procèdent à l'établissement de ces réductions dont nous parlions tout à l'heure, véritables exploitations agricoles dirigées par une main de fer, qui furent ruinées lorsque les Jésuites furent chassés des domaines de l'Espagne.

1. Coleti, *Dizionario storico-geografico del' America meridionale*, Venezia, 1771, deux tomes in-4°.

2. *Histoire de Paraguay*, Paris, Didot, 1756, 3 vol. in-4°.

3. Ni la Section géographique de la Bibliothèque nationale, pourtant si riche en documents anciens, ni le British Museum ne possèdent de carte de Juan Ramon, et T. Lopez, qui cite quelquefois ses autorités, ne parait pas s'être inspiré de cartes de notre auteur pour les feuilles de son Atlas relatives, au Brésil, au Paraguay, et à Buenos-Ayres. Enfin, nous n'avons pas une seule fois rencontré le nom de cet auteur dans la *Mapoteca colombiana* d'Uricoechea, cartographie bien incomplète d'ailleurs, où les recherches sont rendues très difficiles par l'absence d'une table alphabétique, mais qui ne laisse pas cependant de rendre service aux travailleurs.

AMÉRIQUE DU SUD.

La carte de Ramon offre un intérêt tout spécial parce qu'elle établit d'une manière certaine les frontières entre les diverses contrées de l'Amérique méridionale au commencement du XVIII[e] siècle. On sait que de récents litiges se sont élevés entre certains de ces états, la carte ici reproduite, faite à une époque où personne ne pouvait songer à de tels différends, apporte, pour leur solution, de précieuses données.

Un érudit péruvien, D. Manuel Gonçalez de La Rosa, bien connu par la découverte de la seconde partie de la Chronique de Cieza, m'indique à la dernière heure de précieux renseignements sur Juan Ramon.

A la mort de Francisco Ruiz Lozans, premier cosmographe du Pérou, le viceroi duc de la Palata lui donna comme successeur, en 1677, Juan Ramon Coninkius, qu'on appelle également Kœnig, et lui intima l'ordre de lever la première carte générale du Pérou, entreprise longue et fort difficile à cause de la rareté des documents. Ramon se mit à l'œuvre, fabriqua lui-même les instruments dont il avait besoin. Au bout de plusieurs années de travail, il put tracer la carte sur le papier et enfin la grava de sa propre main sur une grande table d'argent.

Le père Feuillée, au cours de son voyage en Amérique, eut occasion de se lier avec Ramon. Il dit que « sa carte paraissait assez exacte dans les distances d'un lieu à un autre, qu'il avait prises seulement par estime et il ne manquait plus à la perfection de cet ouvrage que les véritables positions en longitude et en latitude. »

Ramon mourut à Lima en juillet 1709, à l'âge de 85 ans. Le P. Feuillée ajoute que « tous ses papiers tombèrent entre les mains des domestiques qui, n'en connaissant pas la valeur, en laissèrent perdre la plus grande partie, et l'autre fut brûlée par une personne qui crut rendre au mort un grand service, brûlant, disait-elle, des secrets que nul homme ne devait lire[1] ». La carte que nous reproduisons est vraisemblablement une partie de la grande carte du Pérou de Ramon; c'est peut-être la seule pièce qui ait échappé à la destruction de ses papiers et qui nous permette de nous faire une idée de la valeur de ce cartographe.

1. Feuillée. — Journal des Observations physiques... faites... sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale. — Paris, 1714 3 vol. in-4°, t. 1, p. 431.

Raimondi. — El Peru. 1876, 2 vol in-4°, t. 2, p. 2[illegible]

LE GLOBE DORÉ

Le Globe doré, ou pour être plus exact, en cuivre doré, appartient à la Section géographique de la Bibliothèque nationale qui l'a acquis, au mois d'octobre 1846, du libraire de Bure, pour la somme vraiment dérisoire de 48 francs; il provenait d'un M. Burton; malgré nos recherches dans les archives de la Section, nous n'avons pu en apprendre plus long sur la provenance de ce document. Ce globe, qui mesure $0^{m},70$ de circonférence, a pour titre : *Nova et integra universi orbs* (sic) *descriptio*. Les terres sont gravées au burin, mais toutes les inscriptions, en petites capitales, ont été repoussées au poinçon, travail très long, habilement exécuté, mais dont le prix dut être considérable.

Ici, le *Gronclant* est complètement détaché de l'Amérique et de l'Europe, alors que sur un grand nombre de cartes et de mappemondes des XVe et XVIe siècles, il y est rattaché.

Sur le continent américain s'échelonnent les inscriptions suivantes : *Baccalearum reg. Los Cortes* (pour Corte Reales) *C. Rasum*, *Terra francesca nuper lustrata* et au large, à côté d'une île : *Qui hanc insulam explorarunt ad intima nomine Boniea alias aganeo fonte perhennio, adeo nobilem fabulantur ut ejus fontis a quo epota senes reviviscant, teste Petro Martire.* Ceci est une allusion à l'expédition de Ponce de Leon, en 1513, à la Floride et la citation est empruntée à la seconde décade de Pierre Martyr qui parut en 1516.

A l'extrémité de la *Terra florida* se trouve le *C. d. lago.* Le golfe du Mexique porte le nom de *Sinus S. Michaelis* : au-dessus de cette inscription on lit : *De his*

AMÉRIQUE DU SUD. *terris et insulis lege Cortesium*. M. Harisse[1] pense qu'il est fait allusion ici à la traduction latine des seconde et troisième lettres de Cortes, publiées à Nuremberg en 1524.

Sur la côte : les caps *Litar*, *Baxo*, *Arlear*, le *R. de S. Spiritu* dont un affluent s'appelle le *R. de la Parma*; au-dessus, se trouvent la *Pyra regio* et *Campestria Bergi*. Un peu plus loin dans l'intérieur : *Cingicole*, *Desertum Lop* et, au-dessous d'une chaîne de montagnes, *Lop*, *Sucur*, *Canupo*; puis *Cham rex regum et dominus dominantium*, *Goch et Magoch* et une rivière importante qui traverse l'Asie orientale ainsi que le *Cathay* et se jette sous le nom de *Camul* dans le golfe du Mexique.

Le même mélange d'informations puisées dans les lettres de Cortes et de ses prédécesseurs ainsi que de souvenirs tirés de Marco Polo, parce que le cartographe s'imagine que l'Amérique n'est que la partie orientale de l'Asie, se retrouve dans tout le Mexique. C'est ainsi que sur un fleuve appelé *Cham*, se voit gravée la figure du roi *Cambalu*, qu'un peu plus bas on trouve l'*Hispania nova* et au-dessous de *Temistitan* (Mexico) le pays de *Mangi*. Notons encore au passage une grande île appelée *Iucatane* et *Zipangris* près de la petite île Cozumella et une mer des Sargasses que l'auteur nomme *mare herbidum*, au-dessus du golfe d'Uraba.

L'Amérique méridionale est garnie sur ses côtes d'une riche nomenclature qui, dans l'espèce, ne nous fournit pas d'intéressantes indications; relevons seulement l'inscription : *America inventa 1497*, ce qui est une réminiscence de la *Cosmographiæ introductio* de Waldseemuller et son attribution de la découverte du continent à Améric Vespuce.

L'itinéraire de Magellan est tracé sur notre globe avec un grand soin, cela montre que celui-ci n'est pas de beaucoup postérieur, car ce voyage, plus connu, aurait alors perdu de son intérêt. Sur les côtes du Pérou ne se trouve aucun nom de localité autre que Catigara, ce qui prouve surabondamment que cette sphère a été exécutée avant les expéditions de Pizarre ou, du moins, avant que

1. *The Discoverey of North America*, p. 564. Nous avons lu une première description du Globe au Congres des Américanistes en 1890, insérée dans les comptes rendus du Congrès, elle a pour titre : *Sur quelques documents peu connus relatifs à la découverte de l'Amérique*.

la relation de ses découvertes et de ses conquêtes soit venue à la connaissance de notre cartographe inconnu.

A plus forte raison ne trouvons-nous aucune trace de la mer Vermeille et de la péninsule de Californie; d'ailleurs c'est à la hauteur de cette presqu'île que la côte s'infléchit pour rejoindre celle d'Asie. On y voit marquées près du rivage américain les *Ins. latronum* et on peut lire : *Malucæ insule sunt quinque : Hare, Thadore, Mutil, Mathian, Tarante. Quantum beneficio, totus plene orbis aromatibus impletur.*

Dans la délinéation de l'Asie, des fautes considérables prouvent que notre géographe ne possédait, encore, sur certaines de ses parties que des informations fort incomplètes ou erronées. La presqu'île de *Malcha* est infiniment trop large et Sumatra, qui s'appelle ici *Taprobana,* n'a ni la forme ni la direction véritables. *Calicut* et *Cochim* sont les deux seules localités visitées par les Portugais que connaisse l'auteur de notre globe; il en est réduit, pour le reste de l'Asie, à puiser ses informations dans Marco Polo et les cosmographes du moyen âge. Quant au pôle, il est entouré d'un continent antarctique qui porte le nom de *Regio patalis.*

De ce que le Globe doré fait de l'Asie et de l'Amérique un seul continent, M. H. Harisse[1] infère qu'il est dérivé du globe de Schöner de 1523 ou d'un autre construit par ce même cartographe immédiatement après cette date, et il en donne d'assez plausibles raisons. Quoi qu'il en soit, ceci nous ramène à essayer de déterminer la date du Globe doré. De ce que toute allusion aux expéditions de Cortés dans la mer Vermeille et de Pizarre au Pérou fait défaut, nous pourrons conclure que ce globe est antérieur à 1530 et si nous remarquons que les résultats du voyage de Verrazzano sont indiqués sous la forme *Terra Francesca,* si connue depuis la publication de la carte de Maggiolo de 1527 par M. Desimoni, à laquelle l'auteur de notre globe ajoute *nuper lustrata,* nous arriverons à placer l'exécution de ce document ou de son prototype entre 1528 et 1529.

1. *Discovery of North America,* p. 565

PLAN DE BOSTON

Par une lettre adressée de Paris, le 16 janvier 1697[1], à M. de Lagny, M. de Chevry lui envoie Franquelin avec le brouillon d'un plan de la baie et de la ville de Boston. Ce n'est pas celui-ci qui est daté de 1693; on voit dans cette lettre que « Vauban ne lui laisse guère de temps », ce qui permet de croire qu'on retrouvera vraisemblablement au dépôt des cartes du Ministère de la Guerre un certain nombre de plans dus à ce très habile ingénieur et géographe sur lequel nous avons précédemment donné quelques détails biographiques. On sait, par un ordre du roi, à MM. de Denonville et de Champigny, qu'il fut renvoyé, en 1689, au Canada, pour en dresser la carte. Il y resta jusqu'en 1692, époque à laquelle Frontenac le fit rentrer en France pour rendre compte du plan qu'il avait fait de Manhate et d'Orange; on lui avait même donné à Québec 450 livres pour son voyage. L'année suivante, il avait la permission de faire repasser en France sa famille, composée de sa femme et de ses huit enfants; en 1694, il était renvoyé au Canada pour y servir en qualité d'ingénieur hydrographe; il mourut à Paris peu de temps après, car la nomination de Jollie comme son successeur est datée du 30 avril 1697.

Shawmut, nom indien de Boston, fut transformé en *Tremont* ou *Trimountain* par ses premiers habitants, en raison des trois mondrains dont l'un se dressait à 42 mètres au-dessus de la mer, sur le *Neck*. C'est en 1630 que s'y établit le premier colon et deux ans après on y voyait s'élever un village qui ne tardait

1. *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France...*, Québec, 4 vol. in-4°, *passim*

pas à prendre une si grande importance qu'on désignait, sous l'appellation de Bostoniens, les habitants de la Nouvelle-Angleterre. Les démêlés de Boston avec notre colonie de la Nouvelle-France remontent aux premiers temps de son histoire. Et cependant, en 1651, un projet de commerce avec Boston avait été conçu par le Canada; on avait même envoyé un certain Godefroy pour traiter avec les commissaires de la Nouvelle-Angleterre; mais cette tentative échoua parce que les Bostoniens ne voulurent pas conclure avec nos colons une ligue offensive et défensive contre les Iroquois.

PLAN DE BOSTON.

C'est surtout grâce au commerce que Boston s'est développé; si ces Indiens l'approvisionnaient de fourrures, elle trouvait dans la pêche un élément de prospérité et nous reconnaissions si bien leur supériorité dans cette industrie que le Canada envoyait, en 1671, avant d'établir des pêcheries sédentaires à l'île Percée, le sieur Patoulet pour étudier celles que les colons anglais avaient installées aux environs de Pentagouet et de l'île Royale. Sept ans plus tard, nous étions forcés de reconnaître la prospérité des établissements anglais qui s'étaient étendus sur 200 lieues de côtes.

Boston, disait un de nos colons, est très peuplé; on y a vu jusqu'à quinze cents hommes sous les armes. On comptait à ce moment, dans son excellent port, quatre-vingts vaisseaux et plus de trois cents yachts de 60, 80, 100 et 200 tonneaux « qui chargeaient du premier poisson à la côte » et le portaient en Portugal, en Espagne et jusque dans la Méditerranée.

Ce n'était pas sans jalousie que nous voyions le développement tous les jours plus grand que prenaient les pêcheries anglaises et il faut avouer que nos plaintes étaient justifiées, car très hardis, les Bostoniens venaient pêcher jusque dans les mers qui baignaient les territoires français; en 1681 notamment, ils s'emparèrent de marchandises échouées sur les côtes et provenant du navire *le Saint-Joseph*. Le gouverneur du Canada fut obligé de faire des représentations, mais elles furent si peu suivies d'effet que cinq ans plus tard, à la suite de faits analogues, il fallut recommencer.

Dès 1679, nos agents constataient l'esprit d'indépendance dont plus tard devaient faire preuve les Bostoniens qui furent, comme on sait, les premiers à secouer le joug de l'Angleterre. « C'est une grande ville, disaient-ils, qui n'est remplie que de marchands; le gouvernement est populaire et c'est une répu-

PLAN DE BOSTON. blique sous la protection de l'Angleterre qui reconnaît peu sa Majesté Britannique. »

Cette même année un incendie n'avait pas dévoré moins de deux cents maisons, des navires même avaient pris feu et les pertes avaient été estimées à trois millions, somme considérable pour l'époque. Quelques années après, en 1683, tout était réparé, car un de nos agents constatait que c'était une grande ville presque toute bâtie en bois dont le port était fréquenté par deux cents navires. Nos colons trouvaient la concurrence désastreuse, aussi le ministre conçut-il, en 1690, le projet de détruire Boston qu'il savait si peu fortifiée qu'il n'y avait même pas de palissade.

C'est le 10 mai qu'il rédigeait ce projet et c'est au mois d'octobre de la même année que les Anglais de Boston, secondés par leurs compatriotes de la métropole, venaient de mettre le siège devant Québec.

Si l'année suivante, les corsaires de Boston s'emparaient, à l'île Percée d'une frégate de 50 tonneaux bâtie à Québec, ils subissaient à leur tour, en 1694 et 1695, des pertes considérables du fait d'un corsaire de la Rochelle nommé Baptiste.

Dès 1691, le ministre recevait une note lui affirmant qu'il n'y avait aucune fortification autour de Boston « mais seulement deux batteries de canon à l'entrée du port. Pour le fort qui est à l'entrée, éloigné d'une lieue de la ville, il est de pierre avec quatre petits bastions sur une petite île. » Enfin le correspondant anonyme ajoutait : « Il n'y a point de ville plus aisée à brûler que Boston. Plus des deux tiers est bâti de colombage et les rues sont fort étroites. » Enfin, dans un nouveau projet daté de 1697, nous trouvons quelques indications bien propres à nous renseigner sur la physionomie de Boston à la fin du XVIIe siècle et qui vont servir d'utile commentaire au plan de Franquelin. La baie au fond de laquelle est construit Boston a 3 lieues de large et autant de profondeur; elle est entrecoupée de plusieurs îles et il n'y a, en somme, que deux routes, l'une, que Franquelin appelle le chemin des barques, passe entre les îles Louells et Dir, puis entre l'île du Gouverneur, l'île Ronde et l'île Bird que le cartographe appelle à tort Bord. C'est là le chemin pour les bâtiments qui descendent du nord. Quant à ceux qui viennent de l'ouest et du sud-ouest, ils empruntent une tout autre route, celle qui range la pointe Hold-Deton, près du village de Noutarket, où se trouvaient alors les pilotes. On filait au

long d'une sorte de montagne de sable qui prolongeait l'Ile Gred-Brust, on passait entre les îles Georges et Nelson pour ranger ensuite l'île Lunette et l'île du Fort; c'est ce que Franquelin appelle le chemin des vaisseaux, afin de bien différencier les deux passes, la seconde ayant une profondeur bien plus considérable. PLAN DE BOSTON.

Sur ce plan n'est pas désignée, sous le nom de Serington, une ile dont il est souvent question dans les documents français du XVIIe siècle, qui appartenait à un chaudronnier de ce nom et que l'on considérait alors comme le plus riche bourgeois de Boston. C'est là que se cuisait presque tout le biscuit destiné à l'approvisionnement maritime.

Comme on le voit sur le plan, Boston était construit sur une presqu'île « environnée de la mer de deux côtés et de l'autre d'un grand réservoir d'eau qui fait aller des moulins et dont la chute forme un canal qui traverse la ville et d'un marais impraticable. Cette péninsule est jointe à la terre ferme par une langue de terre qui, dans son plus étroit, a cent bons pas de large entre la mer et le marais. » En face de Boston, se trouvait le gros bourg de Charleston qui n'était pas fortifié. Aujourd'hui le marais dont il est ici question n'existe plus; il a été réuni à la ville et Charleston y a été annexé en 1873 ainsi que Brigton et West-Roxbury.

En face l'île Nelson, dans une sorte d'enfoncement se trouvait un assez gros village, celui qui sur la carte est appelé Dacheten-Neche, à peine distant de Boston d'une demi-lieue et qui y menait par un grand chemin plat uni et carrossable.

Le fort d'Andros portait le nom d'un ancien gouverneur de la ville, et la maison de Guillaume Phibs était celle du gouverneur actuel. On remarquera que Franquelin a eu soin de noter les églises des différentes sectes parmi lesquelles il distingue les calvinistes des renégats français.

Franquelin était, d'après la lettre de M. de Chevry, à Paris le 16 janvier 1697; la nomination de Jolliet comme maître d'hydrographie à Québec est du 29 avril de la même année, il faut donc placer la mort de Franquelin entre ces deux dates.

Le plan de Boston que nous reproduisons appartient aux Archives de la Marine et mesure $0^{m},83 \times 0^{m},60$.

CARTE DU PÉROU

Prescott, au second volume de son Histoire de la conquête du Pérou, s'exprime ainsi en parlant de Cieza de Léon : « His Chronica del Peru should more properly be styled an itinerary or rather Geography of Peru. It gives a minute topographical view of the country at the times of the conquest ; of its provinces and towns, both Indian and Spanish; its flourishing sea coasts ; its forests, valleys and interminable ranges of mountains in the interior, vith many interesting particulars of the existing populations — their dress, manners, architectural remains and public works[1]... » et plus loin il ajoute : « Yet the distances from place to place are exhibited with sufficient precision, considering the nature of the obstacles he had to encounter. »

Tel est l'ouvrage qui a servi de guide au cartographe français anonyme dont nous reproduisons ici, réduite, la carte fort intéressante. L'original n'a pas moins de 0m,81 sur 0m,67. Très habilement dessinée et finement écrite, elle est remplie d'annotations précieuses qui ne sont en réalité que le résumé des informations empruntées par l'auteur à Pedro Cieza, comme il le déclare d'ailleurs très honnêtement dans la notice qu'on voit au bas et à gauche de la carte. Elle a pour légende : *Description de la première partie du Peru,* titre évidemment emprunté à la seule partie de l'ouvrage de Cieza qui ait été publiée au XVIe siècle.

Très vraisemblablement, c'est une des éditions in-8o d'Anvers que notre cartographe français a dû connaître. Dans sa *Bibliotheca americana vetustissima*[2],

1. *H[illegible]* [illegible] Yncas, New-York, 1847, [illegible] vol. in-8.

2. *Bibl[illegible] americana vetustissima, a description of [illegible] relating to America [illegible] in the years [illegible]*, New-York, G. P. Philes, 1866, in-4.

M. H. Harisse nous en indique une qui était accompagnée[1] d'une carte; c'est en vain que nous avons cherché à Paris cette édition, car nous aurions été fort curieux de nous rendre compte si le géographe français s'était contenté de copier, en l'agrandissant, la carte qui accompagnait cette édition ou bien s'il avait rédigé de très nombreuses légendes qui illustrent son œuvre d'après le texte même. Bien que nous n'ayons pu faire cette vérification, nous penchons pour cette dernière hypothèse, car la carte originale est beaucoup plus petite d'échelle et n'aurait pu contenir des textes aussi longs sans devenir confuse, pour ne pas dire illisible.

Il est dans cette carte une déformation qui frappe de suite tous ceux qui ont examiné même superficiellement une carte de l'Amérique du Sud, c'est la forme singulière que le cartographe donne au golfe du Darien et l'extraordinaire avancée dans l'ouest qu'il prête à la côte. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter, car c'est un défaut commun à tous les documents espagnols ou français du XVIe siècle qu'il nous a été donné de comparer et qui n'est nulle part plus exagéré que sur la carte publiée par Münster en 1540. Iud. Hondius, dans une carte postérieure[2], mais qui offre avec celle que nous reproduisons des points de ressemblance très singuliers, dessine sa côte occidentale avec autant d'inexactitude; cependant ici la courbe que fait le golfe de Panama est infiniment trop aplatie et la province d'Azuero dans le Panama se termine presque en pointe lorsque sa forme générale est pour ainsi dire carrée. Il y aurait bien d'autres erreurs ou inexactitudes à signaler, mais la composition de cette carte si voisine de la conquête et qui ne repose, pour ainsi dire, que sur les données empruntées à Cieza de Léon prouve quel merveilleux observateur fut ce jeune guerrier qui sut, au milieu des soucis et des périls de la guerre, s'entourer de renseignements dignes de foi et voir avec les yeux d'un véritable topographe.

On suppose que Cieza naquit à Llerena, vers 1519 et, suivant M. de la Espada, ne s'embarqua pas pour l'Amérique avant 1534. Il est à Carthagène vers cette époque et nous le voyons faire successivement partie des expéditions des frères Heredia dans le golfe d'Uraba, puis du licencié Vadillo, traverser la sierra

1. *Parte primera de la Chronica del Peru....* Anvers, por Juan Belloro, en la enseña del Salmon, 1554.
2. *Terra firma et novum regnum Granatense et Popayan.* Amstelodami, Judocus Hondius excudit. 0m,50 × 0m,38.

CARTE DU PÉROU.

d'Abibe, remonter la vallée du haut Cauca, séjourner à Cali et à Popayan. Après avoir servi sous Jorge de Robledo, il obtient un repartimiento d'Indiens dans la Province d'Arma sur le Cauca moyen. Après la mise à mort de Robledo par Belalcazar, il servit sous les ordres de ce dernier jusqu'à l'arrivée de Gasca au Pérou en 1547.

C'est à ce moment que Cieza vit une partie du pays dans laquelle il n'avait pas encore mis le pied. De Popayan, il passe à Pasto, à Quito, à Tumebamba et, suivant le bord de la mer, il arrive à Lima. Il traverse ensuite les Andes, passe à Xauxa et Guamanga et rejoint le président Gasca dans la vallée d'Anduaylas. Pendant ce long voyage, il examine et note tout ce qui est intéressant : ruines de palais, grandes routes construites par les Incas, nature et produits du pays méthodes d'irrigations, traditions populaires; rien ne lui échappe et son témoignage est d'autant plus précieux que l'observateur est doué d'un grand sens critique et que, contemporain de la conquête, il peut interroger les témoins de l'ancien ordre de choses et recueillir des renseignements du plus haut intérêt.

Après avoir assisté à la défaite et à la mort de Gonçalo Pizarre, Cieza visite Cusco, le Callao, le Titicaca, Tiahuanuco, s'arrête aux mines de Porco et de Potosi et rentre à Lima par Arequipa et la côte. En 1550 il retourne en Espagne et meurt vers 1560[1]. Le Journal de Cieza fut commencé en 1541 et le conquistador en continua la rédaction jusqu'à son retour dans sa patrie. Seule la première partie de cette précieuse relation qui, par certains côtés, est supérieure à celle de Garcilasso, avait paru à Séville d'abord, puis à Anvers, au XVI[e] siècle.

La carte française anonyme que nous reproduisons n'a pas l'air d'être complète; il semble qu'elle dut être prolongée par le bas, car elle ne descend pas au delà de Quito; elle allait tout au moins jusqu'au cap San-Francisco, mais l'auteur a placé dans ce coin un cartouche qui a pour titre : *De la grandeur et limites du Peru*, tandis qu'à droite il en collait un autre intitulé : *Des saisons et nature de la première partie du Peru*. Cette carte appartient aux archives,

1. Lire dans la traduction publiée par l'*Hakluyt Society* l'excellente préface de M. Cl. Markham.

Le même auteur a également publié en 1883 pour l'*Hakluyt Society* la seconde partie de l'ouvrage de Cieza qui avait d'ailleurs été mise au jour en 1873 par D. Manuel Gonzalez de la Rosa, et en 1880, par M. de la Espada. Ce dernier a également publié en 1877 le livre 3 de la 4[e] partie de la Chronique de Cieza.

du dépôt de la Marine et a été reliée avec un grand nombre d'autres pièces intéressantes en atlas. Si cette disposition assure la conservation de la carte à certains égards, elle a été fort mal interprétée par le relieur qui n'a pas hésité à coller en plein, au dos d'un grand nombre de ces pièces, beaucoup de documents précieux qui se trouvent ainsi immobilisés et qui auraient grande chance d'être détruits si l'on voulait leur rendre leur indépendance. CARTE DU PÉROU.

CARTE DE LA LOUISIANE

Nous ne connaissons rien de la vie du sieur Vermale, ci-devant cornette de dragons, qui est l'auteur de cette carte. Malgré l'appréciation malveillante, et nous pouvons dire injuste, de Thomassy[1] : « le ci-devant cornette n'était pas fort en géographie, il n'avait pas vu les lieux et sa carte n'est mentionnée ici que pour mémoire », nous n'avons pas hésité à reproduire ce document. Sa date, 1717, le rend tout particulièrement intéressant, parce que c'est l'époque de la concession accordée à Law et qu'on y voit par conséquent l'état du pays, qu'on juge la connaissance qu'on en avait et qu'on y peut compter les établissements qui y avaient été créés avant le développement qu'amena l'immigration organisée par la Compagnie des Indes, développement plus considérable si la qualité des nouveaux colons avait été meilleure.

Il ne nous semble pas, ensuite, que la carte de Vermale soit le moins du monde inférieure, au point de vue du dessin et des informations, à quantité de pièces auxquelles Thomassy prodigue des certificats élogieux.

L'histoire de notre établissement dans la Louisiane est instructive. Le cabinet de Versailles ne se décida à s'y installer que quand il fut persuadé que les Anglais allaient coloniser le Mississipi par la voie de son embouchure.

Les mémoires que La Salle avait donnés au Ministère, la mission confiée à cet explorateur n'avaient pas convaincu la cour de la nécessité qu'il y avait pour nous à prendre possession de l'embouchure de ce fleuve géant, aux affluents considérables qui drainaient un territoire immense. Il fallut encore qu'on parlât de riches mines à exploiter et de pêcheries de perles à établir, pour que les bu-

1. *Cartographie de la Louisiane*. Nouvelle-Orléans, chez l'auteur, 18[illegible], in-4. Pièce.

CARTE DE LA LOUISIANE.

reaux se décidassent, en 1698, à envoyer le Canadien Le Moyne d'Iberville au Mississipi. L'année suivante, un fort de bois fut bâti au Biloxi. En 1701 et en 1702, des émigrants libres de France et des Canadiens constituèrent le noyau de la nouvelle colonie.

Par malheur, au lieu de se livrer à l'agriculture, tous les esprits étaient tournés à la recherche des mines, et l'établissement ne put longtemps subsister par ses propres ressources. Si les vaisseaux de France qui apportaient les provisions étaient en retard ou tombaient entre les mains des ennemis, la disette ou la famine sévissait.

Le fort de Mobile, établi sur la rivière du même nom, succéda, en 1719, au Biloxi, comme capitale du nouvel établissement.

Dire quelles sont alors les bornes de la colonie serait impossible; elle va de la Floride au Nouveau-Mexique, du golfe du Mexique au Canada. Mais ce n'est là qu'une possession nominale et non pas effective. Quelques forts disséminés, des établissemets qui périclitent et qu'on abandonne successivement comme ceux que Bénard de la Harpe installe, en 1719, chez les Nassonites ne suffisent pas à faire reconnaître notre domination par les différentes tribus indiennes toujours sollicitées par les Anglais de prendre parti contre nous.

Les explorations de Le Sueur, les tentatives de Juchereau de Saint-Denis pour organiser un commerce d'échange avec les Espagnols du Nouveau-Mexique vont tour à tour nous donner de nouvelles lumières sur l'intérieur du continent et nous révéler tout le parti qu'on en pourrait tirer au point de vue colonial sans que nous ayons l'argent et les hommes pour organiser quoi que ce soit. Avec d'Iberville qui meurt en 1706, la cour semble se désintéresser de la Louisiane. On va même jusqu'à la concéder, en 1712, au financier Crozat, qui, faute d'avoir les lumières nécessaires, y mange inutilement beaucoup d'argent et, dégoûté , en fait, en 1717, remise au roi.

C'est à ce moment qu'est organisée la fameuse Compagnie d'Occident et, par sa réclame effrénée, Law essaie, sans y pouvoir parvenir, d'y attirer des colons sérieux.

A ce moment, dit Bénard de la Harpe [1], il y avait dans la colonie sept cents

1. *Journal historique de l'établissement des Français à la Louisiane*, Paris et Nouvelle-Orléans, 1831, in-8°.

CARTE DE LA LOUISIANE.

personnes et quatre cents bêtes à cornes, mais on avait toujours négligé la culture des terres. La garnison et les habitants ne s'attachaient qu'à la traite des vivres, des sauvages et au commerce avec les Espagnols de Pensacola qui rapportait tous les ans 12,000 piastres, ce qui avait été très préjudiciable à l'établissement du pays et au but qu'on s'était proposé, savoir : de former des habitations sur les bords du Mississipi, de se mettre en état de subsister par soi-même, de travailler dans la suite aux cultures du tabac, de l'indigo, de la soie, du riz ou d'autres graines et de fournir des mâtures et du goudron pour la consommation de la France et de nos îles d'Amérique. »

Avec la Compagnie d'Occident les choses ne devaient pas beaucoup changer. Des envois de filles tirées des hôpitaux, de mendiants ramassés dans les rues de Paris ou des grandes villes, d'individus sans aveu, sans argent, sans santé, sans métier, sans envie de travailler, ne pouvaient profiter à la colonie. Leur licence, les abus qu'ils commettent à l'égard des Indiens, leur fin prématurée causée par leurs vices au moins autant que par l'insalubrité du climat, ont bientôt fait de compromettre une œuvre qui, si elle avait été menée avec la connaissance du pays et un esprit de suite, nous aurait rendus maîtres de plus de la moitié de l'Amérique du Nord.

En 1718, Bienville, frère d'Iberville, transporte à la Nouvelle-Orléans la capitale de la colonie. C'était un habile administrateur, mais dont les vues étaient à chaque instant contrariées et traversées par les bureaux. Sous son administration, Bénard fonde une colonie sur la rivière Rouge; Sérigny, un des frères du gouverneur, fait l'hydrographie de la Louisiane; Dutisné explore les territoires des Kaskaskias, des Osages, des Panioussas, des Panis et des Arkansas; enfin quelques colons allemands envoyés par Law fondent des établissements et de nombreux Canadiens descendent le Mississipi pour s'installer dans la nouvelle colonie.

On peut suivre dans le tome IV de la *Narrative and critical history of America*, de Winsor, les péripéties fastidieuses et décevantes par lesquelles passe ou plutôt se traîne la Louisiane. Malgré le changement des gouverneurs, les révoltes des Indiens, toujours excités sous main par les Anglais, la guerre avec les Espagnols, malgré l'indifférence de la métropole, nos colons lui demeurent fidèles et, après la cession à l'Angleterre des territoires à l'est du Mississipi, lorsqu'un

article secret du traité de Saint-Ildefonse cède à l'Espagne nos possessions situées sur la rive droite du fleuve, il faut voir le désespoir de nos colons, leur sourde résistance à Antonio d'Ulloa, nommé gouverneur par l'Espagne, il faut entendre les amères représentations qu'ils adressent à la Cour de Versailles. Touchant spectacle, bien fait pour émouvoir toute âme sensible, comme on disait à cette époque, mais qui ne devait toucher ni le roi, ni les ministres, ni les bureaux. Lamentable histoire qui se reproduit à chaque fois qu'une de nos colonies nous est arrachée, mais qui prend cette fois un caractère encore plus pénible lorsqu'on connaît les persécutions et les exécutions ordonnées par le gouverneur espagnol O'Reilly et qui ont voué son nom à l'exécration et au mépris universels.

CARTE DE LA LOUISIANE.

La carte originale de Vermale a $0^{m},92 \times 0^{m},58$.

COURS DU TOCANTINS

On a généralement le tort de considérer le Tocantins comme un affluent de l'Amazone, c'est en réalité un fleuve parfaitement indépendant qui se jette dans l'Atlantique par une large embouchure sous le nom de Para. De la serra de Espinhaço entre les serras das Almas et la Cordilheira grande, vers la serra Dourada, il court du sud-ouest au nord, pendant près de 1,800 kilomètres. Son affluent principal, — est-ce bien un affluent et non pas la branche mère du fleuve? — son affluent, l'Araguaya le rejoint a *São João das duas barras*, après être descendu des montagnes de Copiapos et avoir formé la limite des provinces de Goyaz et de Matto-Grosso.

Est-il bien utile de vous peindre, avec Castelnau [1] ou avec Accioli de Cerqueira e Silva [2], le cours de ces rivières en vous dénombrant par le menu tous leurs afluents? Cette énumération à la Rabelais, ne nous laisserait pas grand'-chose dans l'esprit : il vaut mieux, nous semble-t-il, examiner d'un peu près le document que nous avons sous les yeux et le comparer avec les cartes actuelles.

Cette pièce appartient à la Section géographique de la Bibliothèque nationale, où elle est entrée en 1844, lors de la vente de la collection du cartographe bien connu, Barbié du Bocage, mort en 1825. Élève du plus grand géographe que la France ait vu naitre, de Bourguignon d'Anville, Barbié possédait un grand nombre de cartes manuscrites de son maitre. Celle du Tocantins ne pourrait-on pas dire que c'est un autographe de d'Anville, surtout si l'on fait attention au soin avec lequel elle a été dressée et écrite?

Comme ce dernier est mort en 1782 dans un âge fort avancé, il y aurait lieu,

1. *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud... pendant les années 1843 à 1847*, tomes I et II.
2. *Corografia paraense*, Bahia, 1833, in-8, p. 58

si cette carte est vraiment de la main de d'Anville, d'en reculer pour le moins la date vers 1740; cela cadrerait d'ailleurs assez bien avec l'aspect de la pièce. COURS DU TOCANTINS.

Ici nous n'avons évidemment pas affaire à un document original; la mise au carreau, dont la trace est visible sur la reproduction, étant une opération de grandissement ou de réduction qui est forcément de seconde main.

Néanmoins cette carte, ou pour être tout à fait exact, cet itinéraire du XVIIIe siècle, est pour nous d'un intérêt considérable. C'est le report, semble-t-il, de quelqu'un de ces *roteiros* dus à ces intrépides Paulistes qui, pendant deux siècles, sillonnèrent les forêts et les plaines de l'Amérique centrale, firent de si merveilleuses découvertes et, partout, précédèrent les missionnaires. Ce sont eux qui trouvèrent les principales mines du Brésil, ce sont eux qui parcoururent, les premiers, le Matto-Grosso, le Goyaz, le Para, le grand Chaco, enfin ces immenses *campos* aujourd'hui presque déserts, mais où vivaient, au XVIe siècle, d'innombrables tribus indigènes.

Ce sont les mêmes Paulistes ou Vicentistes, comme on les appelait également, qui dépeuplèrent toutes ces régions dont ils vendaient les sauvages habitants comme esclaves, quand ils ne se décimaient pas entre eux à la suite de querelles survenues pour la possession des champs d'or d'une richesse fabuleuse ou de ces mines inépuisables du Goyaz, de Minas ou d'ailleurs.

C'est vraisemblablement sur les renseignements de l'un des émules de Sebastião Tourinho, d'Azevedo ou de Dias Paz Leme que fut dessinée la carte enfantine du Paraguay et du Matto-Grosso qui a fait partie, sous le n° 8 *bis*, de l'Exposition cartographique américaine et qui mériterait d'être étudiée de près, car on y voit figurer pour la première fois des rivières et des localités qui ne furent connues en Europe que bien plus tard.

Antonio de La Cruz Cano y Olmedilla a publié, en 1775, une excellente carte de l'Amérique méridionale qu'on peut considérer comme résumant toutes les connaissances qu'on possédait, à cette époque, sur cette partie du Nouveau-Monde. Elle est, à la fois, le résultat de ses observations personnelles faites au cours des longs voyages dans l'Amérique du Sud dont il fut chargé par le Conseil des Indes en 1772, de ses nombreuses lectures et des immenses matériaux espagnols et portugais dont il réussit à prendre connaissance sur les lieux mêmes. A chaque instant, nous lisons sur la carte d'Olmedilla : *Segun*

COURS DU TOCANTINS. *los Portugueses, segun el ultimo mapa frances* — c'est évidemment à la carte de d'Anville qu'il fait allusion — *segun el manuscrito portugues*, etc.

Eh bien, à certains égards, la carte de La Cruz Cano est infiniment supérieure à celle que nous reproduisons, mais, à d'autres points de vue, cette dernière est excessivement précieuse, car elle renferme des renseignements vus et vécus qui ont, pour l'époque, un prix exceptionnel. C'est ainsi que nombre de petits cours d'eau sont indiqués et nommés vers les sources du Tocantins et surtout que les distances sont soigneusement comptées d'un lieu à un autre; ainsi : *de Natividad a S. Luis 24 leg. Do rio Custodio ao da Palma 13 legoas.*

On surprend ainsi le voyageur portugais notant à mesure, sur son carnet, tous les points de son itinéraire et la distance qui les sépare, alors que nous voyons au bas de la carte, cette remarque, en français : *Le Rio des Tocantins court du sud-sud-est au nord-nord-ouest.* Il y a donc, comme nous le disions plus haut, utilisation d'un document portugais par un Français qui l'a très fidèlement copié.

Quel est ce compatriote?

Tout à l'heure nous avons soupçonné d'Anville. En comparant les nombreuses cartes autographes de d'Anville qui existent à la Section géographique avec celle du Tocantins, on est tout d'abord frappé de la ressemblance, ou pour mieux dire, de l'identité de l'écriture.

Il ne faut cependant pas considérer cet argument comme décisif pour l'attribution de cette carte à d'Anville; on voit tous les jours des experts se tromper dans ces questions si délicates.

Nous savons cependant que d'Anville avait dans toutes les parties du monde des correspondants qui lui envoyaient ou qui lui apportaient à leur retour le résultat de leurs observations. Grâce à un sens critique très aiguisé, à une science peu commune et à un flair tout particulier, il les examinait de très près et en utilisait quelques-uns. Si cette copie est bien de d'Anville, cela prouve qu'il a considéré le document comme très sérieux et lui apportant sur une région inconnue des données toutes nouvelles.

Or, en 1748, d'Anville, qui n'était pas encore géographe du roi, a publié une carte de l'Amérique méridionale en trois feuilles et à grande échelle, qui est infiniment supérieure à toutes celles qui avaient été publiées jusque-là. Il annon-

çait dans un cartouche qu'entre les matériaux qui lui avaient servi à la construire, il devait à La Condamine « tout ce qu'une curiosité active et éclairée lui avait procuré de connaissances et de mémoires indépendamment de ses observations en ce qui concerne principalement le cours de la rivière des Amazones et des rivières qui s'y rendent » ; enfin il remerciait Bouguer de quelques morceaux importants et Maldonado, gouverneur de la province des Émeraudes, de l'avoir instruit de diverses circonstances de détail dans la partie septentrionale du Pérou.

COURS DU TOCANTINS.

Nous avons eu la curiosité de comparer sur la carte de d'Anville le cours du Tocantins et de l'Araguay avec celui de la carte spéciale que le lecteur a sous les yeux.

Nous avons immédiatement reconnu que le grand géographe avait non seulement utilisé ce document, mais qu'il l'avait, pour ainsi dire et autant que l'échelle réduite de sa carte le permettait, servilement copié. Bien plus, comparant le manuscrit de cette carte d'Amérique de d'Anville, qui se trouve à la Bibliothèque nationale avec celle du Tocantins, nous avons remarqué, posés exactement à l'endroit qu'ils doivent occuper, les cachoeiras, les arrayales, serras, et jusqu'aux noms de rivières et de localités fort peu importantes placées sur le cours du fleuve, comme *Caza forte, Sancta Lucia, Aldea de Panico, R. Capra* qu'on retrouve à la fois sur le cours du Tocantins que nous reproduisons et sur la carte d'Anville. Sur notre document le fleuve se termine à la villa de Camuta, à l'endroit où, par un vaste estuaire, il va deboucher dans l'Atlantique.

Si donc l'original de cette carte, comme tout nous amène à le supposer, fut utilisé par d'Anville pour celle qu'il a publiée en 1748, cela recule encore de quelques années l'époque où il a été levé. On peut donc approximativement fixer à 1740 le temps de sa rédaction.

Il faut arriver à cent ans plus tard et jusqu'au voyage de M. de Castelnau, pour avoir sur le cours du Tocantins des renseignements aussi minutieux. Ce fut une surprise pour nous de reconnaître qu'on possédait, dans la première moitié du XVIIIe siècle, une carte du Tocantins aussi fidèle, une reproduction aussi exacte de localités qui sont encore aujourd'hui, nous devons bien le reconnaître, représentées sur les cartes avec une énorme approximation et sans qu'il en ait été fait de levé scientifique.

Telles étaient les conclusions auxquelles nous étions arrivé, lorsque nous avons trouvé dans le *Journal des Savants*, d'avril 1750, une lettre de d'Anville, aux ré-

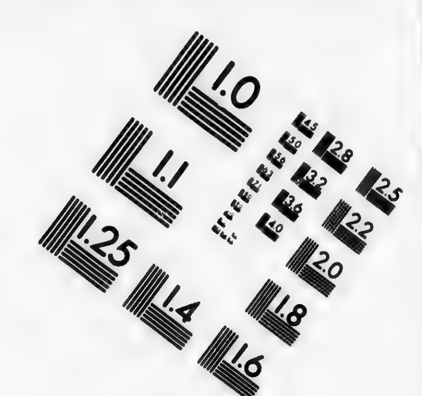
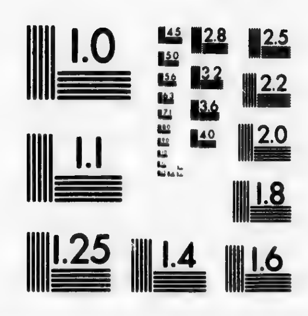


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



COURS DU TOCANTINS. dacteurs de cette feuille, sur la carte de l'Amérique méridionale qu'il avait publiée deux ans auparavant. On verra par ce document combien nos suppositions étaient fondées; nous reproduisons donc le passage relatif au Tocantins.

« Revenus par la côte du Brésil au Para, où le cours de la rivière des Amazones nous avait conduits dans la lettre qui a précédé celle-ci, il faut maintenant s'enfoncer dans l'intérieur du Brésil. La rivière des Tocantins dont l'embouchure forme le Para, nous conduira dans cet intérieur. Quoique la nouvelle carte de l'Amérique méridionale présente beaucoup d'objets nouveaux en cette partie et qui remplissent un espace valant au moins 50,000 lieues françaises quarrées; cependant le vide réel de nos connaissances dans les endroits totalement nus, s'y fait mieux reconnaître que dans les cartes précédentes où l'on a cherché à répandre dans la vaste étendue de ce continent des choses vagues et purement de présomption. MM. de la Condamine et Maldonado ont rapporté du Para une longue carte manuscrite du cours de la rivière des Tocantins dont un pays riche en mines d'or a fait découvrir la partie supérieure. D'un autre côté j'ai trouvé chez feu M. Don Luis da Cunha une carte idéale tracée par M. Don Alves da Cunha son neveu et actuellement gouverneur de Mazagan sur la côte d'Afrique, selon les notions qu'un séjour de plusieurs années en cette partie du Brésil qui s'étend depuis Villa-rica, capitale du district des Mines d'or, jusqu'à la rivière de Paraguay, lui avait acquises. J'ai été assez heureux pour qu'une position *d'Arrayal de Meya-ponte* qui se voit tout au haut de la rivière des Tocantins, fut comprise dans cette carte; sans quoi, il eut fallu deviner non seulement l'emplacement convenable aux sources de cette rivière dans l'intérieur du Brésil, mais encore leur correspondance ou liaison avec la partie représentée dans la carte de M. da Cunha. La carte de la rivière des Tocantins fournit une indication de 367 lieues entre la Cachoeira Itaboca et São Iose dans le district des mines de Guayazas et des notes de quelques distances particulières en divers endroits du cours de la rivière qui m'ont à peu près tenu lieu d'échelle. Et, pour faire connaitre ce que l'on doit à l'autre carte, tout ce qui est au-dessus de Rio Anhambi du côté du Parana et au-dessus de Rio Mbotetei du Paraguay, en est tiré, de même qu'une partie des rivières qui composent le Rio de São Francisco. »

CARTE DE JOLLIET

Il nous reste bien peu de choses à dire sur cette carte si importante de Jolliet, bien qu'elle n'enregistre pas toute l'étendue de sa découverte puisqu'elle ne dépasse pas l'embouchure de l'Ohio, *rivière par où descendit le sieur de La Salle au sortir du lac Érié pour aller dans le Mexique.* C'est là une des pièces du procès non encore définitivement jugé entre La Salle et Jolliet pour la découverte du Mississipi.

Certains ont voulu voir dans cette phrase un aveu de Jolliet pour l'antériorité de la découverte par La Salle. Mais ce même document, dans la lettre à Frontenac qui l'accompagne, contient une affirmation contraire on ne peut plus nette et plus précise : « Cette grande rivière qui porte le nom de rivière Colbert *pour avoir été découverte ces dernières années 1673 et 1674, par les ordres que vous me donnâtes,* entrant dans votre gouvernement de la Nouvelle-France. » Si La Salle était arrivé au Mississipi avant Jolliet, celui-ci ne se donnerait pas pour le découvreur de la rivière qu'il baptise du nom du grand ministre dont dépendaient les colonies. Il semble qu'il n'y ait rien à répondre à cet argument et cependant les gens de parti pris trouvent le moyen d'épiloguer.

La lettre à Frontenac est non moins précieuse par la peinture qu'y fait Jolliet du pays qu'il a découvert avec le P. Marquette ; il signale soigneusement les gisements de pierres sanguines dont il a appris l'existence et rapporte l'accident qui lui est arrivé près de Montréal, naufrage dans lequel il faillit périr et où il perdit la cassette qui contenait tous ses papiers.

Quant à la carte, elle est faite avec grand soin, par un explorateur exact et avisé qui sait tirer des Indiens des informations véritablement intéressantes et

CARTE DE JOLLIET. d'un grand prix pour la suite des découvertes. C'est ainsi qu'il signale sur les bords occidentaux du lac Supérieur une « rivière par où l'on va aux Assinipoualac, à 120 lieues vers le couchant », et plus bas à l'extrémité du lac, près de la mission du Saint-Esprit, une autre « rivière pour aller chez les Nadouessi, à 60 lieues vers le couchant. »

Enfin, à côté d'un cours d'eau qu'il ne nous nomme pas mais qui semble être le Missouri, on lit cette légende : « Par une de ces grandes rivières qui viennent de l'ouest et se déchargent dans la rivière Colbert, on trouvera passage pour entrer dans la mer Vermeille; j'ai vu un village qui n'était qu'à vingt journées par terre d'une nation qui a commerce avec ceux de la Californie; si j'étais arrivé deux jours plus tôt, j'aurais parlé à ceux qui avaient apporté quatre haches pour présent. » Cette information contient une part d'inexactitude et une part de vérité. Il n'est point de rivière servant d'affluent au Mississipi qui communique avec la mer Vermeille; mais Jolliet n'avait pas entendu parler de l'existence des montagnes Rocheuses et il veut dire, sans doute, que si l'on remontait cette rivière dans l'ouest on arriverait près du golfe de Californie. Quant aux Indiens qu'il rencontra sur les bords du Mississipi, ils étaient naturellement en fréquents rapports avec les Espagnols du Nouveau-Mexique, rapports plus souvent hostiles qu'amicaux.

On possède un assez grand nombre de cartes de Jolliet ; ce sont : celle qui a été reproduite par M. Gab. Gravier en 1880 ; celle qui figure dans la *Cartographie* de M. Harisse sous le n° 204 et qui n'est en réalité qu'un double avec variantes de celle que nous reproduisons; la carte que M. J. Clark d'Auburn lui attribue; son itinéraire de Tadoussac à la baie d'Hudson en 1679, en deux exemplaires existant à la Bibliothèque nationale et aux Archives du Dépôt de la Marine; sa carte du Canada dédiée à M. de la Barre et qui porte la date de 1684; celle de la baie d'Hudson et du Labrador dédiée en 1699 à M. de Villebois ; il faut enfin y ajouter une carte générale de la France septentrionale contenant la découverte du pays des Illinois et celle du Saint-Laurent, toutes deux exécutées par Franquelin.

Telles sont les cartes de Jolliet dont la connaissance est parvenue jusqu'à nous. Il se peut qu'on en ait découvert d'autres au Canada, mais leur authenticité pourrait bien être douteuse. Parmi les pièces relatives à Jolliet nous en

trouvons quelques-unes d'intéressantes qui complètent la biographie de ce remarquable explorateur. C'est ainsi que dans une lettre adressée à Duchesneau le 28 avril 1677, Colbert refuse l'autorisation que Jolliet avait sollicitée d'aller s'établir avec vingt hommes dans le pays des Illinois. « Il faut, dit-il avec raison, multiplier les habitants du Canada avant de penser à d'autres terres et c'est ce que vous devrez avoir pour maxime à l'égard des nouvelles découvertes qui sont faites. » Le même recueil[1] nous fournit, dans une pièce datée de 1683, quelques détails sur l'établissement fondé par l'explorateur dans l'île d'Anticosti; nous y apprenons qu'il n'y faisait que très peu de castor et que la partie principale de sa traite consistait en loups marins et en huiles animales. Deux ans plus tard, dans une dépêche au ministre, le marquis de Denonville annonce qu'il a fait « dessiner par le sieur Franquelin l'ouvrage du sieur Jolliet qui est un homme assez appliqué et qui lui paraît avoir fort bien étudié le bas du Saint-Laurent. » Ceci nous explique comment il se fait qu'on trouve réunis sur un certain nombre de cartes les deux noms de Jolliet et de Franquelin. Le premier est le véritable auteur, le second dont le talent de dessinateur était depuis longtemps apprécié, était chargé de donner aux cartes dressées par l'explorateur la forme scientifique et artistique. Il faut croire qu'on avait à la cour une haute idée de la valeur de Jolliet car dans un mémoire du roi adressé à Frontenac, en 1693, nous lisons le passage suivant : « Il faut recueillir très exactement les connaissances que pourront avoir de l'entrée du golfe Saint-Laurent et du fleuve jusqu'à Québec, des gens pratiques comme Jolliet et les employer pendant l'hiver avec l'ingénieur Franquelin. »

CARTE DE JOLLIET.

Il y a lieu de penser que Jolliet fit un voyage en France en 1695[2] car, l'année

1. *Collection de manuscrits contenant des lettres, mémoires et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France*, Québec, 4 vol. in-4°. Ce recueil, publié par le gouvernement canadien, est peu connu en France. Il renferme des pièces d'un intérêt considérable pour l'histoire de notre ancienne colonie, pièces qui ont été copiées dans les archives de différents ministères. Le seul reproche que nous fassions à cette publication, c'est qu'on n'y indique pas la provenance des documents reproduits.

2. Dans sa *Cartographie de la Nouvelle-France*, p. 139, M. H. Harrisse dit : « En 1695, il (Jolliet) alla pour la première fois en France, dont il revint avec l'emploi d'hydrographe du roi, vacant, paraît-il, par la mort de J.-B. Franquelin. » C'est une double erreur ; Jolliet revint au Canada en 1696 et Franquelin ne mourut, comme nous l'avons prouvé, qu'après le 16 janvier 1697 : la date de la nomination de Jolliet comme maître d'hydrographie à Québec est depuis longtemps connue : elle est du 29 avril 1697.

CARTE DE JOLLIET. suivante, nous voyons qu'un tonneau de fret lui est accordé par le roi avec son passage sur les vaisseaux qui devaient passer au Canada. Enfin il a été vendu à Paris, en 1893, une pièce datée de Québec le 9 novembre 1695 qui n'est autre que le contrat original passé entre l'explorateur, sa femme Claire Bissot et Charles et François Bissot, ses beaux-frères, pour l'exploitation pendant cinq ans des domaines des îles Mingan et de la côte en face, depuis l'île aux Œufs jusqu'à la baie Française. Cette pièce porte la signature autographe des parties et du notaire Guillaume Roger. Nous avons dit qu'on ne pouvait fixer exactement la date du décès de Jolliet qui serait arrivé aux îles Mingan en 1700.

La carte manuscrite que nous reproduisons appartient au Dépôt de la Marine et mesure $0^{m},49 \times 0^{m},37$.

CARTE DE LA NOUVELLE-FRANCE

PAR G. LE TESTU

L'Atlas de Guillaume Le Testu dont fait partie la planche que nous reproduisons est un magnifique volume in-folio relié en maroquin rouge qui appartient au Ministre de la Guerre, sans que nous puissions dire à quelle époque et par suite de quelles circonstances il y est entré. Voici le titre de ce volume, assurément le plus beau spécimen comme exécution, que nous connaissions, de l'hydrographie française : *Cosmographie*[1] *universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes par Guillaume le Testu, pillotte en la mer de Ponent, de la ville Françoyse de Grace.*

L'ouvrage est ainsi dédié : « A haut et puissant seigneur mesire Gaspar de Coligny, chevallier de l'ordre, seigneur de Chastillon, amiral de France, coulonnel de l'infanterie Françoyse, gouverneur de l'Ille-de-France et cappitaine de la ville de Paris, Guillaume Le Testu, son très humble et très obéissant serviteur désire pais et éternelle félicité. » Il est daté de la ville « Françoyse de Grace, le cinquiesme jour d'apuril mil cinq cents cinquante cinq auant pasques. »

Cette ville Françoyse de Grace avait été prise pour la ville de Grasse en Provence, alors qu'il y faut voir le Havre de Grâce bâti par François Ier.

1. Dans la partie géographique parue en 1837 de son *Historia physica y natural de la isla de Cuba*, Ramon de la Sagra apprécie à sa juste valeur l'œuvre de Le Testu Dans la traduction qu'il a donnée de cet ouvrage en 1842, M. Sab. Berthelot fait dans une note, p. 38, un éloge enthousiaste de l'œuvre du géographe havrais. Il la considère comme le résumé de la science de tous ses devanciers et il termine en disant que sa publication serait une entreprise à la fois utile et glorieuse. Nous ne pouvons que nous associer à cette conclusion.

CARTE DE LA NOUVELLE FRANCE PAR G. LE TESTU.

Voici la description de ce précieux ouvrage : Feuillet de titre au verso duquel est le commencement de la dédicace à Coligny. Page 2 au verso de laquelle se trouve un demi-fuseau — le monde étant divisé en quatre fuseaux — sur lequel sont représentées l'Afrique jusqu'au golfe de Guinée, la partie orientale de l'Europe, un continent polaire détaché de l'Europe mais faisant un avec l'Amérique dont on suit les côtes jusqu'à Terre-Neuve. La planche 3 comprend au recto la description du fuseau ci-dessus et au verso une projection polaire rectifiée selon le système de Werner; au verso du feuillet 4 se trouve une projection globulaire donnant les deux continents polaires, l'Europe, l'Afrique, parties de l'Asie et de l'Amérique. Le verso de la page 5 nous montre un canevas symétrique absolument analogue à ceux que nous fournissent quantité de cartographes du XVIe siècle comme Séb. Cabot en 1544, Gastaldi dans son *Universale* gravé à Venise en 1546, Berteli dans son *Universale descrittione di tutta la terra conosciuta fin qui*, de 1571, etc.

Le verso du feuillet 6 est encore plus original : là, sont représentés les deux hémisphères creux et transparents, si bien que l'on voit figurés en perspective les différents pays du globe, système qui a été employé pour la première partie de nos jours, par feu Silbermann[1]. Enfin au recto de la page 7 se trouve une projection étoilée à quatre branches. Les différents systèmes de projection employés ici sont incontestablement la partie la plus neuve et la plus originale de l'œuvre de Le Testu qui était sans contredit un mathématicien des plus distingués, ainsi qu'en témoigne une belle carte manuscrite sur parchemin qui appartient au Ministre des Affaires étrangères[2] dont la projection ressemble singulièrement à la projection conique rectifiée qui est aujourd'hui connue sous le nom de Bonne ou du Dépôt de la Guerre.

1. On peut voir les calottes sphériques en creux, mais non transparentes, de Silbermann à la Section de géographie.

2. Avant d'entrer aux Affaires étrangères, cette mappemonde, si précieuse et si habilement dessinée, appartenait au géographe Robert de Vaugondy qui la décrit dans son *Essai sur l'histoire de la géographie* (p. 149). Les parallèles y sont curvilignes, dit-il, et l'équateur est représenté par deux courbes adossées tel qu'on le voit dans la nouvelle carte d'Afrique de M. d'Anville. Elle a pour titre : « Cette carte fut pourtraicte en toute perfection tant de latitude que de longitude par moy Guillaume Le Testu, pillotte royal, natif de la ville Françoyse de Grace en la faveur de noble et illustre personne Pierre de s^{r} de la du Pré et du Bouschet, capp^{ne} ordinayre entretenu par le Roy en sa marine de Ponant et fut achevée le 23e jour de may 1566. » Elle mesure 1^{m},18×0^{m},79. Les noms en blanc ont été grattés sur le parchemin.

CARTE DE LA NOUVELLE-FRANCE PAR G. LE TESTU.

Le Testu, ainsi que le fait remarquer M. D. Aïtoff dans les *Nouvelles géographiques*[1], a employé le système métrique. Cette singulière projection et cet emploi encore plus extraordinaire au XVI[e] siècle du système métrique[2] ne semblent pas avoir frappé les deux auteurs français qui se sont le plus particulièrement occupés de l'étude des projections, MM. A. Germain[3] et d'Avezac[3].

Les feuillets 8, 9, 10 et 11 sont relatifs à l'Europe occidentale. Ces deux dernières feuilles consacrées aux royaumes du Nord sont particulièrement curieuses et prouvent combien Le Testu était étranger à la navigation de ces mers. Sa Baltique est absolument méconnaissable et la péninsule scandinave prend chez lui une forme tout à fait inattendue. Un golfe long et étroit qu'il appelle *Carelie fretum* et qui n'est autre que la mer Blanche, permet au Groullant de se rattacher à la Russie. La page 12 nous donne toute l'Europe centrale depuis la Suède jusqu'à la Tunisie; la suivante, la Prusse, l'Autriche, la Grèce et partie de la Russie; la 14[e] carte, la mer Caspienne. Avec la 15[e] planche commence la description de l'Afrique qui se continue jusqu'à la feuille 24. Vient alors la peinture de l'Asie jusqu'à la feuille 30 qui donne les Philippines et partie de la petite Jave qui est Sumatra. Les trois cartes suivantes sont consacrées à la grande Jave ou Java, et le texte qui leur fait face tout en étant extrêmement

1. M. Aïtoff qui a bien voulu, sur ma demande, examiner le planisphère de Le Testu, s'exprime ainsi : « La corde qui sous-tend l'arc de cercle représentant l'équateur, est *exactement* d'un mètre et le développement du même arc est de 1[m], 08 Le méridien central, rectiligne, mesure, de l'équateur au pôle, om, 27, soit le quart de l'équateur. Les parallèles et les méridiens sont tracés de 5 en 5 degrés. L'équateur et les parallèles sont des cercles concentriques. Les méridiens qui passent à 90° à l'est et à l'ouest du méridien central forment un arc de cercle dont le centre se trouve à l'intersection du méridien central et de l'équateur. Les arcs de cercles représentant les parallèles et compris entre le méridien central et le méridien de 90 degrés à l'est et à l'ouest de lui sont divisés en 18 parties *égales*. Sur les continuations des parallèles l'auteur a rapporté les mêmes divisions et, par les points marqués, il a tracé des lignes régulièrement courbes qui devaient représenter les méridiens ».

M. Aïtoff établit ensuite que Le Testu a sans doute connu les déterminations de la longueur du degré du méridien terrestre faites par Ératosthène et par Posidonius qui arrivaient à 140 et à 100 kilomètres. Puis il ajoute : « Mais le chiffre trouvé par les géomètres arabes est tout à fait surprenant. D'après eux, le degré du méridien aurait 111,815 mètres, ce qui ne diffère que de 123 mètres, soit d'un millième du chiffre donné par Bessel : 111,938.

Dès lors, il n'est pas improbable que l'auteur du planisphère, plus de deux cents ans avant l'invention du système métrique, ait pris pour largeur du planisphère un millionième du quart du méridien terrestre, mesure qui s'est trouvée à peu près égale à notre mètre (*Nouvelles géographiques*, 3 juin 1894, p. 94).

2. *Traité des projections des cartes géographiques*. Paris, A. Bertrand (*s. d.*), in-8°.

3. *Coup d'œil historique sur la projection des cartes géographiques*... Paris, imp. de Martinet, 1863, in-8°

concis nous renseigne inexactement quant à la religion des habitants qui sont « idolâtres, ignorant Dieu »; là, ajoute-t-il, « croissent des noix de muscade avec clou de girofle et plusieurs autres sortes tant de fruits que d'épiceries ».

Avec la planche 34 commence la description de la terre australe : « Cette terre, dit Le Testu, est dite australe, parce que plusieurs disent qu'il y a terre du costé du su que l'on dict auster. Toutefoys ce que j'en ay marqué et dépainct n'est que par imagination, n'ayant notte ou faict mémoire aucune des commodités ou incommoditez d'icelle, tant des montaignes, fleuues que aultres choses : pour ce qu'il n'y a encore eu homme qui en aict faict decouuerture certaine[1]. » Si déjà Le Testu nous a placé dans l'Asie quelques-uns de ces monstres dont la géographie du moyen âge était si prodigue, il semble les avoir à plaisir accumulés dans la terre australe. On y voit ces individus dont parle Pline, je crois, dont les oreilles étaient si grandes qu'ils pouvaient se coucher dedans, les monstres aquatiques aux formes bizarres, l'unicorne, des oiseaux singuliers, des chiens armés de griffes acérées y sont représentés à côté d'hommes qui se battent entre eux ou se livrent à la chasse. Dans le royaume de Giganton, on aperçoit un cynocéphale au cou démesuré et en face de ce pays une sorte de sarigue aux oreilles carrées qui se dressent toutes droites au-dessus de sa tête.

Avec le verso de la page 43 commence par le sud la représentation de l'Amérique qui se termine avec la 57e.

1. La terre que nous peint ici le Testu est, comme il l'avoue, absolument fantaisiste; elle ne ressemble même en aucune façon à ce qu'Oronce Finé nous en avait dessiné dans son globe cordiforme et qui présentait une délimitation assez voisine de la réalité, au moins en une partie où je crois reconnaître le golfe de Carpentarie; sa terre australe est celle qui est adoptée par toute l'école hydrographique française aussi bien par Desceliers dans sa carte dite de Henri II qui date de 1546 que dans celle du British Museum datée de 1550, ou de Rotz (Roze) en 1542, également au British Museum, ou de Cossin en 1570. Toutes nos cartes françaises pour cette époque sont d'ailleurs évidemment inspirées de documents portugais quand leurs auteurs ne se contentent pas simplement de les copier. On connaît l'erreur volontaire et systématique reproduite par les documents étrangers inspirés des Portugais, consistant à rapprocher de l'Europe leurs découvertes en Amérique, afin de les faire entrer dans la partie du monde qui leur avait été assignée par Alexandre VI. Ne nous trouvons-nous pas pour l'Australie en face d'une supercherie identique et ne la rejettent-ils pas exprès dans l'ouest pour le même motif? Tant qu'on n'aura pas découvert des documents authentiques prouvant d'une façon péremptoire la découverte probable de l'Australie par les Portugais, notre opinion n'aura d'autre valeur que celle d'une hypothèse. Nous pensons néanmoins qu'il était bon de la faire connaître. Le Testu, Jean Roze, Descelliers, Cossin n'auraient alors fait que suivre, pour ces régions qu'ils n'avaient pas fréquentées, quelques prototypes portugais, comme ils l'ont fait d'ailleurs pour Terre-Neuve et le Labrador.

CARTE DE LA NOUVELLE-FRANCE PAR G. LE TESTU.

Nous avons choisi, pour donner une idée de la finesse d'exécution de ce merveilleux atlas, la planche relative au Canada. On s'apercevra que la nomenclature y est encore en grande partie portugaise; mais elle est plus nombreuse que sur la carte de Desceliers de 1546, dont Jomard a donné une bien médiocre reproduction. Enfin la 58ᵉ feuille explique la construction d'une carte au moyen des lignes de rumbs des vents.

Il est certaines planches où les miniatures sont d'un dessin extrêmement habile et où la couleur admirablement conservée est aussi fraîche que si elle venait d'être terminée. Citons certains combats de caravelles et surtout à la planche 19 les armes de la maison de Chastillon placées sur un char qui est traîné par des dauphins sur lesquels sont montés des tritons. Il y a là un travail d'une finesse merveilleuse et d'une habileté de main digne d'un grand artiste.

Quel était donc ce Guillaume Le Testu qui s'intitule pilote royal? Jouissait-il parmi ses contemporains de quelque réputation? Thévet, — mais on assure que Thévet est bien menteur, — le qualifie toujours de renommé pilote et singulier navigateur. Philippe Strozzi, à ce que raconte H. T. S. de Torsay, son biographe, » avait envoyé à ses dépens, avec un navire de 30 tonneaux seulement, le capitaine Testu, excellent pilote, vers le Nombre de Dios en intention seulement de reconnaître les avenues et hauteur de ladite côte »[1], expédition dans laquelle Torsay raconte que Le Testu trouva la mort (1572). Nous savons par Thévet que Le Testu avait fait au moins deux voyages au Brésil[2] et qu'il fit partie de ces corsaires français qui, comme Jacques Sore[3], désolèrent les Antilles. Ainsi donc, la seule chose positive qu'on sache pour la biographie de

1. *La vie, mort et tombeau de... Philippe de Strozzi*... Paris, Guillaume Le Noir, 1608, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé par Cimber et Danjou au tome IX de la 2ᵉ série de leur intéressante *Collection de pièces relatives à l'histoire de France.*

2. Ferdinand Denis, dans *Une fête brésilienne* (à Rouen en 1551), consacre p. 33, une note étendue à Le Testu et fait remarquer combien sa carte du Brésil dénote une connaissance peu commune de cette région.

3. Voir sur ce corsaire : Jarric, *Histoire des Indes*, liv. III § 25; Gaffarel, *Histoire du Brésil français*, p. 355, et surtout la *Coleccion de documentos ineditos relativos al descubrimiento, conquista y organizacion de las antiguas posesiones espanolas de ultramar*. Segunda serie, t. VI. De la isla de Cuba, publiée en 1891 par M. Fernandez Duro. Ce dernier rappelle qu'Alonso de Sosa écrivait alors à propos de la mer des Antilles : Tres o quatro navios de franceses se han hecho tan señores de esta mar, como lo es el emperador del rio de San Lucar. »

Guillaume Le Testu du Havre, c'est la date de sa mort[1], 1572. Le nom de ce hardi marin ne s'est cependant pas éteint avec lui : nous savons qu'un Le Testu commandait un des navires de l'expédition de Strozzi contre Terceire et les Açores en 1582, mais nous ne pouvons certifier que ce soit le même qu'on désigne dans certains actes de la vicomté d'Auge, sous le nom de Guillaume Le Testu l'aîné. En tous cas, M. C. Bréard nous a, de longue date, signalé un Guillaume Le Testu qui, de 1602 à 1618, est successivement capitaine de la *Nativité*, de la *Trinité*, du *Saint-Martin* pour Terre-Neuve. C'est sans doute le

1. « ... Le cœur me saigne (à la vérité), dit Thévet dans son *Grand Insulaire*, encore inédit, Bibl. Nat., ms. fr. 15459, p. 193 verso, quand ie me remets avant les yeux le piteux désastre qui survint a ce bon capitaine, mon bon amy et l'un des plus experts pilotes de nostre aage, auec lequel j'auois fait un voiage en ces pays l'an mil cinq cens cinquante un et mil cinq cens cinquante cinq, celuy de Villegaignon,...

« Donques comme Testu eut mis pied à terre entre Panama et Nombre de Dios, il fut aduerty par certains de ces negres que des mulets chargés d'or et d'argent étoient en chemin de venir de la ville de Panama bastie en a mer du Sud, comme i'ay dit, et que si auec la flotte de ses gens il vouloit y entendre, ils pourroient aysement enlever toutes ces richesses qui montoient à plus de trois millions d'or A quoy Testu presta l'aureille accompagné d'un capitaine anglois (Fr. Drake), qui aussi ne fut point trop mal aisé à se laisser chatouiller par l'amour de l'or et argent dont ces mulets estoient porteurs. Et, par cas fortuit, ces deux capitaines se rencontrèrent scauoir l'Anglois et le François au mesme endroit et l'un ne scachant rien de l'autre (*sic*). Ainsy Testu mist en terre vingt et trois hommes des siens qui estoient dans son vaisseau qui n'estoit que de soixante et dix tonneaux qui appartenoit à feu de bonne mémoire le seigneur Philippe Strozzy, la vie duquel je vous ay mis dans mon liure des Hommes Illustres, comme aussy fist l'Anglois et en telle compaignie guidés par ces Mores, vont droit à ces mulets chassés par plusieurs esclaues, et sans arrester, se ruert à tors et à trauers de ces mulets auxquelz ils coupent jambes et jarrets, au grand contentement des pauures esclaues qui voyans que tant les François qu'Anglois (ressemblans à des affamés qui sans discrétion fourrent toutes viandes en leur panse que ques grossières qu'elles soyent) s'amusoient après les mulets chargés d'argent, leur crioient : Hé, à l'or, seigneurs, vous vous chargez de plate, scauoir d'argent; comme s'ils les eussent voulu reprendre ce qu'ils ne scauoient pas choisir le meilleur et le plus exquis, ou bien qu'ils leur prophétisassent ce qui leur aduint depuis, qu'ils faisoient mal de s'appesantir d'argent qui s'en faloit beaucoup qu'il respondit à la valeur de l'or. Aduint que comme les François et Anglois furent chargés et battés de lingots et grosses pieces d'or, las et recreus de l'ennuy du chemin, cinquante soldats espaignols mal équippés au possible, qui tenoient escorte à cette troupe de mulets commencent a charger les nostres à coups de flesches accompagnes seulement de quelque dizaine d'arquebouziers tels quels la pluspart tous deschaux qui auoient si bien fourragé. Testu avec huit arquebouziers tint coup et fit aller les plus chargés devant et lui demoura derrière ne craignant tels coquins. Aduint que la fortune fut si contraire qu'il fut atteint d'une arquebousade qui lui donna un Espaignol et fut depuis habandonné tant des siens que des Anglois et n'y eut homme tué ny blessé que luy. Les autres qui fuirent de vitesse (comme quelques uns d'entre eux m'ont confessé) iettoient et cachoient dans une petite islette déshabitée, dans les sablons, bien avant, la plus grande partie de leur or et tel en mist pour plus de soixante mil escuz tant ils en estaient chargés devant et derrière. »

même à qui nous voyons faire un prêt pour le voyage de Canada en 1612[1]. Enfin nous connaissons l'existence d'une Marie Le Testu, bourgeoise, et demeurant en la ville française de Grâce, paroisse de Saint-François, qui après avoir rendu ses comptes à ses enfants en 1596, après la mort de son premier mari, Nicolas de la Motte, capitaine de navire, fit le 14 mars 1610 un règlement avec ses gendres qui avaient épousé Michelle et Anne qu'elle avait eus du sieur de La Motte ; elle était en ce moment veuve de Jean Noël. Cette Marie Le Testu était vraisemblablement fille du Guillaume qui fut tué en 1572 à Nombre de Dios[2].

CARTE DE LA NOUVELLE-FRANCE PAR G. LE TESTU.

1. Bréard, *Marine normande*, p. 120.
2. Documents inédits communiqués par M. Bréard.

LAC SUPÉRIEUR

Nombreuses sont les cartes des lacs appartenant au système de Saint-Laurent; mais nous ne croyons pas qu'aucun de ceux-ci ait été plus souvent figuré que le lac Supérieur. Outre la planche que nous reproduisons, qui appartient au Dépôt de la Marine et mesure $0^m,40 \times 0^m,28$, nous connaissons encore : 1° lacs Tracy ou Supérieur, des Illinois et des Hurons avec la rivière Colbert : sur cette carte se voit le lieu où mourut le P. Meynard qui essaya d'atteindre le Mississipi ; 2° lac Supérieur et autres lieux où sont les missions des Pères de la Compagnie de Jésus comprises sous le nom d'Outaouacs, pièce qui, parue dans la *Relation du Canada de 1671 à 1672*, a été maintes fois reproduite et dont un exemplaire avec de nombreuses annotations manuscrites a été exposé, en 1892, sous le n° 282 (52); 3° une autre carte, portant le même titre, mais qui n'est ni l'original ni la copie de la pièce précédente et qui offre avec cette dernière de notables différences ; 4° lac Tracy ou Supérieur, avec les dépendances de la mission du Saint-Esprit; 5° carte de la côte occidentale du lac Supérieur en 1735 par Chaussegros de Léry fils ; 6° une carte du même lac non datée, mais du milieu du XVIIIe siècle; 7° une carte d'une partie du lac par M. de la Jemmeray avec les lacs des Bois et Tekamamiouen.

Une description du lac Supérieur contemporaine de certains des documents que nous venons d'enregistrer le peint comme extrêmement dangereux. La rive septentrionale, dit son auteur[1], est la meilleure, car elle est bordée de roches

1. Jefferys, *The natural and civil history of the French Dominions in North and South America*, London, 1761, in-fol.

d'une extrémité à l'autre, roches qui par leurs découpures constituent des havres sûrs et bien abrités. Cette immense nappe d'eau douce, qui ne mesure pas moins de 83,000 kilomètres carrés et de 2,800 kilomètres de circonférence, est la plus considérable non seulement de tout le système lacustre laurentien mais du monde entier. La navigation y est rendue très périlleuse par les vents du nord et par les brouillards. Jefferys assure que si un orage se prépare on en est averti deux jours d'avance. On perçoit tout d'abord à la surface de l'eau un léger murmure qui dure toute la journée sans augmentation sensible. Le lendemain, le lac est couvert de grandes vagues qui persistent tout le jour, qui ne vous empêchent cependant pas de continuer votre voyage et de faire bonne route si le vent est favorable, mais le troisième jour, sans que rien vous en avertisse, le lac entre en furie et la tempête se déchaîne avec une énergie égale à celle de l'Océan dans les parages les plus mal renommés. LAC SUPÉRIEUR.

C'est en 1641 que les missionnaires Raimbault et Jogues découvrirent le saut Sainte-Marie par lequel les eaux du lac Supérieur tombent dans le lac Huron ; en 1660, c'est le P. Meynard qui remonte ce défilé et explore la rive méridionale du lac et le P. Allouez qui arrive au fond du lac et découvre la rivière Saint-Louis, extrémité la plus reculée de cette immense chaîne de lacs, de chutes ou de défilés et de fleuve qu'on appelle le système du Saint-Laurent. Il y avait d'ailleurs été précédé en 1659 par Des Groiseilliers et Radisson. Dès avant sa découverte, le lac Supérieur était célèbre comme lieu d'où provenaient ces morceaux de cuivre que les Indiens avaient si souvent montrés aux Européens. La découverte de la mine d'où ils provenaient fut le prétexte de biens des explorations. C'est dans ce but que Jolliet et Péré furent envoyés en 1668 au lac Supérieur. Sur la côte, dans quelques-unes des îles, on trouva de gros blocs de cuivre, les sauvages racontaient même qu'il y avait jadis un rocher de ce métal qui s'élevait à une grande hauteur au-dessus de l'eau et qui aurait disparu couvert de sable ou de boue sous les eaux du lac.

Une carte du lac Supérieur, qui portait à l'Exposition cartographique américaine de 1892 le n° 282 (24) porte sur l'île Minong, devenue plus tard île Royale, cette légende : *où l'on croyait que fut la mine de cuivre.* Cette pièce doit être un peu antérieure à celle que nous reproduisons, car la forme du lac est moins bien dessinée et les détails décèlent une connaissance moins approfondie des

LAC SUPÉRIEUR. localités. C'est ainsi qu'à l'embouchure de la rivière Alempissaki, émissaire du lac Alemipigon, se trouve dessiné un delta très imparfaitement tracé et dont la forme générale se rapproche de celle qu'on voit sur la carte des découvertes de Jolliet.

A la pointe Saint-Esprit on lit la légende suivante : « Autrefois les restes de la nation huronne s'étaient réfugiés ici et les Jésuites y avaient une mission. Maintenant, les Nadouessioux ôtant aux Hurons la liberté de chasser au castor, ces sauvages ont quitté et les jésuites les ont suivis. » C'est dans la baie Chaguamigon qu'existait la petite ville indienne où nos missionnaires s'établirent en 1661 et fondèrent la mission du Saint-Esprit. Les Outagamis, Sakis, Outaouais, Hurons et Indiens Illinois y affluèrent dès 1668 pour y commercer. Quelques-uns s'y établirent, et la traite y fut, pendant un certain temps, considérable.

Sur la carte que nous indiquons la première, dans notre énumération, nous trouvons, outre le lieu où mourut le P. Meynard, que le cours du Mississipi est dessiné depuis le saut Saint-Antoine-de-Padoue jusqu'à l'Arkansas. Des croix placées en diverses localités indiquent vraisemblablement les différentes missions. Enfin le lac Supérieur est ici appelé Tracy du nom d'Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, qui fut nommé lieutenant-général de l'Amérique par commission du 19 novembre 1663 et qui est fameux par son expédition contre les Iroquois en 1666.

Nous noterons sur la carte du lac Supérieur, avec les dépendances de la mission du Saint-Esprit, cette mention sur la rivière Nantounagan : « dans laquelle le s[r] de Saint-Lusson a percé et trouvé les galets de sable desquels on croit que se forme le cuivre. »

Sur un exemplaire de la carte des missions, nous relevons quelques annotations intéressantes. Ainsi, au-dessous de la mission du Saint-Esprit, on lit : « Il y a les Sioux des prairies au-dessus du Mississipi et les Sioux du lac Supérieur voisins des Sauteurs. »

A l'une des branches constituant le delta de la rivière Alempissaki — innomée ici, — à partir de Kamanestigoya, est marqué en traits indécis le cours d'une rivière qui sert d'émissaire à un lac grossièrement dessiné, appelé lac des Assenipoils. Sur l'une des îles situées à l'est de l'embouchure de l'Alempissaki

est marqué : « Pagouache, lieu de pêche où tous les sauvages du nord du lac Supérieur s'assemblent l'été. » Un peu plus loin dans l'est : « Rivière de la Roche par où on va aisément à la baie d'Hudson. Après avoir fait 30 lieues dans cette rivière où il y a six portages, on tombe dans une très grande rivière, très rapide, qui mène à la baie d'Hudson. » Enfin, dans le coin oriental de la carte : « Michipicoton; cette rivière a 60 lieues de long; les Onestimanestigo ou N. du Pêcheur compris sous le nom de Têtes-de-boule y viennent traiter quand il y a des Français, au lieu d'aller à la baie d'Hudson. » LAC SUPÉRIEUR.

En somme, malgré les informations si curieuses que nous venons d'énumérer, la carte des missions est moins bonne que celle que nous reproduisons. Sur cette dernière, le Mississipi est représenté un peu plus haut que le lac de Buade par 49° 30', comme un grand fleuve; sur la rive occidentale sont marqués le village des Poualacs et la rivière des Mascoutins Nadouessioux. Du côté de l'est, nous noterons la rivière de Saint-François ou des Nadouessioux qui sort du lac de Buade près duquel habitent les Issatis qui forment vingt-quatre villages. Par la rivière du prophète, le Saint-François communique avec la rivière de la Madeleine qui tombe dans le Mississipi près d'un tombeau, au-dessous du saut Saint-Antoine.

Au fond de la baie des Puants, non loin de la mission de Saint-François Xavier, débouche une rivière qui porte, dans son cours supérieur, le nom de rivière des Miamis, traverse trois lacs appelés lacs des Folles-Avoines, celui de Kitchigamingue ou de Saint-François chez les Outagami. Sur les bords du lac Supérieur notons, près de la rivière de Montréal et de la pointe au Cabaret, l'ancien chemin des Illinois et, un peu plus à l'est, la rivière Talon qui portait auparavant le nom de Nantounagan. Comme on le voit, la comparaison entre eux de ces divers documents fournit des informations nouvelles; on y suit la marche des découvertes et l'on pourrait facilement arriver, grâce aux légendes qu'elles portent, à leur fixer une date assez approximative.

CARTE DE LA MANITOUMIE

La carte ici reproduite et qui mesure $0^m,73 \times 0^m,44$ appartient à la Section géographique de la Bibliothèque nationale où elle porte le n° C 17701. C'est un double, sauf le cartouche, d'une pièce qui, placée au département des Estampes de la même Bibliothèque, fut quelque temps égarée et figurait à l'Exposition cartographique américaine de 1892 sous le n° 171.

On ne saurait trop se féliciter du soin que les cartographes et les ingénieurs envoyés dans la Nouvelle-France prenaient d'adresser en double ou en triple expédition au Ministère les résultats de leurs travaux. Grâce à cette sage précaution, bien des documents nous ont été conservés qui auraient disparu dans un naufrage, qui auraient été pris par l'ennemi ou qui auraient été anéantis par l'indifférence de ceux qui étaient chargés de les conserver.

Ces deux pièces doivent être rapprochées du n° 77 de notre *Cartographie*[1] *de la Nouvelle-France* qui est un tirage avant la lettre de la carte décrite par M. Harisse[2] sous le n° 342 et qui accompagne le Voyage du P. Marquette inséré dans le Recueil de Thévenot de 1681.

C'est le véritable prototype de cette dernière dessinée et gravée par H. Liébaux, auteur de nombreux plans et cartes, notamment pour les ouvrages de Rollin.

A vrai dire, la perte du document qui nous occupe n'aurait pas été un malheur irréparable, car elle ne nous fournit qu'un petit nombre d'informations

1. *Cartographie de la Nouvelle-France, Supplément* à l'ouvrage de M. Harrisse..., Paris, 1885, in-8°.
2. *Notes pour servir à l'histoire... de la Nouvelle-France*, Paris, Tross, 1872, in-16.

CARTE DE LA MANITOUMIE.

que nous retrouvons d'ailleurs sur les cartes postérieures. Son seul mérite est d'être contemporaine des événements qu'elle relate et nous n'en donnerons comme preuve que l'emploi du signe ȣ qui rend le son *ou*. C'est évidemment en grande partie, ce que nous appelerions aujourd'hui une carte par renseignements, où sont, en d'autres termes, consignées les informations recueillies auprès des indigènes qui viennent compléter celles qui ont été réunies *de visu*.

Le nom de Manitoumie, employé par les auteurs pour désigner les pays appelés un peu plus tard Colbertie ou Louisiane, n'est pas plus ridicule que ces derniers. Il provient d'une statue que Marquette et Jolliet remarquèrent, divinité qui semblait être en grand crédit auprès des Indiens. L'endroit où s'arrêtèrent les voyageurs est soigneusement indiqué en face du confluent de l'Arkansas : *On est venu iusques icy à la hauteur de 33 degrez.*

Sur la même rive gauche du Mississipi, les Monsouperia possédaient des fusils qu'ils s'étaient, sans doute, procurés chez les Anglais de la Caroline; sur la rivière Ouaboukigou (l'Ohio), se trouvaient les mines de fer de Chaouanon tandis que sur la rive occidentale du Mississipi, les voyageurs ont appris l'existe[illegible] de « nations qui ont des chevaux et des chameaux » : les chevaux, ce [illegible] les mustangs; quant aux chameaux, il faut sans doute y voir des bisons que le dessinateur a représentés en deux points de la carte et qu'il désigne sous les noms de *Pichikiou*, bœuf sauvage. La route de l'aller en partant d'une baie du *lac* des Puants par la rivière Messiousing ou Wisconsin, le chemin du retour par une rivière non dénommée, mais qui reçut le nom de Seignelay, sont soigneusement indiqués sur cette carte qui a été faite incontestablement sur les renseignements de Marquette et de Jolliet; nous ne croyons pas cependant qu'elle soit de la main de ce dernier ; nous n'en donnerons comme preuve que le titre même où ne figure pas le nom de Jolliet.

Ce document a bien plutôt été rédigé sous les auspices et sur les notes du P. Marquette. Ce missionnaire, né à Laon en 1637, était entré dans l'ordre des Jésuites en 1654, et depuis 1666, il exerçait son ministère auprès des Indiens des grands lacs. Marquette s'était établi à la mission du Saint-Esprit sur les bords du lac Supérieur et il y avait remplacé le P. Allouez en 1670. C'est là qu'il fit, sans doute, la connaissance de Jolliet qu'il rejoignit en octobre 1672 à Missillimakinac sur le lac Huron à l'entrée de celui des Illinois. Par la rive nord

CARTE DE LA MANITOUMIE.

du lac Michigan ou Illinois. Marquette partit avec Jolliet et cinq engagés pour la baie des Puants d'où ils gagnèrent, par la route indiquée sur la carte, le Mississipi qu'ils descendirent jusqu'à l'Arkansas. A la fin de septembre 1673, les explorateurs ralliaient la baie des Puants après un voyage de 800 lieues. Jolliet, comme nous l'avons déjà raconté, passa l'hiver à la mission Saint-François-Xavier et partit au printemps pour Québec, afin de rendre compte de sa mission au gouverneur Frontenac. Quant au P. Marquette, après un voyage chez les Kaskaskias, il vint mourir le 19 mars 1675, sur les bords du lac Michigan.

CARTE DE GUTIERREZ

Diego Gutierrez, originaire de Séville, fut *cosmografo mayor*; il fabriquait des instruments d'observation et dressait des cartes marines. Navarrete, dans sa *Biblioteca maritima*, lui consacre, ainsi qu'à son fils, deux courtes notices qui sont, encore aujourd'hui, la source de tout ce qu'on a écrit des habiles cartographes de ce nom.

Le 5 novembre 1544, sur l'avis des cosmographes de la *Casa de Contratacion* et du pilote major, qui était alors Sébastien Cabot, il lui fut défendu, et cette prohibition fut ratifiée par un ordre royal donné à Valladolid le 22 février 1545, de faire des cartes, parce qu'elles étaient préjudiciables à la navigation et aux droits de la couronne de Castille. Préjudiciables à la navigation, cela ne veut pas dire qu'elles fussent inexactes, car nous savons, par comparaison, qu'elles n'étaient pas inférieures à celles que traçaient les autres cosmographes officiels; c'est là un argument de style, mais ce n'est pas la véritable raison; quant à être préjudiciables aux droits de la couronne de Castille, c'est possible, mais le nombre de cartes de Diego Gutierrez qu'on possède aujourd'hui est trop petit pour qu'on puisse s'en rendre compte.

En effet, à part la carte que nous reproduisons et qui serait, selon Navarrete, de Diego Gutierrez le fils, si l'on s'en rapporte à l'interdiction que nous venons de citer, M. H. Harrisse, qui a étudié, avec tant de soin la cartographie du XVI[e] siècle, n'en connaît qu'une autre. Cette dernière, une carte d'Amérique gravée et publiée à Anvers en 1562 par Hier. Cock, aurait été vendue par le libraire Tross au British Museum où elle figurerait sous le n° 69810/18, mais le *Catalogue of the printed maps, plans and charts in the British Museum*, publié en 1885, ne fait mention d'aucune carte de cet auteur.

CARTE DE GUTIERREZ.

Nous avons dit que le fils de Gutierrez, également appelé Diego, fut aussi cartographe. Navarrete nous apprend, d'après un manuscrit de Cean Bermudez, *Notice des premiers Argonautes*, que, par une cédule royale datée de Valladolid le 20 octobre 1554, il fut concédé à Diego Gutierrez, en raison de son habileté à faire des cartes et à fabriquer des instruments, le salaire de 6,000 maravedis par an, dont jouissait son père. Ceci semble prouver que si l'on interdit en 1544 à Gutierrez le père d'exercer ses fonctions, on lui en laissa du moins le titre et les émoluments jusqu'en 1554. Ne faut-il pas lire, par interversion, et ce serait plus vraisemblable, 1545?

La carte marine que nous reproduisons ici en quatre feuilles appartient au Dépôt des cartes de la marine et mesure $1^{m},30$ sur $0^{m},85$. Elle représente l'océan Atlantique avec les côtes orientales d'Amérique jusqu'au-dessous de l'Amazone, celles d'Europe et d'Afrique jusqu'au golfe de Guinée. Quant aux côtes occidentales d'Amérique, elles vont depuis *los farallones* jusqu'un peu au-dessous de Lima los Reyes. C'est une carte exclusivement maritime sur laquelle se lit cette légende : *Diego Gutierrez Cosmographo de Su Magd., me fizo en Sevilla ano de 1550.*

Dans son *Cabot*, M. Harrisse[1] dit que cette pièce « ne décèle pas la main d'un cosmographe au courant des découvertes accomplies dans les quinze années qui en précédèrent la construction ». Le savant américain s'en étonne et il a tort, car il a trop minutieusement étudié la cosmographie de cette époque pour ne pas savoir qu'il en est presque toujours ainsi. Notre ami M. Erik Dahlgren, qui vient de publier la belle carte du cosmographe Santa-Cruz[2] qui se trouve à Stockholm, fait une remarque analogue à celle de M. Harrisse. Et cependant Santa-Cruz, en 1536, achève, avec d'autres cartographes, le *Padron general* et fait partie de la junte qui a pour mission d'examiner cette œuvre qui doit être le résumé de tout ce que savent les cosmographes officiels.

De ce que Terre-Neuve, sur la carte de Gutierrez, n'est pas nettement séparée du continent, cela prouve incontestablement que l'auteur n'eut pas connaissance

1. *Jean et Sébastien Cabot...*, 1882, p. 233.

2. *Map of the world by Alonso de Santa-Cruz, 1542. Explanations*, by E. W. Dahlgren, Stockholm, Royal printing Office, 1892, in-8°, p. 15. La reproduction de la carte en héliogravure forme un atlas gr. in-fol. Consulter sur Santa-Cruz le : *Boletin de la real Academia de la historia, Enero 1894.*

CARTE DE GUTIERREZ.

des découvertes opérées par notre compatriote Jacques Cartier six ans auparavant; mais cela ne prouve pas que Gutierrez fut le seul des cosmographes officiels à être aussi mal renseigné.

Nous devons, quant à nous, en tirer cette conclusion qu'il ne faut pas déduire, d'une façon absolue, de l'existence ou de l'absence de certaines découvertes, la date certaine de la confection d'une carte. Il ne faut pas dire, comme on le ferait sûrement ici, si la pièce n'était pas datée, qu'elle est antérieure à la reconnaissance du golfe Saint-Laurent par Jacques Cartier.

M. Harrisse trouve à cette carte de Gutierrez un intérêt tout particulier parce qu'il croit qu'elle n'est, en ses parties essentielles, qu'une copie de la mappemonde dessinée par Alonso Chaves en 1536. Or, comme M. Dahlgren estime qu'il en est de même pour la carte de Santa-Cruz, si ces deux documents sont inspirés d'un même original, ils doivent présenter entre eux un air de famille, une ressemblance très remarquable. Nous relevons cependant dans la délinéation des côtes des différences sensibles, notamment dans la forme du golfe du Mexique, de l'Amérique centrale, du golfe d'Uraba et de la côte du Pérou. Chez Santa-Cruz nous notons les noms de Tierra de Panfilo Narvaez, del Licenciado Aillon, de Stevan Gomez; rien de pareil sur la carte de Gutierrez! Quant à la nomenclature sur la côte des États-Unis, elle est absolument différente, celle de Gutierrez étant beaucoup plus abondante à cause de l'échelle qui est bien plus grande chez ce dernier; elle a même un parfum lusitanien plus prononcé.

« Voici, dit M. Harisse[1], une carte de dimensions importantes, et très détaillée, faite à Séville par un cosmographe de Sa Majesté, noté pour son habileté exceptionnelle en cartographie, et qui, en 1550, ne connaît encore ni le détroit de Belle-Isle ni le fleuve Saint-Laurent, ni les grandes iles du golfe de ce nom. Notre surprise augmente lorsque nous rapprochons les profils géographiques tracés par Gutierrez des contours qu'on relève sur la carte faite également à Séville par son collègue Sébastien Cabot six années auparavant. Dans cette dernière, toutes les configurations dues aux explorations françaises sont nettement indiquées et en partie nommées, bien qu'involontairement. Com-

1. *Op. cit.*, p. 234-235.

ment se fait-il que Gutierrez n'en ait pas eu connaissance? On ne peut, non plus, dire que Cabot les dérobait aux yeux de ses collègues, car sa carte, au moins en sa forme originale, a dû être mise à la portée de tous les ayants droit et, parmi ceux-ci, figuraient en première ligne les cosmographes de Sa Majesté.

« Ces lacunes dans la carte de Gutierrez, lesquelles se retrouvent dans le portulan fait par Baptista Agnese pour Charles-Quint, portent à croire que les découvertes de Jacques Cartier ne furent connues géographiquement par les cosmographes espagnols que longtemps après leur accomplissement. La date de 1544, qu'on lit sur le planisphère cabotien, devient, conséquemment, aussi l'objet d'un doute, lequel augmente si nous prenons en considération que ce n'est pas l'original de la carte de Cabot que nous possédons, ni même une copie prise en Espagne, mais seulement une version faite et gravée dans le nord de l'Europe, par un éditeur peu scrupuleux. »

Nous pensons qu'on nous pardonnera cette longue citation, car on ne pouvait mieux apprécier l'importance relative de la carte de Gutierrez.

Mais cette dernière offre quelques particularités dont n'a pas parlé M. Harrisse, soit qu'il n'y ait point attaché d'importance, soit qu'elles lui aient échappé.

Le méridien initial employé par Gutierrez passe un peu à l'est de Fayal dans les Açores, c'est à peu près le méridien employé par Santa-Cruz. Mais ce qui semble très bizarre, c'est l'emploi de deux équateurs parfaitement distincts, l'un à l'usage de l'Afrique et de l'ancien monde, l'autre propre à l'Amérique et passant par l'embouchure des Amazones. Il en résulte qu'il y a deux numérotations des parallèles, la différence des deux équateurs étant de tout près de trois degrés. Nous avons déjà constaté plusieurs fois la présence sur une même carte de deux équateurs simultanés, mais c'était au commencement du siècle, et je ne me souviens pas, pour ma part, l'avoir vue à une époque aussi basse que 1550.

Sans pouvoir y arriver, on a cherché à concilier la position de l'équateur selon Ptolémée avec celle que lui attribuaient les marins. Pour la côte orientale d'Afrique, l'équateur coïncidait à peu près avec la position que lui assigne Ptolémée à peu de distance du cap Guardafui, mais il n'en était pas de même pour la côte occidentale, car Ptolémée affirme, ne connaissant pas le golfe de Guinée,

que l'équateur traverse le continent tout entier. Il fallait donc ou reconnaître que les marins se trompaient ou faire descendre sur les cartes le golfe de Guinée au-dessous de l'équateur. Ce que Schöner et d'autres auteurs ont fait se représente ici bien plus tard. Il nous semble que cela valait la peine d'être noté! CARTE DE GUTIERREZ.

Sur notre reproduction, nous avons, à dessein, laissé de côté l'Afrique et les côtes de l'Europe pour ne nous attacher qu'à l'Amérique; on pourra néanmoins remarquer cette singulière disposition sur la feuille qui donne l'embouchure des Amazones. Le second méridien, sur lequel figure la division en degrés à l'usage de l'Amérique, répond à la ligne de *particion* et cette ligne de démarcation nous paraît être celle qu'on voit employée sur toutes les cartes espagnoles. Il eût été intéressant de savoir où Gutierrez plaçait la ligne sur l'autre hémisphère, car, comme on l'a inculpé de ne pas prendre les intérêts de l'Espagne, on aurait ainsi pu se rendre compte de la réalité de l'accusation.

Il y avait eu longtemps entre le Portugal et l'Espagne un gros sujet de contestation : la possession des Moluques et des îles à épices. Si les droits de l'Empereur sur les Moluques avaient été définitivement cédés par lui en 1529 à prix d'argent, il n'en avait pas pour cela abandonné toutes ses prétentions et c'est grâce à cette persistance que nous verrons nombre d'expéditions s'armer au Pérou ainsi qu'au Chili et se développer les découvertes dans l'océan Pacifique. Ajoutons que les Portugais ne connaissaient encore que pour les avoir entrevues les côtes de l'Australie et qu'ils s'imaginaient y trouver les mêmes productions que dans l'archipel des Moluques; aussi avaient-ils soin de déplacer intentionnellement sur leurs cartes cette longue ligne de côtes, afin de la faire rentrer dans la partie du monde qui leur était attribuée par la décision du pape Alexandre VI et le traité de Tordesillas.

Nous les avons d'ailleurs bien des fois pris sur le fait à user d'une supercherie analogue relativement à l'Amérique et aux découvertes des Cortereal. La disposition circulaire qu'ils donnent aux côtes orientales de l'Amérique du Nord est même devenue un des signes distinctifs de leur école et toute carte qui la porte s'est incontestablement inspirée d'un prototype portugais. C'est le cas de la plupart de nos cartes marines normandes.

Comme exemple bien topique, nous indiquerons une jolie petite mappemonde très finement dessinée, qui figurait à l'Exposition cartographique

 américaine sous le n° 32, qui a pour auteur Nicolas Desliens, de Dieppe, et qui porte la double marque de son origine portugaise, la déformation des côtes de l'Amérique et le déplacement de Java la Grande.

Enfin, nous avons remarqué dans un endroit où le parchemin, à force d'avoir été roulé, est tout brisé, une inscription près du bord de la carte de Gutierrez. L'encre a singulièrement pâli et les cassures du parchemin en rendent la lecture excessivement difficile. Cependant cette légende pouvait tout aussi bien être insignifiante que renfermer un renseignement précieux, soit qu'on y trouvât le nom d'un ancien possesseur soit une appréciation contemporaine sur l'intérêt que la pièce présentait. L'écriture est du XVI[e] siècle incontestablement et la légende commence ainsi : *Esta carta... lod... envio... piloto*; tout ce qui est remplacé par des points est absolument indéchiffrable. Le résultat obtenu ne vaut assurément pas la peine que nous avons prise.

Ajoutons que, si nous comprenons que Gutierrez, cartographe espagnol, n'a pas tenu à nous donner les côtes du Brésil, territoire portugais, il aurait pu, du moins, nous fournir sur la côte occidentale d'Amérique des renseignements plus complets. La côte du Chili était bien connue et Fernand Cortés avait fait procéder à la reconnaissance de la Californie. Enfin, non seulement la Plata était explorée, mais on avait tenté des établissements dans le détroit de Magellan. nous ne rappellerons ici que l'expédition de Lopez de Villalobos en 1542. Les motifs pour lesquels Gutierrez n'a pas donné plus d'extension à cette pièce nous échappent donc et nous regrettons vivement de ne pas connaître la carte d'Amérique, due à ce cartographe, qui existe au British Museum.

PLAN DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

En 1701, Bienville reçut l'ordre d'évacuer le Biloxi pour s'établir sur la rivière Mobile où il construisit un fort qui fut terminé au mois de mars de l'année suivante. En 1711, Mobile ayant été inondé, on se transporte à 8 lieues au-dessus, à l'entrée de la rivière.

Au mois de février 1718, « M. de Bienville[1] chercha un endroit convenable sur les bords du Mississipi pour y placer le comptoir principal (de la Compagnie des Indes occidentales). Il choisit celui auquel on a, depuis, donné le nom de la Nouvelle-Orléans, à 30 lieues de la mer, dans le fleuve, par rapport à la communication du lac Ponchartrain par le ruisseau Saint-Jean. Il y laissa cinquante personnes, tant charpentiers que forçats, pour défricher le terrain et y construire quelques logements. »

A la fin de l'année 1720, arrivèrent dans la colonie les ingénieurs de La Tour et Pauger qui devaient tant faire pour la création et la prospérité de la Nouvelle-Orléans. Ce dernier relève presque aussitôt l'embouchure du fleuve, il sonde la passe et envoie à Bienville un mémoire dans lequel il conclut à l'évacuation du Biloxi en faveur de la Nouvelle-Orléans. C'était également et depuis longtemps l'avis du gouverneur qui, le premier, avait su apprécier la situation favorable de l'établissement sur le bas Mississipi, dans un endroit où les navires trouvaient assez d'eau pour se ranger à quai et y débarquer leurs marchandises sans transbordement. La nouvelle ville devint donc la capitale de la Louisiane,

1. Bénard de la Harpe, *Journal historique de l'établissement des Français à la Louisiane.*

PLAN DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

capitale bien humble, car on n'y comptait encore que cent maisons de bois et deux cents habitants. C'est à ce moment, septembre 1722, qu'un ouragan s'abattit, du 11 au 16, sur la ville et emporta la plus grande partie des maisons, à la réserve d'un magasin que M. Pauger avait fait construire[1].

Deux ans auparavant, le sieur de Beauvilliers, gentilhomme servant du roi et son ingénieur ordinaire, de l'Académie des sciences à Paris[2], comme il se qualifie, avait dressé sur les Mémoires de Bénard de la Harpe une carte de la Louisiane et y avait ajouté une petite vue de 0m,04 de haut sur 0m,095 de large qui nous montre le commencement de la Nouvelle-Orléans en novembre 1720; c'est, croyons-nous, la vue la plus ancienne de cette ville que l'on possède[3].

Dès 1723 fut commencée la construction de levées et de digues devant servir de protection à la ville contre les inondations du fleuve et qui s'étendaient sur un espace de 25 kilomètres en amont et en aval.

Sage précaution, car E. Reclus écrivait en 1859 : « Il suffit de creuser de quelques centimètres, ou, pendant les saisons de grandes sécheresses, de 1 ou 2 mètres pour rencontrer l'eau vaseuse; aussi la moindre pluie suffit-elle à inonder les rues et, quand une trombe d'eau s'abat sur la ville, toutes les avenues et les places sont changées en rivières et lagunes. »

Il faut faire remarquer, à peu près à la même époque, l'arrivée des Jésuites et des Ursulines, ces dernières en 1727.

Lorsqu'en 1763 la Louisiane fut cédée par la France à l'Espagne, les habitants de la Nouvelle-Orléans se firent remarquer par leur répugnance à changer de drapeau; un grand nombre d'entre eux aimèrent mieux émigrer que s'exposer aux procédés tyranniques d'O'Reilly et vendirent tous leurs biens pour s'établir dans les Indes occidentales, si bien que la population, alors estimée à 3,190 individus, se trouva réduite dans des proportions très sensibles. On sait

1. Bénard de la Harpe, *Journal historique de l'établissement des Français à la Louisiane*.

2. Beauvilliers mourut à Paris en 1730.

3. Cette carte appartient à la Section géographique de la Bibliothèque nationale; elle fut exposée en 1892 sous le n° 83. Une copie de cette carte existe dans un atlas du Dépôt de la Marine C 4040, mais la vue de la Nouvelle-Orléans y a été déchirée, sans doute par quelque amateur peu scrupuleux. Cette vue a été reproduite par Thomassy et on la trouve dans Winsor, tome V. Il faut voir dans ce dernier auteur les reproductions des plans de Du Pratz qui a paru au tome II de son *Histoire de la Louisiane*, et de Dumont, ainsi qu'une excellente cartographie pour laquelle l'auteur a pris pour base celle de Thomassy.

que la Louisiane fut rétrocédée en 1801 par les Espagnols à la France et que cette dernière la vendit aux États-Unis en 1804. Au moment de la cession par l'Espagne furent publiés en France un assez grand nombre de travaux sur notre ancienne colonie; nous n'indiquerons ici que celui de Dubroca[1] et les *Mémoires sur la Louisiane et la Nouvelle-Orléans*[2]. Mais en somme ces travaux ne contiennent rien d'original et se sont inspirés de ceux qui avaient été déjà publiés, notamment de ceux de Le Page du Pratz[3].

PLAN DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

La carte que nous reproduisons ne manque pas d'intérêt. Elle appartient aux Archives nationales et porte les armes du maréchal de Belle-Isle. Elle n'est ni signée ni datée, non plus qu'une copie qui appartient au Ministère de la Guerre, qui est également dédiée au maréchal de Belle-Isle et qui est du même auteur incontestablement. Cette pièce ressemble à la carte qui se trouve dans l'*Histoire de la Louisiane*, de Lepage du Pratz, mais surtout à celle qui a été donnée par Dumont dans ses *Mémoires historiques de la Louisiane* et qui a pour auteur Le Blond de La Tour et Pauger. Si ces deux ingénieurs ont dessiné la carte que nous reproduisons, dont les dimensions sont de 0m,73 × 0m,46, celle du Ministère de la Guerre qui mesure 0m,72×0m,43 et les pièces numérotées 123 et 225 au Catalogue de l'Exposition cartographique américaine de la Bibliothèque, ce sont là de forts médiocres spécimens de leur talent de dessinateurs. Malgré ce défaut capital, la pièce qui nous occupe nous fournit, comme celles que nous avons citées plus haut et qui en sont vraisemblablement dérivées, des informations d'un prix inestimable.

Nous y voyons sur le bord du fleuve la levée dont nous avons parlé plus haut et sur laquelle est installé le marché. Autour de la ville ont été creusés des canaux de drainage destinés à entrainer les eaux souterraines ainsi que celles qui viendraient des infiltrations ou des inondations du fleuve. Déjà sont construits des monuments qui paraissent avoir grand air : les Ursulines avec l'hôpital dont elles ont soin, et le Gouvernement, bâtiments à deux étages sur rez-de-chaussée qui se trouvent hors de la ville proprement dite ainsi que la brique-

1. *L'itinéraire des Français dans la Louisiane*..., Paris, Dubroca, an X-1802, in-12.
2. Paris, Ballard, an XIII-1804, in-8°.
3. Paris de Bure, 1758, 3 vol. in-12.

PLAN DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

terie du sieur Morand située sur le bord du chemin qui menait au grand bayou Saint-Jean. Quant aux Jésuites, ils sont installés dans une construction grandiose non loin du Gouvernement et à laquelle une chapelle est attenante.

La ville proprement dite est tracée à la façon des villes américaines divisées en blocs ou îlots coupés par des rues perpendiculaires. Au centre, sur la place d'armes qui regarde le fleuve, se trouve la paroisse sous l'invocation de Saint-Louis et desservie par les Capucins, les casernes, la prison et le corps de garde ; à gauche, l'intendance, à droite les magasins du roi. Enfin une note nous indique que dans chaque îlot se trouvent douze particuliers, information évidemment inexacte, car il n'est pas admissible que les soixante-six îlots représentés sur le plan renfermassent tous indistinctement douze particuliers; ce qui ne ferait d'ailleurs pour la population de la Nouvelle-Orléans que 972 habitants.

Quelques détails pourraient aider à dater ce plan. Nous savons, d'après une légende située au bas de la carte, qu'il est postérieur à l'administration du sieur Perrier de Salvert[1]; elle doit donc être de 1733 au plus, date du retour de Bienville comme gouverneur de la Louisiane. Une seconde légende nous permettrait d'être plus précis si nous connaissions exactement l'auteur de cette carte. Entre les Jésuites et le Gouvernement un large canal a été projeté *au départ* de l'auteur. « Sur le bord du fleuve, dit du Pratz, règne une levée, tant du côté de la ville que du côté opposé, depuis le Détour de l'Anglais jusqu'à la ville et environ 10 lieues au-dessus ce qui fait environ 15 à 16 lieues de chaque côté du fleuve que l'on peut faire en carrosse ou à cheval, sur un terrain aussi uni qu'une table. La plus grande partie des maisons sont bâties de briques; les moindres sont de charpente et de brique. » Tel était l'aspect de la Nouvelle-Orléans au moment où Le Page du Pratz y résidait; sa description coincide de point en point avec les plans que nous possédons.

1. Perrier, garde marine en 1704, commandant général de la Louisiane le 9 août 1726, capitaine de frégate 1729, repasse en France le 25 juillet 1732, capitaine de vaisseau le 1er avril 1738, chef d'escadre en 1751, lieutenant général des armées navales le 17 avril 1757, mort en 1766.

CARTE DU P. RAFFEIX

Cette pièce, qui appartient à la Section géographique de la Bibliothèque nationale, sans que nous connaissions exactement la date où elle est entrée dans cet établissement, mesure $0^{m},61 \times 0^{m},37$. Elle est signée dans le coin inférieur gauche : *Pierre Raffeix, jésuite.*

Bien que ce soit une esquisse fort grossière et comme pouvait la faire un homme peu versé dans les études géographiques, elle offre néanmoins un intérêt considérable pour l'histoire des découvertes, et c'est l'une des pièces du procès pendant entre Jolliet et La Salle.

Les lacs Ontario, Érié, Huron, des Illinois et Supérieur sont tracés en entier ou en partie sur cette carte qui enregistre également les missions Saint-Ignace ou Michilimakina, celle du saut Sainte-Marie, des postes Ouatami au fond de la baie des Puants et nomme la pointe du Saint-Esprit ou Chaouamigon sans indiquer l'existence d'une mission à cette extrémité occidentale du lac Supérieur.

Mais ce n'est pas là que réside, pour nous, l'intérêt de la pièce; c'est dans le tracé des cours du Mississipi et de l'Ohio ainsi que dans les notes qu'on trouve au bas de la carte.

Sous les lettres A et B est indiqué « le voyage et *première* découverte de la rivière de Mississipi » avec la voie d'aller et de retour du P. Marquette[1] et de Jolliet en 1672 (et 1673), c'est-à-dire d'aller par le Wisconsin et de retour par

1. Une carte manuscrite du P. Marquette a été reproduite et insérée dans les *Relations inédites*

CARTE DU P. RAFFEIX.

l'Illinois. Est ensuite marquée en C la route de Du L'hut (que Raffeix appelle de Lude), qui alla, le premier, chez les Sioux et y délivra en 1678 le P. Louis (Hennepin) qu'ils avaient fait prisonnier.

Cette date est à noter, car De Backer, dans sa *Bibliographie des Jesuites*, à l'article *Raffeix*, croit cette pièce de 1676; nous allons voir qu'elle est, pour le moins, postérieure à 1681.

Est ensuite marqué l'itinéraire de Cavelier de La Salle qui partit en 1679 du fond du lac des Illinois, descendit en barque l'Illinois et construisit sur les bords de cette rivière le fort de Crèvecœur. « M. de La Salle, ajoute le P. Raffeix, écrit qu'en 1681 il descendit sur le Mississipi et qu'il a été jusqu'à la mer. » Enfin il indique une route plus facile à suivre « pour découvrir tout le Mississipi » qui part du lac Ontario près du bourg des Sonontouans et qui par un portage permet d'atteindre la partie supérieure de l'Ohoio, la belle rivière, jusqu'au fleuve, ou tout au moins jusqu'à un petit saut qui est marqué sur la carte et qui est le saut Saint-Louis. C'est la voie que La Salle suivit tout d'abord et par laquelle il serait arrivé le premier jusqu'au grand fleuve.

Ce n'est pas ce que dit le P. Raffeix, il a bien soin, et sans équivoque possible, de déclarer que la première découverte du fleuve a été accomplie par le P. Marquette[1] et Jolliet en 1672. Pour lui, La Salle n'est qu'un explorateur qui a longtemps et avec fruit parcouru ces régions, mais qui n'y a pas accompli de découvertes comparables à celle de Jolliet et de son religieux compagnon.

Je sais bien qu'on peut répondre à ce témoignage si formel, qu'il émane de l'une des parties, puisque Raffeix était Jésuite et que la priorité de la découverte de Jolliet est principalement soutenue par les membres de cet ordre religieux. Mais je ne pense pas qu'on apportât déjà, à l'époque où fut dressée cette carte, qui devait rester manuscrite, pour la solution de cette question de priorité, la même passion qu'aujourd'hui.

Ce n'est pas la seule carte dont le P. Raffeix soit l'auteur; la Section

1. Jacques Marquette mourut le 19 mai 1675 à son retour de la mission des Outaouais « dans une méchante cabane, sur le rivage du lac des Illinois, abandonné de tout le monde, mais avec des douceurs et des consolations célestes si grandes et si delicieuses qu'elles font bien voir qu'autant il a été délaissé du côté de la terre, autant le ciel s'est intéressé à son bienheureux trépas. » — *Mission du Canada, Relations inédites de la Nouvelle-France* (1672-1679)..., Paris, Douniol. 1861, 2 vol. in-18. Tome II, p. 22.

de géographie en possède une seconde qui n'est pas signée, mais qui est incontestablement de ce Jésuite ; elle a pour titre : *Le lac Ontario avec les lieux circonvoisins et particulièrement les cinq nations iroquoises.*

CARTE DU P. RAFFEIX.

Si Ohio voulait dire la belle rivière, Ontario signifiait, paraît-il, beau lac; sur cette carte du P. Raffeix il est appelé de Saint-Louis et le lac Érié est également nommé du Chat. Enfin il existe, du même auteur, au Dépôt de la Marine, en double exemplaire, une carte qui nous donne la Nouvelle-France [1] de l'Océan au lac Érié, alors qu'elle ne descend au sud que jusqu'à la Nouvelle-Angleterre.

Il est souvent question du R. P. Raffeix, dans les *Relations de la Nouvelle-France*, et, dans les *Relations inédites*, nous le voyons résider chez les Tsonnontouans de 1672 à 1678 avec les PP. Pierron et Garnier. La mission de l'Immaculée-Conception qu'il avait fondée, non loin des rives du lac Ontario, était une des plus périlleuses. Les R. Pères y étaient continuellement en danger d'être massacrés à cause de la sauvagerie des habitants toujours en guerre et nourrissant contre les Français une haine invétérée qui, sous le gouvernement du marquis de Denonville, deviendra une hostilité déclarée. Une lettre du P. Raffeix insérée au tome Ier des *Relations inédites*, nous fournit quelques renseignements sur ses travaux apostoliques. Nous avons vainement cherché dans un certain nombre d'ouvrages relatifs aux Jésuites des renseignements biographiques sur le P. Pierre Raffeix dont les travaux cartographiques nous ont vivement intéressé, mais qui, comme ceux de tant d'autres, sont restés oubliés et dédaignés jusqu'au jour où quelque critique compétent leur rendra justice et les remettra en lumière.

1. Ces deux cartes portent à la bibliothèque du Dépôt de la Marine les nos B 4044 (67 et 68). Si l'on en croit son titre, il existe dans le même atlas factice, sous le no 51, une carte du Pays des Iroquois dressée « conformément à la description qu'en a faite le R. P. Raffeix de la C. D. J. qui a vu exactement ce pays, y ayant été longtemps missionnaire ».

———

LES DÉCOUVERTES

VERS LA MER DE L'OUEST

Ce fut, sans doute, un tort que d'aller toujours de l'avant, de rêver continuellement de nouvelles découvertes et de nouvelles conquêtes. Déjà fort clairsemée, ne recevant de France qu'un afflux d'immigration presque nul, la population du Canada manquait de cohésion et c'est là sans doute une des causes du triomphe final des Anglais. Ni la valeur ni l'héroïsme ne purent l'emporter sur le nombre. Certains de nos gouverneurs l'avaient très bien compris, mais comment lutter contre les difficultés de la situation, alors que le plus clair des ressources provient de la traite des fourrures et l'on ne peut se les procurer qu'en s'enfonçant toujours plus avant dans l'intérieur du continent. Nous avons reproduit plus haut une dépêche de Colbert à un intendant du Canada, lui prescrivant de s'établir fortement dans un pays avant d'aller plus loin.

C'est bon à dire à Paris, mais il faut vivre au Canada. Un jour, Frontenac reçoit l'ordre d'abandonner Missilimackinac et les autres postes occupés dans l'intérieur des terres, à la réserve du fort Saint-Louis des Illinois. Le gouverneur comprend aussitôt combien serait fâcheuse une pareille mesure. Abandonner les forts, mais c'est permettre aux Indiens de s'approvisionner de tout ce dont ils ont besoin chez les Anglais! C'est la mort du commerce, c'est la perte de la colonie!

S'étendre, c'est s'affaiblir; se restreindre dans des limites raisonnables, c'est la ruine. Ainsi donc les données du problème sont inconciliables; elles le parais-

sent du moins, mais la solution dépend de la France et le gouvernement n'y peut rien. Ce qu'il faut, c'est faire naître, encourager une puissante émigration par l'appât de facilités, de concessions, d'exemptions de taxe, etc., qu'on ne trouve pas dans la mère-patrie.

Quelques années plus tard, grâce à La Mothe-Cadillac et au chevalier de Callière, la marche en avant reprenait; on songeait à tirer partie des grandes découvertes opérées de 1670 à 1680 et à les relier avec les établissements que Le Moyne d'Iberville et Bienville venaient de fonder à la Louisiane.

En même temps on allait chercher un passage de l'Atlantique au Pacifique. Par où fallait-il le chercher? au delà de la source du Mississipi?

Quelle suite à donner aux découvertes réalisées dans le nord-ouest par Greysolon du L'hut?

D'où venaient les affluents occidentaux du Mississipi? Le Missouri n'était-il pas la branche mère du fleuve? N'arriverait-on pas, en le remontant, jusqu'au Nouveau-Mexique, ainsi que le faisaient croire les renseignements recueillis auprès des Indiens?

La rivière Osage prenait sa source, au dire des Peaux Rouges, à deux journées de la mer de l'Ouest! Qu'y avait-il de vrai dans cette information?

C'est à résoudre ces différentes questions qu'allaient s'attacher nombre de Français!

Les premiers voyageurs qui fournirent des renseignements sur la mer de l'Ouest furent, en 1675, le Parisien Radisson et Médard Chouart des Groiselliers qui avaient appris des Sioux l'existence d'un grand lac s'étendant vers le sud-ouest jusqu'à la mer où il dégorgeait. Premières informations encore bien vagues qui devaient suffire à engager nombre d'explorateurs à tenter l'aventure!

Du L'hut avait entendu, lui aussi, parler de la mer Vermeille, dont les sauvages lui avaient même donné du sel; Lesueur et le Père Charlevoix s'étaient établis chez les Sioux afin de recueillir auprès d'eux des témoignages plus probants, Lesueur y avait même bâti deux forts, l'un sur le lac Pepin, l'autre plus haut. Puis, de la Louisiane, Bénard de La Harpe était envoyé sur le Missouri en 1719, pour s'établir chez les Nassonites; il espérait que de cet endroit il pourrait peut-être plus tard remonter jusqu'à la source de la rivière; Du Tisné pas-

sait chez les Osages qui l'accueillaient et de là chez les Panis qui, par deux fois, menacèrent de lui casser la tête et chez lesquels il finit cependant par planter le pavillon blanc. Deux ans plus tard, Bénard de La Harpe faisait une nouvelle tentative, mais c'était cette fois à l'Arkansas qu'il s'attaquait, sans grand succès, il faut l'avouer; enfin un sieur de Bourgmont était envoyé en 1723 sur le haut Missouri pour faire la paix avec les Tadoucas et essayer de nouer avec les sauvages de cette région des relations commerciales.

Comme on le voit par cette énumération forcément aussi imcomplète que rapide, du Canada comme de la Louisiane, les mêmes besoins forçaient nos colons à chercher dans l'ouest de nouveaux débouchés pour leurs marchandises et de nouveaux champs à exploiter. Mais ce sont surtout les tentatives qui eurent le Canada pour point de départ qui nous intéressent pour l'instant.

Le gouverneur Vaudreuil et l'intendant Talon étaient d'avis qu'il fallait établir, pour arriver à la découverte de la mer de l'Ouest, des postes aux lacs Supérieur, des Cristinaux et des Assinipoels et faisaient ratifier, en 1717, par le Régent, le projet qu'ils avaient formé. Le Gardeur de Saint-Pierre fut d'abord envoyé en 1719 sur le lac Supérieur chez les Indiens Saulteux, ainsi que plusieurs autres officiers qui s'établirent chez les Sioux, sans grand résultat géographique, mais pour le plus grand bien du commerce, le castor étant presque entièrement épuisé dans les parties du Canada le plus anciennement visitées.

C'est en 1731 que partit de Montréal La Varenne de La Vérendrye à la recherche de la mer de l'Ouest. Il s'établit avec un de ses fils et un neveu sur les bords du lac de la Pluie, gagna le lac des Bois l'année suivante et se mit à rayonner lui même ou par le moyen de ses fils, de ses associés ou de ses engagés dans toute la région. En 1735, il bâtit le fort Maurepas à la portée des Cristinaux et des Assinipoels, construit un peu plus haut, en 1738, le fort de la Reine, passe chez les Mandanes, mais, trahi et volé par les Indiens, il doit rejoindre le fort de la Reine. « On ne peut souffrir davantage, dit La Vérendrye ; il n'y a que la mort qui puisse nous délivrer de pareilles peines. » Dans ces expéditions, il avait engagé sa famille tout entière et le peu de capitaux qu'il possédait, si bien qu'après des traverses sans nombre, après avoir perdu son neveu et son fils aîné, La Vérendrye se trouvait, en 1742, c'est-à-dire après onze ans d'efforts, avec 40,000 francs de dettes, et sans avancement : il n'était encore que

lieutenant, après six ans de service en France, trente-deux dans la colonie et neuf blessures, notamment à Malplaquet où il servait sous les ordres du maréchal de Villars. Il ne fut nommé capitaine qu'en 1746.

Deux de ses fils, en 1742 et 1743, partent du fort de la Reine, visitent les Mandanes ainsi que plusieurs autres nations et pénètrent jusqu'aux montagnes Rocheuses qu'ils ne peuvent franchir à cause de la fuite de leurs guides. Il y avait peu de temps que Pierre Gauthier de La Vérendrye venait de recevoir la croix de Saint-Louis, lorsqu'il mourut le 6 décembre 1749 à Québec, encore plus épuisé des dégoûts qu'il avait essuyés que de toutes les fatigues qu'il avait supportées. Il laissait trois fils dans la situation la plus digne d'intérêt. Tout était prêt pour une nouvelle expédition, le commandement en fut donné à un autre! Ils étaient ruinés! « Mes retours de cette année, dit un des fils au Ministre de la Marine, recueillis à moitié et à la suite de mille inconvénients, achèvent ma ruine. Comptes arrêtés, tant du fait de mon père que du mien, je reste sans fonds ni patrimoine, je suis simple enseigne en second; mon frère aîné n'a que le même grade que moi et mon frère cadet n'est que cadet à l'aiguillette. Voilà le fruit actuel de tout ce que mon père, mes frères et moi avons fait! »

On trouvera des détails plus circonstanciés et qui permettront de mieux comprendre la carte de La Vérendrye dans le tome VI des *Mémoires et documents* publiés par M. P. Margry qui nous a principalement servi pour la rédaction de cette notice.

Il est incontestable que le titre de cette carte n'est pas menteur quand il dit qu'elle fut très imparfaitement dressée; elle est en effet fort grossière et incomplète en ce qu'elle ne donne pas toutes les explorations et les établissements de La Vérendrye. Il existe d'ailleurs dans le même atlas, au Dépôt de la Marine, une série de cartes manuscrites bien faites pour mettre en vedette l'importance des travaux de ces vaillants et malheureux voyageurs. La pièce que nous reproduisons mesure $0^{m},91 \times 0^{m},48$.

CARTE DU LAC CHAMPLAIN

Le 3 juin 1609, Champlain était parti de Sainte-Croix, lui douzième, dans une chaloupe, avec un grand nombre de pirogues montées par de nombreux sauvages. Mais, comme il fut impossible de faire franchir à son embarcation le saut Chambly, il se résolut à les accompagner avec deux compagnons seulement. « Le lendemain, dit Champlain, nous entrâmes dans le lac qui est de grande étendue, comme de 80 à 100 lieues, où j'y vis quatre belles îles contenant 10, 12 et 15 lieues de long, qui, autrefois, ont été habitées par les sauvages comme aussi la rivière des Iroquois, mais elles ont été abandonnées depuis qu'ils ont eu guerre les uns contre les autres; aussi y a-t-il plusieurs rivières qui viennent tomber dedans le lac, environnées de nombre de beaux arbres des mêmes espèces que nous avons en France avec force vignes plus belles qu'en aucun lieu que j'eusse vu, force chastaigners..... »

La description que fait Champlain du lac qui porte son nom n'est pas absolument exacte; l'étendue du lac et de ses îles n'est pas aussi considérable à beaucoup près; mais il était difficile pour l'explorateur de se rendre compte, à première vue, des véritables dimensions. Du nord au sud, le lac Champlain n'a pas moins de 200 kilomètres, ce qui est loin des 100 lieues dont parle l'explorateur; mais il ne se trompe pas quand il vante la transparence de ses eaux et la beauté du paysage qui le borde. Déjà, la guerre avait en partie dépeuplé ce canton pittoresque, et bien des années devaient se passer avant qu'une nombreuse population blanche vînt transformer ces lieux. Aux détonations des armes à feu,

aux cris de guerre des Indiens devaient succéder les bruits d'exploitations agricoles et les chants des moissonneurs. Et cependant ces paisibles travaux devaient être, bien des fois encore, troublés par des querelles entre Français et Anglais. La curieuse carte que nous reproduisons en fournit la preuve.

Dans le coin inférieur droit est représentée une maison qui était à cette époque bien connue, car on la trouve marquée sur la plupart des cartes à grande échelle qui sont contemporaines. C'est celle d'un Anglais nommé Lidius[1] qui faisait la traite avec nos sauvages; son habitation, située sur le bord de la rivière Orange, était la plus voisine de nos établissements. C'était une maison de 38 pieds français de long sur 10 pieds de large, bâtie sur une hauteur et défendue par huit canons. La rivière Orange est fort rapide et ce fait a frappé les cartographes, car ils ont eu soin de marquer sur leurs cartes que de la maison de Lidius il ne faut pas plus de cinq heures pour atteindre Orange, bien que cette ville soit éloignée de 15 lieues.

La Bibliothèque du Dépôt de la Marine ne renferme pas moins de six cartes du lac Champlain, sans compter celle que nous reproduisons: elles vont presque toutes du fort Chambly à la pointe à la Chevelure et au fort Saint-Frédéric. L'une d'elles qui porte les noms des seigneurs et des seigneuries est due à M. de Contrecœur le fils qui, en 1738, nous ne savons dans quelles intentions, a procédé à une série de sondages dans le lac Champlain. Une autre a pour auteur Chaussegros de Léry qu'on appelle souvent M. de Léry; enfin une troisième indique les mines de plomb, d'alun et d'ardoise sur les bords du lac.

La carte que nous reproduisons mesure $0^{m},35 \times 0^{m},19$; c'est une des plus petites d'échelle, mais c'est une des plus intéressantes par le nombre de ses légendes. A noter :

N° 46, fort la Reine que les Anglais avaien fait en 1711; où ils avaient construit des bateaux et pirogues pour prendre le Canada; lequel fort ils brûlèrent après la perte de leurs vaisseaux.

N° 47, grand portage de 4 lieues dont le chemin de charroi paraît encore et le pont que les Anglais avait construit pour passer les vaisseaux. La voie de charroi avait 6 pieds 4 pouces de notre mesure.

1. Sur Lidius, voir *Collection de manuscrits... relatifs à la Nouvelle-France . . passim.*

CARTE DU LAC CHAMPLAIN.

Enfin cette carte donne l'étendue des seigneuries et la liste des seigneurs. C'est là, au point de vue historique, un document de premier ordre. Elles sont par malheur aujourd'hui trop rares les pièces de cette nature, véritables titres de propriété auxquels il faut recourir, lorsque viennent à se produire certaines contestations. Le plus ancien document de ce genre que nous connaissons est la carte de Jean Bourdon datée de 1641, carte qui a été reproduite et qui donne, au lendemain de leur arrivée, les noms et les concessions des premiers colons sur les rives du Saint-Laurent. En 1678, Franquelin a dressé une carte pour servir à l'établissement du papier-terrier de la Nouvelle-France moins complète et qui n'est, en réalité, qu'une sorte de liste des localités habitées. Ce document est aux archives du Dépôt de la Marine. Vient ensuite, vers 1686, la carte des côtes habitées du Canada par paroisses et par seigneuries due à Deshaies, carte qui existe au Dépôt géographique des Affaires étrangères.

Puis c'est un curieux document, dans l'exactitude duquel, avoue son auteur, on ne peut avoir grande confiance : c'est le plan des paroisses Saint-Xavier et Sainte-Geneviève fait en mars 1721 par Dupuy et qui lui a été renvoyé de France en 1730. « La rivière de Batiscan, dit Dupuy, est trop courte de plus de douze arpents dans cette carte. » On y voit que les colons ne veulent pas des mauvaises terres, que les médiocres restent à concéder, alors que quantité d'habitants se disputent les belles terres « mais à la condition qu'il y aura un curé résident chez Veillet. » Là est aussi soigneusement tracée l'étendue des concessions et inscrit le nom des propriétaires.

Les noms des seigneurs riverains sont : MM. Contrecœur[1] (avec la particule sur d'autres documents), de Laperière, Bauvais fils[2], Lusignan (de)[3], Daine[4], Bleury (de)[5], Sabrevois, de Noyan[6], Foucault, Lafontaine, Saint-Vincent fils

1. Le père de ce M. de Contrecœur avait servi en 1709 comme enseigne dans le parti commandé par MM. Deschaillons et de Bouville.

2. Est-ce un descendant de Jacques Bonneau sieur de Beauvais ?

3. C'est sans doute celui qui fut commandant du fort Carillon en 1757.

4. Procureur du roi.

5. Le capitaine Sabrevois de Bleury, commandant du fort Saint-Frédéric. On trouve un enseigne du même nom au même fort, en 1750.

6. M. de Noyan, qui commandait le fort Frontenac, se l'est vu enlever par les Anglais en 1758.

CARTE DU LAC CHAMPLAIN.

(de)[1], La Gauchetière (de)[2], de Beaujeu, La Ronde (de), un descendant de Denys, l'un des premiers colons, de Léry (Chaussegros)[3], de Longueil[4], Hertelle[5], Robert[6].

Il serait intéressant de savoir combien de ces seigneuries sont encore dans la même famille. Bien que le document qui nous fournit ces noms ne soit pas ancien, puisqu'il ne remonte qu'à cent soixante-dix ans, il est bien probable que la propriété a subi des mutations analogues à celles que nous voyons de ce côté de l'Atlantique. D'ailleurs les lieux ont bien changé. Un canal relie le lac à l'Hudson, ce qui met en communication New-York avec le Saint-Laurent, et comme la navigation n'est rendue possible par la fonte des glaces que d'avril à décembre, elle est d'autant plus active. Les bords du lac sont excessivement peuplés, et là où ne fréquentaient que de sauvages Iroquois s'élèvent aujourd'hui des villes riches et puissantes comme Burlington, Saint-Albans ou Plattsburg, se cachent dans la verdure d'élégants cottages de familles canadiennes attirées par le pittoresque des environs.

1. En 1707, un capitaine de Saint-Vincent sert en Acadie et en 1718 un lieutenant du même nom conduit un convoi de Québec à Michilimakinac.

2. Migeon de La Gauchetière, enseigne, en 1709, dans le parti commandé par MM. Deschaillons et de Bouville.

3. Voir sur ces personnages : *Collection de manuscrits... relatifs au Canada*.

4. Le Moyne, baron de Longueil, commandant à Montréal, gouverneur du Canada en 1752.

5. Jean-Baptiste Hertel de Rouville reçoit sa concession de la rivière Chambly en 1694.

6. A propos de la quantité de ces noms roturiers auxquels se sont adjoints des noms de fiefs, il faut lire l'excellente étude de M. Rameau : *Une colonie féodale en Amérique*, où il explique d'une façon très lumineuse les origines de la colonisation et les mobiles qui ont poussé tant d'ouvriers agricoles à s'établir au Canada.

COURS DU MISSISSIPI

De son embouchure à ses sources, nous trouvons ici représenté le cours du Mississipi sur une bande qui n'a pas moins de 1^{m},18 de long sur 0^{m},37 de large et qui appartient aux archives du Dépôt de la Marine. Ceci n'est vraisemblablement qu'un travail de seconde main dû à quelqu'un des nombreux ingénieurs envoyés par le gouvernement pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Là sont résumés et réunis, après avoir été critiqués et soigneusement examinés tous les renseignements amassés par les explorateurs, utilisés les croquis qu'ils ont rapportés, mais le cartographe a systématiquement laissé de côté toutes les informations empruntées aux naturels comme ne présentant pas un caractère de certitude suffisant pour être utilisées dans la rédaction d'une carte. Pour le cours inférieur du Mississipi, l'auteur ne s'écarte pas du voisinage immédiat du fleuve, il n'a pas l'air d'avoir connu les explorations de Juchereau de Saint-Denis, de Bénard de la Harpe, de Dutisné et de plusieurs autres vers le Mexique, bien que ce document soit sensiblement postérieur. En effet, quoiqu'il soit bien difficile de lui attribuer une date certaine, nous savons par une inscription relative aux Bayagoula qu'il est postérieur à 1733. Sur un grand nombre de cartes de la Louisiane sont marquées la route des Espagnols à la baie de Saint-Louis et celle des Anglais de la Caroline aux Chicassas. Ces informations n'ont pas servi pour la carte d'ensemble qui nous occupe.

Les relevés du cours du fleuve, de la Nouvelle-Orléans jusqu'au village de Cahokia par Diron en 1719, jusqu'à Natchez de 1721 à 1731 par Broutin sont les documents les plus sérieux qui ont servi au géographe anonyme qui a dressé cette carte : mais il s'est encore entouré, sans doute, non seulement des nom-

breuses pièces qui existent aux archives du Dépôt de la Marine, mais aussi de cartes aujourd'hui détruites ou perdues.

Nous savons que, sous la domination française, les communications du Canada avec la Louisiane furent relativement fréquentes et l'intérêt de nos compatriotes qui descendaient le fleuve était de s'entourer de tous les renseignements possibles pour faciliter leur navigation. Ce n'était pas toujours chose facile, car le Mississipi est sujet à des inondations furieuses qui apportaient, alors surtout, au lit du fleuve des modifications fréquentes et considérables. On en jugera par ce fait qu'au printemps de 1891, le Mississipi s'est élevé à 52 pieds et demi tandis que pendant la saison sèche la profondeur du fleuve n'était qu'un peu au-dessus de 4 pieds. Ces inondations occasionnent également dans le cours inférieur du Mississipi des changements qui ont à diverses reprises complètement modifié les conditions de la navigabilité. C'est ainsi que certains bras du fleuve se sont bouchés sous l'apport incessant des détritus végétaux. A cet égard, les anciennes cartes du cours inférieur du Mississipi sont d'une valeur considérable pour l'histoire des accroissements alluvionnaires et de leur progression rapide dans le golfe du Mexique. Il n'en est cependant aucune qui dépasse en intérêt une fort grande pièce qui fut rapportée de la Louisiane, en 1804, par le préfet maritime de Laussat, qui a figuré à l'Exposition cartographique américaine sous le n° 39 et qui est l'œuvre du capitaine du génier Potier.

Évidemment, la carte que nous reproduisons ne nous offre plus aujourd'hui depuis les Yasous jusqu'au Missouri qu'un intérêt médiocre; mais si nous comparons le cours du fleuve tel qu'on le connaissait alors avec ce qu'il est de nos jours, nous nous apercevrons facilement que les grands coudes faits par le Mississipi sont représentés avec une suffisante exactitude; par malheur nous n'avons pas marqués sur la carte ici reproduite les degrés de longitude, de sorte qu'il est impossible d'instituer une comparaison tant soit peu sérieuse.

Si les renseignements paraissent un peu manquer sur la partie moyenne du fleuve, ils sont au contraire assez nombreux sur celle qui est le plus anciennement connue et fréquentée, nous voulons dire celle qui avoisine le Canada. Quantité de cours d'eau d'une importance secondaire non seulement sont soigneusement indiqués, mais sont désignés par leur nom. Il faut cependant regretter que l'auteur ne représente pas autrement la rivière des Illinois dont il

COURS DU MISSISSIPI.

trace seulement l'amorce, que la rivière de la Roche ou tel autre petit cours d'eau. En revanche il n'oublie pas de noter les écores, écueils ou bancs, qui gênent la navigation et peuvent amener des naufrages, encore, ces indications ne devaient être que d'une utilité médiocre, car ces embarras étaient le plus souvent causés par des arbres entraînés par les eaux au milieu des branches desquels s'entassaient d'autres détritus végétaux et de la boue jusqu'à ce qu'ils fussent emportés par uue brusque crue du fleuve.

Il est assez curieux de noter que les établissements créés par Le Sueur, puis par Bénard de la Harpe, vers le *Missouri* ne figurent pas sur cette carte alors que l'auteur n'oublie pas la mission qui fut installée près de la *rivière à la mine.* Ce qui tendrait à expliquer cette absence des forts et des autres établissements français, c'est le caractère exclusivement hydrographique de ce document.

Cependant nous relevons près de la rivière *Sainte-Croix*, et même plus bas, un certain nombre de légendes relatives aux produits naturels du pays et aux mines à la recherche desquelles s'étaient mis un si grand nombre de coureurs des bois jouant le rôle de *prospecteurs* : *cristal de roche*, *mine de plomb*, en trois endroits; *mine de cuivre* en plusieurs lieux, *mine de charbon fort*, *Le Sueur en 1695*, *second fort Le Sueur*, *Fort vert*, *mine de vert de montagne*, etc. A partir du *saut Saint-Antoine de Padoue*, les légendes cessent complètement et si le cours du Mississipi est indiqué jusqu'à sa source qui se trouve représentée par une fourche à quatre dents, si les rivières qui les forment sont indiquées comme s'échappant de quatre petits lacs, bien évidemment cette partie de la carte n'a été dressée que sur des renseignements obtenus des Indiens; ce terrain semble absolument vierge d'explorations et de levers même à la boussole et la position donnée aux sources du Meschacebé par 48° 45′ à 49° nous prouve incontestablement qu'aucune observation astronomique n'y a été faite.

Donner le haut Mississipi comme la tête du fleuve qui se déverse dans le golfe du Mexique est une erreur géographique qui remonte à ses découvreurs Jolliet et Cavelier de La Salle. Il est incontestable que le Missouri est la véritable branche mère du fleuve, mais on n'a jamais réagi que faiblement contre la légende qui faisait de la branche la moins longue et la plus orientale la tête même du Mississipi, parce que c'est elle qui fut découverte la première et qu'elle descend perpendiculairement vers le golfe du Mexique.

CARTE D'AMÉRIQUE

« En partant du Canada et de la Louisiane, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françaises en Amérique, je me demandais comment le gouvernement de mon pays avait pu laisser périr ces colonies qui seraient aujourd'hui pour nous une source inépuisable de prospérité.

« De l'Acadie et du Canada à la Louisiane, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Missisipi, le territoire de la Nouvelle-France entoura ce qui formait la confédération des treize premiers États-Unis; les onze autres, avec le district de la Colombie, le territoire de Michigan, du Nord-Ouest, du Missouri, de l'Orégon et de l'Arkansas nous appartenaient ou nous appartiendraient comme ils appartiennent aux États-Unis par la cession des Anglais et des Espagnols, nos successeurs dans le Canada et dans la Louisiane. Le pays compris entre l'Atlantique au nord-ouest, la mer polaire au nord, l'océan Pacifique et les possessions russes au nord-ouest, le golfe mexicain au midi, c'est-à-dire plus des deux tiers de l'Amérique septentrionale reconnaîtraient les lois de la France[1]. »

A cette question que se pose l'auteur du *Génie du Christianisme*, il y aurait une longue réponse à faire, car les causes de notre éviction ont été multiples; contentons-nous de signaler la politique maladroite de Louis XV qui lui a toujours fait sacrifier l'intérêt commercial et colonial aux visées chimériques qu'il poursuivait en Europe; les secours insuffisants que le Ministère envoyait

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 363.

CARTE D'AMÉRIQUE. en Amérique comparativement aux forces considérables qui y étaient accumulées par l'Angleterre, enfin le petit nombre de nos colons qui, bien que s'étant prodigieusement accru de 11,249 en 1688, à 25,000 en 1721 et à 54,000 en 1759, furent littéralement écrasés par la supériorité numérique de leurs ennemis. Bien d'autres raisons peuvent être invoquées pour expliquer notre échec final après une période d'activité commerciale et de prospérité, mais cette exposition nous entraînerait trop loin [1].

Franquelin, l'auteur de la carte de la Nouvelle-France que nous reproduisons, carte qui appartient au Dépôt de la Marine et mesure $0^{m},53 \times 0^{m},44$, nous avertit qu'il a passé plus de vingt années à la préparer et à parcourir les pays qui y sont tracés. De suite on s'aperçoit du soin qu'il y a apporté et de la quantité considérable de renseignements qu'il a mis en œuvre. Elle est extrêmement chargée non seulement sur les côtes de la mer et sur les rives du Saint-Laurent qui étaient depuis longtemps occupées par nos colons, mais aussi dans l'intérieur des terres où se rencontrent en quantité les noms de rivières et de lacs ainsi que de tribus indiennes. C'est en vain, croyons-nous, qu'on chercherait à cette époque une carte aussi riche en informations de toute sorte et dessinée avec plus de soin.

Mais cette pièce est absolument défectueuse et les vices de construction qu'on y relève sont inhérents à toutes les représentations de l'Amérique du Nord dues à Franquelin. Ainsi, l'auteur nous donne le cours du Mississipi depuis sa source qu'il place par 58° de latitude nord jusqu'à son embouchure : ce tracé est absolument détestable, surtout dans la partie inférieure; il fait décrire au fleuve deux angles complètement fautifs puisque le Mississipi descend presque tout droit jusqu'à la mer. Cette erreur grossière pouvait se comprendre dans les premières cartes de Franquelin, voisines de la découverte, il n'en est pas de même pour celle-ci qui date des dernières de sa vie. Si, dans le coin gauche, au-dessous de l'échelle, on aperçoit la date de 1708, il faut que ces chiffres aient été ajoutés postérieurement. En effet, la pièce est dédiée à Ponchartrain, ministre et secrétaire d'État; or celui-ci quitta en 1694 le poste qu'il occupait pour devenir chancelier. Enfin nous savons qu'en 1708

1. Cf. Léon Deschamps, *Histoire de la question coloniale en France*, Paris, Plon, 1891, in-8°.

Franquelin, comme nous l'avons prouvé plus haut, était mort depuis onze ans. CARTE D'AMÉRIQUE.
Peu après cette carte de Franquelin, Guillaume Delisle avait publié en 1700 et 1703 des cartes de l'Amérique du Nord absolument supérieures comme exactitude à celle qui nous occupe. Si Delisle eut de bons renseignements, il ne put cependant en avoir de meilleurs que Franquelin, hydrographe du Canada. Sa carte de Louisiane de 1718 sera relativement très bonne et il en sera de même pour sa carte de l'Amérique septentrionale de 1722. A quoi cela tient-il? sinon aux connaissances mathématiques et astronomiques plus étendues de Delisle. A ces qualités de premier ordre, nous le verrons ajouter l'érudition et un sens critique très fin et très sûr qui lui fera rejeter pour la carte d'Afrique la plupart des informations tirées d'auteurs de l'antiquité, du moyen âge ou modernes. Sa carte sera absolument nettoyée de tous renseignements de seconde main et il n'y subsistera plus que les résultats de voyages d'explorations auxquels il attachera créance.

Une autre faute de Franquelin, c'est d'avoir donné aux lacs intérieurs trop d'étendue. Peut-être est-ce l'amour du détail, le désir d'être complet et d'utiliser tous les renseignements qu'il possédait, qui l'aura fait s'étendre sans qu'il y prit garde. Malgré les défauts que nous signalons, cette carte, comme les autres œuvres de Franquelin, est habilement dessinée et les ornements en sont ingénieux. On sent toujours que le géographe est doublé d'un artiste.

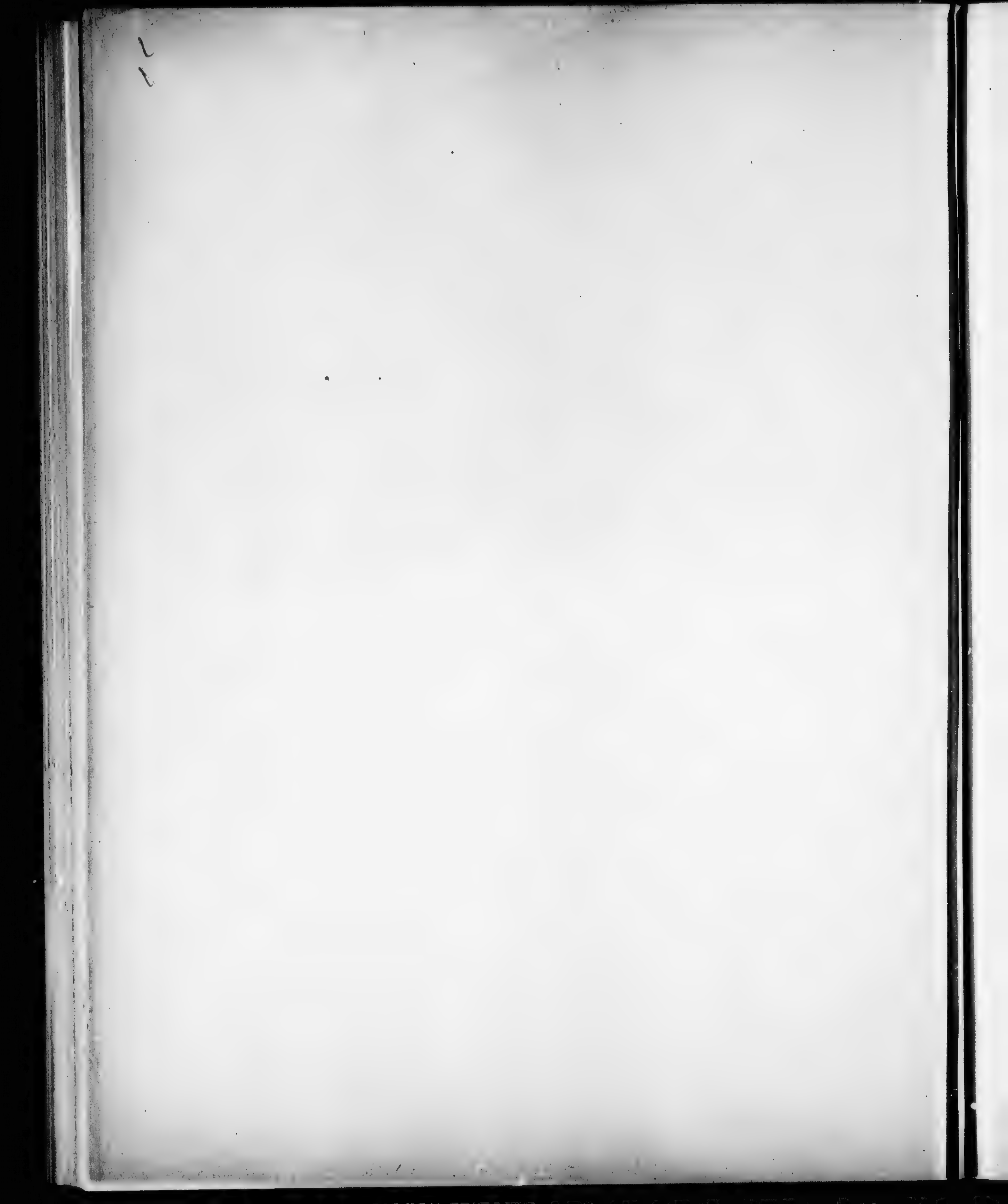
TABLE DES NOTICES

INDEX

ANGERS IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

ERRATA

Page 12, ligne	13	*au lieu de* :	Schoner	*lire* : Schöner
— 13 —	19	—	attribué	— attribuée
— 13 —	22	—	de Mexique	— du Mexique
— 16 —	4	—	momenclature	— nomenclature
— 22 —	(note)	—	*bistorical*	— *historical*
— 34 —	9	—	1672, Michillimackinac	— 1672 à Michilimackinac
— 63 —	6	—	renseignements que	— renseignements qui
Passim		—	Maranon	— Marañon
— 63 —	(note)	—	reliée	— relié
— 64 —	25	—	Jean	— Jaen
— 72 —	(note)	—	*Discoverey*	— *Discovery*
— 74 —	15	—	Jollie	— Jolliet
— 76 —	13	—	venaient de mettre	— venaient mettre
— 100 (note)	6	—	en a	— en la
— 102 —	1	—	de Saint-Laurent	— du Saint-Laurent
— 123 —	24	—	où il dégorgeait	— où il se dégorgeait



Coll. complète
Texte et cartes (40)
J. G.

Tuul walla
6910

RECUEIL
DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS
POUR SERVIR

à l'histoire de la Géographie depuis le XIII[e]
jusqu'à la fin du XVI[e] siècle.

Publié sous la direction de MM. Ch. Schefer, de l'Institut, et H. Cordier

Tiré à 250 exemplaires dont 25 sur papier de Hollande.

La Société de Géographie a décerné le prix Jomard à l'Éditeur de cette collection.

I. — JEAN ET SÉBASTIEN CABOT

Leur origine et leurs voyages. Étude d'histoire critique, suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des Voyages au Nord-Ouest de 1497 à 1550, d'après des documents inédits, par Henry Harrisse. 1882, un beau volume gr. in-8, avec un portulan reproduit en *fac-similé* par Pilinski. . . . . 25 fr.

Le même, sur papier vergé de Hollande . . . . . 40 fr.

II. — LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIÉRUSALEM

Fait l'an mil quatre cens quatre vingts estant le siége du Grand-Turc à Rhodes, et régnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par Ch. Schefer. 1882, beau volume gr. in-8. . . . . 16 fr.

Le même, sur papier vergé de Hollande. . . . . 25 fr.

III. — LES CORTE-REAL ET LEURS VOYAGES AU NOUVEAU-MONDE

D'après des documents nouveaux ou peu connus, tirés des archives de Portugal et d'Italie, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspard Corte-Real, et d'une carte portugaise de l'année 1502 reproduite ici pour la première fois. par Henry Harrisse. 1883, un beau volume gr. in-8, avec une photographie et un grand portulan chromolithographié, en un étui . . . . . 40 fr.

Le même, sur papier vergé de Hollande . . . . . 50 fr.

III *bis*. — GASPARD CORTE-REAL

SUPPLÉMENT AU TOME III

La date exacte de sa dernière expédition au Nouveau-Monde, d'après deux nouveaux documents inédits récemment tirés des archives de la Torre do Tombo à Lisbonne, dont un écrit et signé par Gaspard Corte-Real, l'autre par son frère Miquel, reproduits ici en fac-similé par Henry Harrisse. In-8, avec planches en fac-similé. . . . . 4 fr.

Le même, sur papier de Hollande. . . . . 6 fr.

IV. — LES NAVIGATIONS DE JEAN PARMENTIER

Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. Gr. in-8, avec une carte fac-similé . . . . . 16 fr.

Le même, sur papier de Hollande . . . . . 25 fr.

V. — LE VOYAGE ET ITINÉRAIRE D'OUTRE-MER

Fait par frère Jean Thenaud. — Égypte, Mont Sinay, Palestine, suivi de la relation de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Égypte. Publié et annoté par Ch. Schefer. membre de l'Institut. Gr. in-8, avec carte et planches. . . . . 25 fr.

VI, VII. — CHRISTOPHE COLOMB

Son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants, d'après des documents inédits, tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. Etudes d'histoire critique par Henry Harrisse. 2 volumes gr. in-8, de luxe . . . . . 125 fr.

Les mêmes, sur papier de Hollande . . . . . 150 fr.

VIII. — LE VOYAGE DE MONSIEUR D'ARAMON

Ambassadeur pour le roi en Levant, escrit par noble homme Jean Chesneau publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Un beau volume gr. in-8, avec planches . . . . . 20 fr.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande à . . . . . 30 fr.

IX. — LE VIATEUR EN LA PLUS GRANDE PARTIE DE L'ORIENT

Ou les voyages de Louis VARTHEMA. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, planches . . . . . 30 fr.

Le même sur papier de Hollande. . . . . 40 fr.

X. — VOYAGES EN ASIE DE FRÈRE ODORIC DE PORDENONE

Religieux de l'ordre de Saint-François, publiés et annotés, par Henri Cordier. In-8, orné de dessins, fac-similé et d'une carte. Un fort volume gr. in-8, avec planches. . . . . 60 fr.

XI. — LE VOYAGE DE LA TERRE SAINTE

Composé par messire Denis Possot et achevé par messire Charles Philippe, seigneur de Champarmoy et Grandchamp, procureur du très puissant seigneur messire Robert de la Marck (1532). Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, planches . . . . . 30 fr.

Le même sur papier de Hollande . . . . . 40 fr.

Angers, imp. A. Burdin et C[ie], rue Garnier, 4.